
Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE MONDAINE
Par Michel Brice
L'APPRENTIE SORCIERE
VAUGIRARD

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (n°111)

L'APPRENTIE SORCIÈRE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard…

CHAPITRE PREMIER



C'étaient deux terreurs. Deux fauves capables de transformer en jungle n'importe quel patelin où ils sévissaient. Si la vie avait été mieux faite, ils auraient dû toucher des royalties des pompes funèbres, pour toutes les concessions à perpétuité dont ils étaient à l'origine. Ils n'avaient pas assez de doigts aux deux mains pour compter tous ceux qui, par leurs soins, avaient été arrachés prématurément à l'affection des leurs. Dans certains milieux bien informés, quand on parlait d'eux, on baissait la voix, comme on le fait quand on évoque la mort et qu'on est superstitieux. Depuis une vingtaine d'années, personne ne pouvait se vanter de leur avoir manqué de respect et d'être quand même resté en vie.

Les choses, ce soir, étaient en train de changer à toute allure. Il avait suffi pour cela qu'un type entre, cinq minutes plus tôt, dans leur chambre, au douzième étage de l'hôtel des Jardins de Bérénice, à Montpellier, et le vent avait commencé à tourner. Le type était armé d'un Korth Model 71, un 357 Magnum extrêmement soigné dans la finition, comme tout ce qui vient de RFA, et il avait simplement lancé, en fermant la porte :

— À poil. Tous les deux.

C'était dit sans brutalité, comme une évidence. Le genre de force tranquille à laquelle on se dit qu'il vaut mieux ne pas essayer de résister. Bien qu'on fût au dernier jour de juillet, les Galvez avaient brusquement trouvé qu'il sifflait un vent sibérien dans leur chambre d'hôtel.

Les frères Galvez, Juan-Carlos et Jérémias, avaient donc commencé à se déshabiller plutôt que de poser des questions oiseuses sur le pourquoi et le comment des exigences du nouveau venu.

Et maintenant, ils ne portaient plus, pour cacher leur pudeur, que deux caleçons chamarrés à impressions lagon des mers du Sud du plus joli effet.

— J'ai dit à poil, répéta l'homme au 357 Magnum de la même voix sans timbre.

Ils hésitaient avec des rougeurs confuses d'apprentie strip-teaseuse à son premier bout d'essai. Dans le Milieu, on les avait surnommés les Dalton, bien qu'ils ne fussent que deux, mais c'était à cause de leur menton en galoche qui les faisait ressembler aux bagnards comiques de la célèbre bande dessinée de Goscinny et Uderzo. C'était d'ailleurs bien tout ce que les frères Galvez avaient de comique.

Leur plus grand titre de gloire, évidemment, c'était de n'être jamais tombés entre les pattes des flics. Ils avaient failli, une ou deux fois, par le passé, à cause de coups insuffisamment préparés, mais c'étaient vraiment des exceptions malheureuses. Méticuleux jusqu'à la maniaquerie, patients, silencieux, ils s'étaient toujours arrangés pour courir le moins de risques possibles. Ils avaient horreur des crimes commis à la va-vite, salopés par des amateurs qui bousillaient le travail et jetaient le discrédit sur toute la profession. C'étaient des obsessionnels de la discrétion. Des hommes d'ordre, en un sens. Ça et l'amour des armes à feu, ils n'avaient pas d'autres passions dans la vie.

Et justement leurs armes à feu, elles avaient malencontreusement changé de mains cinq minutes plus tôt. Dès son irruption dans la chambre d'hôtel, le type au 357 Magnum avait récupéré tout leur arsenal dans la penderie. Un joli Taurus 85S tout neuf au canon en acier inoxydable admirablement usiné, un Colt Python classique donc indémodable, et pour finir un Smith & Wesson aux lignes sobres, harmonieuses, et dont le tir était d'une précision au-dessus de tout éloge.

Maintenant, le Smith & Wesson les regardait en chien de faïence, depuis l'autre bout de la pièce, il avait l'air tout petit et hargneux entre les gros doigts velus de Nicolas Ragu. Quant aux Galvez, sans leur artillerie de campagne, ils se sentaient tout nus.

— Vous n'en aurez plus besoin, de toute façon, avait articulé Ragu.

Il avait enfoui le Taurus et le Colt Python dans les poches de son blouson de toile beige, confié le 357 Magnum à la femme qui l'accompagnait, et maintenant il les tenait en respect avec le Smith & Wesson tandis que la blonde les braquait avec le 357 Magnum.

— Vous gardez vos caleçons, vous, pour baiser ? émit-il calmement.

Dans cette chambre ripolinée bleu pastel, au douzième étage d'un hôtel quatre étoiles tout neuf du quartier Antigone, la voix de Ragu avait résonné drôlement. Plutôt comme un début d'oraison funèbre que comme une question.

— Fais pas le con avait chevroté l'aîné des Galvez, Juan-Carlos.

— On se connaît depuis trop longtemps pour que… avait attaqué le second, Jérémias, sans vraiment la conviction qu'il aurait fallu.

Les lèvres épaisses de Ragu s'étaient retroussées comme des babines.

— Justement : on se connaît, avait dit le colosse entre ses dents.

Il mesurait plus de deux mètres, des épaules en forme de calandre de trente tonnes et des poings qu'on ne voyait pas venir mais qu'on sentait passer. Quand il cognait, on avait l'impression que le TGV vous roulait dessus. Évidemment, pendant ses six mois de préventive à la Santé, il s'était un peu laissé aller. Il avait le teint blême de ceux qui n'ont pas vu le soleil depuis longtemps, et son estomac pointait, sous la chemise bleu ciel, avec d'évidentes velléités à se transformer en brioche. Il n'était pas au mieux de sa forme, mais il avait trente ans, à cet âge-là rien n'est encore irréversible.

— On se connaît même depuis trop longtemps pour faire des manières, reprit-il. J'ai dit à poil. Complètement à poil. Vous êtes sourds ou quoi ?

Les mentons des Dalton se mirent à trembloter imperceptiblement. Avec un accord touchant, leurs doigts hésitaient autour des élastiques de leurs caleçons chamarrés.

À part ça, ils continuaient à carburer à plein régime, côté cérébral. Ils avaient oublié d'être idiots tous les deux et s'ils avaient survécu pendant quarante-cinq ans, c'était justement parce qu'à l'inverse de tant d'autres malfrats, ils avaient quelque chose dans le citron. Leurs collègues du Milieu les considéraient généralement comme des intellectuels mais tout est relatif et, comme on dit, au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Ils n'auraient peut-être pas fait le poids en face d'un type sorti de Polytechnique ou de Centrale, mais on ne pouvait pas savoir, ils n'avaient jamais eu l'occasion d'en fréquenter. Leur pain quotidien, c'étaient les maquereaux, les caïds de la came ou des putes et les maniaques de la gâchette. Des gens dont le chiffre de, QI, en règle générale, ne dépassait pas celui de la température ambiante relevée sous abri aux premiers jours de juin dans la région parisienne.

Ils carburaient donc. Et rien ne venait. Mystère total. Pourquoi est-ce que Nick (c'était le diminutif affectueux dont Ragu était appelé dans le Milieu) avait redébarqué comme ça, à onze heures du soir, dans leur chambre d'hôtel, alors qu'ils s'étaient vus une heure plus tôt à peine et qu'ils avaient descendu ensemble une bouteille de whisky en discutant de l'avenir ? Qu'est-ce qui lui prenait brusquement ? Ragu, ils l'aimaient bien, ils avaient même fait équipe tous les trois, à une époque, quand ils avaient des filles qui tapinaient pour eux au bois de Boulogne. Ragu surveillait le cheptel et ramassait les « comptées » pendant qu'eux faisaient fonctionner un réseau efficace d'expédition vers l'Europe d'Africaines destinées à la prostitution. Surtout des Ghanéennes. Dans leur pays natal, avec la complicité de certains armateurs ou affréteurs, elles étaient embarquées comme « accompagnatrices de containers », les hommes des Galvez leur fournissaient de faux papiers et les « dispatchaient » un peu partout en Europe. À Paris, bien sûr, mais aussi en Allemagne et en Belgique. Les Galvez et Ragu n'avaient pas attendu le Grand Marché de 92 pour traiter leurs affaires à l'échelon européen.

Tout ça, c'était avant la marée noire des travelos débarqués d'Amérique du Sud, lesquels avaient chassé les prostituées femmes du bois de Boulogne à coups de rasoir, ainsi que les autres travestis français ou maghrébins. C'était aussi avant la monopolisation des réseaux de traite par les Libanais. Tout foutait le camp. Les Galvez, qui pourtant n'avaient pas une goutte de sang français dans les veines, avaient considéré avec indignation ce déferlement d'« étrangers » sur le sol sacré de la patrie. On n'était plus chez soi nulle part. Ils auraient bien résolu le problème à coups de flingues, s'ils avaient été sûrs que ce fût efficace. Mais là, les envahisseurs étaient trop nombreux. Ils en avaient rectifié deux ou trois pour le principe, et puis ils s'étaient repliés sur des positions mûrement préparées à l'avance. Au lieu de continuer à bricoler au Bois ou à Pigalle, ils s'étaient rabattus sur l'exploitation des sex-shops. Ils avaient monté en quelques années un réseau tout à fait respectable. Maintenant, ils se « décentralisaient ». C'est-à-dire qu'ils ouvraient des filiales un peu partout en province. Ils en avaient implanté à Marseille, Lille, Nantes, Bordeaux. Récemment, ils avaient décidé de s'attaquer à Montpellier. D'où leur présence dans cette ville depuis le début de juillet. On approchait maintenant de la fin du mois, ils avaient réglé la majeure partie de leurs problèmes et ils s'apprêtaient à jouir pendant quelques semaines d'un repos bien mérité. On les attendait du côté

de Saint-Tropez. Dans l'arrière-pays, of course (la Côte c'est pour les ploucs). Une villa de dix-huit pièces que possédait un pote à eux, un ex-caïd qui avait eu son heure de gloire dans les années soixante-dix et qui s'était recyclé, lui aussi, mais dans les clubs de jeu.

Ils auraient bien aidé Ragu à se remettre en selle, en lui confiant l'exploitation d'un ou plusieurs de leurs sex-shops, seulement voilà, Ragu était en cavale, et la prudence commandait qu'il mette deux ou trois frontières entre lui et la flicaille française. Tout ce qu'ils pouvaient faire pour lui, en tout cas, ils l'avaient fait, ils avaient leur conscience pour eux. Ils lui avaient remis une épaisse liasse de billets de cinq cents francs, de quoi voir venir (et à charge de revanche bien sûr), ainsi que ce Korth 357 Magnum « propre » (c'est-à-dire n'ayant jamais servi dans aucune opération) avec lequel, sur un coup de lune, il venait de faire irruption dans leur chambre, et leur avait commandé de se désaper en vitesse. Quelle que soit la raison pour laquelle Nick faisait ça, une chose était sûre, il ne tournait pas rond. C'était à vous décourager d'aider des amis dans le besoin.

— Si tu nous expliquais ? intervint Jérémias, le plus jeune. Moi, je comprends rien au film.

Il n'arrivait pas à baisser l'élastique de son caleçon, c'était plus fort que lui, ça ne venait pas. Surtout qu'il y avait cette souris blonde, avec Ragu, Monique Quelque-chose, qui les tenait elle aussi en respect avec une arme. D'accord, ils lui avaient fait sa fête, les deux Galvez, hier au soir, à cette Monique Machin, ils s'étaient même bien amusés avec elle, enfin ils l'avaient connue (comme on dit) « bibliquement ». Même qu'il avait fallu la forcer un peu parce qu'elle piaillait comme un goret qui voit approcher la lame du sacrificateur. Mais ce n'était pas la même chose. Hier soir, ils étaient en situation de force vis-à-vis d'elle. Cette nuit, avec ces deux flingues pointés dans leur direction, les choses devenaient nettement humiliantes pour eux.

— Dommage que tu ne comprennes pas, grinça Ragu en direction de Jérémias. Ça veut dire que tu vas mourir idiot, et ça me fait de la peine pour toi…

Juan-Carlos, l'aîné des Galvez, obtempérait plus vite que le cadet. Caleçon à mi-cuisses, il exhibait la forêt touffue de son ventre, prolongée par un membre de bonne taille, quoique au repos, dont la peau très sombre avait des reflets curieusement bleus. La chambre était climatisée, bien

entendu, et il y faisait presque froid. Ça n'empêchait pas Juan-Carlos de transpirer abondamment. À intervalles réguliers, une goutte de sueur se ramassait à la pointe de son menton et dégringolait pile sur l'extrémité de son engin viril. Lequel était encapuchonné d'un prépuce vigoureux démontrant qu'il n'appartenait à aucune des religions qui exigent la circoncision.

— Merde, éructa tout de même Juan-Carlos, on n'a pas été réguliers avec toi ? Tout ce qu'on pouvait faire, on l'a fait. Le fric, l'arme, les adresses en Espagne. C'est vrai ou c'est pas vrai ?

Ragu s'appuya du dos au téléviseur, posé sur une étagère en plastique moulé qui faisait presque le tour de la pièce.

— C'est vrai, mais ça compte plus, lâcha-t-il, c'était avant.

Les deux Galvez le regardèrent, stupéfaits. Noirs de poil, maigres, le nez aussi découpé et proéminent que le menton, ils ressemblaient à des oiseaux de proie. C'était d'ailleurs ce qu'ils avaient fait, pendant des années : chasser les proies, ils avaient montré pour cela des dons évidents.

— Avant quoi ? interrogea Jérémias en remontant carrément l'élastique de son caleçon.

Puisqu'on discutait, il recommençait à y avoir de l'espoir. Après tout ce n'était peut-être qu'un malheureux malentendu, et il n'allait pas être obligé d'exhiber ses bijoux de famille.

— Je vais compter jusqu'à trois, murmura doucement Ragu. Si à trois vos caleçons n'ont pas disparu de mon horizon, je vous loge un pruneau dans chaque couille, OK ?

Le ton n'avait rien d'humoristique. En une seconde, les deux caleçons allèrent valser sur le lit.

Les mains en avant, jointes sur le bas-ventre, Jérémias esquissa un geste d'une pudeur touchante pour dérober aux regards étrangers ce qu'il avait de plus précieux. Ragu fit un « non » silencieux de la tête, en claquant sa langue contre son palais avec un petit bruit désapprobateur. Le cadet des Galvez obtempéra, découvrant un mince tuyau rabougri au bout pincé qui tremblotait au-dessus de deux petites boules de chair elles-mêmes renfrognées. Pas de quoi être très fier. Au repos, l'engin de Jérémias avait la taille garçonnet, un vrai cauchemar depuis les temps lointains où il s'était montré tout nu à sa première petite amie, à Barcelone, leur ville natale, et que celle-ci avait rigolé en apercevant cet appendice infantile. Dieu merci,

en érection la chose devenait un peu plus présentable. Sans jamais atteindre, hélas, des dimensions vertigineuses.

Jérémias Galvez toussota.

— Et on fait quoi, maintenant ? émit-il d'une voix qui essayait d'avoir l'air naturel.

Ragu ne répondit pas tout de suite. Ses yeux très noirs enfoncés dans des orbites profondes allaient de l'un à l'autre, tandis que sa bouche s'entrouvrait en un rictus sinueux. Les règlements de comptes, plus c'est méthodique, meilleur c'est. Une fois il avait découpé les chevilles d'une fille à la scie à métaux pour lui apprendre à vivre. Une pute un peu trop bavarde, une Antillaise qui avait essayé de le balancer aux flics pour une histoire ridicule, un trafic de bijoux fantaisie. Les cris de la fille tandis qu'il lui sciait les chevilles restaient dans la mémoire de Ragu comme un des grands moments de sa vie.

Il oscilla du buste vers la blonde Monique Souriau, toujours immobile près de la porte de la-chambre.

— Alors ? demanda-t-il.

Le 357 Magnum qu'elle tenait au bout du poing eut un léger tressautement.

— C'est lui qui a eu l'idée, murmura-t-elle en désignant l'aîné des Galvez.

Elle était coiffée sage, avec une frange sur le front, et vêtue d'un chemisier blanc ainsi que d'une jupe plissée rouge de petite-bourgeoise. Avec Ragu, presque deux fois grand comme elle et sapé comme un truand en cavale, c'est-à-dire avec des fringues pas vraiment à sa taille plutôt défraîchies, ils formaient un drôle de couple. Une fois de plus, Ragu se demanda ce qui le remuait tant en elle. Il n'arrivait pas à comprendre. Est-ce que c'était justement son allure de petite-bourge, à mille lieues des putes ou demi-putes qu'il connaissait depuis qu'il était en âge d'approcher des femmes ? Est-ce que c'était sa frange d'écolière sage, ou encore cette chaînette en or avec une petite croix au bout qui se balançait entre ses seins ? Ou alors son calme extraordinaire, trois jours avant, quand il avait décidé de l'entraîner dans sa cavale, de l'emmener en otage pour ainsi dire, et qu'elle avait murmuré d'une voix unie, tandis qu'il lui bourrait les côtes à coups de poings pour la pousser vers la voiture : « Pas la peine de me brutaliser, je ne m'enfuirai pas… » Elle s'était retournée vers la maison. Sa

maison. Une villa ni belle ni laide mais neuve, toute blanche et confortable, au milieu d'un jardin de bonne taille : « De toute façon, ça faisait longtemps que j'avais envie de foutre le camp », avait elle ajouté. Sur le moment, il s'était demandé si elle ne se payait pas sa tronche. Il avait eu une réaction de pauvre. Quand on a été élevé dans un deux-pièces, porte de Montreuil, on a du mal à s'imaginer que ceux qui vivent dans des grandes villas blanches au milieu de jardins fleuris puissent avoir envie de les quitter. Il avait failli lui balancer deux baffes pour lui apprendre. Leurs regards alors s'étaient croisés. Les yeux très bleus de Monique étaient si limpides, si tranquilles, si dépourvus de peur, qu'il s'était retrouvé tout drôle. Normalement, il terrifiait les filles, avec ses épaules de gorille, son front bas et ses pattes comme des gants de base-ball. Elle, elle le regardait sans répulsion. Au bout d'un moment, elle avait simplement haussé les épaules. « Allons-y », avait-elle dit. Et elle était montée d'elle-même dans la voiture. Sans qu'il ait besoin de l'y projeter à coups de pieds, comme il se réjouissait déjà de le faire.

Là-bas, dans la baraque blanche, le mari de Monique, le docteur Souriau, les regardait de derrière une fenêtre, écrasant son visage livide contre une vitre. Avant de partir, Ragu l'avait fait mettre à genoux d'un coup de poing dans l'estomac et l'avait traîné pendant cinq minutes sur le tapis du salon en le tirant par une oreille. « Si tu ne préviens pas les flics, lui avait-il dit, tu retrouveras ta bonne femme saine et sauve. Sinon… » Il était sûr que le toubib obéirait. Il pétait beaucoup trop de trouille pour lever le petit doigt. Ragu n'avait même pas eu besoin de cogner pour qu'il lui donne les clés de son Alfa-sud.

Tout cela s'était passé trois jours plus tôt, à Pont-sur-Saône, un petit patelin au-dessus de Lyon où il avait été forcé de s'arrêter vu qu'il pissait le sang comme un cochon et que ça commençait tout de même à l'inquiéter.

Nicolas Ragu, de son véritable nom Nicolae Ragulescu (son père était venu de Roumanie dans les années 50, avait travaillé sur les chantiers de la région parisienne pendant une dizaine d'années, s'était marié avec la fille d'une mercière de Perpignan fraîchement débarquée dans la capitale, avait juste eu le temps de lui faire un enfant et puis, sur un coup de tête, sans prévenir personne, était reparti au pays. On n'avait plus jamais eu de nouvelles de lui), Nicolas Ragu, donc, se tourna vers Juan-Carlos, l'aîné des Galvez.

— C'est donc toi qui as eu l'idée, murmura-t-il. Je savais que tu pouvais être salaud, j'ignorais que tu pouvais aussi te conduire comme un con.

Juan-Carlos haussa les épaules. Dans ce mouvement, son membre esquissa une involontaire oscillation de balancier.

— Quelle idée ? grogna-t-il. Je te jure que je ne comprends rien, Nick.

Ragu avait toujours son flingue à la main, mais il ne braquait personne en particulier, il savait que, s'il le fallait, il était assez rapide pour viser et atteindre sa cible ; les autres aussi le savaient.

— L'idée de la violer, la nuit dernière, articula Ragu en détachant bien les syllabes.

Les Galvez ouvrirent des yeux ronds. Le verbe « violer » était inconnu de leur vocabulaire. Quand ils baisaient une fille, même si elle protestait un peu, même s'il fallait la cogner pour lui apprendre à ouvrir les cuisses ou les fesses correctement, ils n'appelaient pas ça « violer ». Qu'est-ce qu'ils avaient fait, avec Monique Souriau, la nuit dernière ? Trois fois rien. Ils avaient rigolé, c'est tout. Ragu la leur avait confiée pour la nuit, il leur avait demandé de la surveiller, c'était son otage et il y tenait. Mais il ne leur avait pas dit de ne pas la sauter. Du moment qu'ils ne s'étaient pas amusés à la découper en morceaux, ils avaient la conscience tranquille.

— C'est ça la connerie, reprit Ragu du même ton calme. Je vous l'avais confiée et vous l'avez sautée.

Il regarda sa montre.

— Vous avez devant vous une demi-heure pour le regretter.

— Une demi-heure ? Chevrotas Jérémias en écho. Et… après ?

Ragu se cala des deux fesses contre l'étagère plastifiée.

— Après vous allez mourir, fit-il avec un sourire.

Les Galvez restèrent muets. Incrédules. Même pas paniqués. Ou alors ça ne se lisait pas encore au fond de leurs yeux.

— Vous allez finir en beauté,, notez bien, reprit Ragu. Vous allez refaire exactement tout ce que vous avez fait à Monique, la nuit dernière.

Il toussota.

— Mais entre vous.

Les deux truands blêmirent.

— Ça va pas la tête ? Attaqua Juan-Carlos. Fallait nous le dire qu'elle était chasse gardée, ta pucelle ! Nous, on…

Ragu rêva un instant à l'expression que l'autre avait employée. La veille au soir, il ne savait pas lui-même, à vrai dire, qu'elle était « chasse gardée », comme l'autre avait dit. Ça lui avait fondu dessus comme un phénomène naturel. Dans les livres, on appelle ça le coup de foudre…

— Fallait deviner, grogna-t-il.

Il vira vers Monique Souriau :

— C'est lequel que tu as sucé en premier ?

Elle désigna Juan-Carlos.

— Lui.

Ragu obliqua du regard vers Jérémias.

— Mets-toi à genoux et suce ton frère, commanda-t-il.

La chambre était bien insonorisée. On n'entendait pas le moindre bruit venant du dehors. À peine, à l''intérieur, le ronflement léger de la climatisation.

Le claquement du revolver que Ragu armait résonna, sec et net, à travers la pièce.

— Tu as entendu ? répéta-t-il.

Le cadet des Galvez se laissa lentement tomber à terre sur les genoux. Fou de honte et de rage.

Ragu désigna le membre flasque et mou de l'aîné.

— Fais-moi bander ce truc-là, vite fait, ordonna-t-il.

Juan-Carlos ruisselait de sueur de plus en plus abondamment. Les yeux hors de la tête comme son frère. Ce que Ragu voulait les obliger à faire, tous les deux (et devant cette fille, en plus), c'était pire que la mort. Pire que la pire des tortures. S'ils arrivaient à retourner la situation, ils lui arracheraient les yeux, la langue, le sexe et le reste, et ça durerait des heures avant d'aller balancer ses morceaux quelque part, dans une décharge municipale.

Mais, pour le moment, ils étaient à la merci de ce dingue. Et il fallait faire semblant de lui obéir.

Gagner du temps. Le plus de temps possible. Fut-ce au prix d'une honte plus atroce que la mort.

Avec un frisson d'horreur, il vit approcher de son bas-ventre le visage de son frère cadet.

Langue tirée.

Des larmes jaillirent des yeux de Juan-Carlos, tandis que la langue de Jérémias entrait en contact avec son membre.

Là-bas, à l'autre bout de la pièce, Ragu et Monique Souriau s'étaient rapprochés. Ils se serraient l'un contre l'autre. Attentifs. Comme au plus délectable des spectacles.

Avec une double mise à mort au bout.

CHAPITRE II



Quand il avait décidé, trois jours plus tôt, de faire d'elle son otage dans le but de s'assurer que le docteur Souriau n'allait pas décrocher le téléphone et prévenir les gendarmes dès qu'il aurait le dos tourné, Ragu avait cru de son devoir de rassurer la jeune femme : « Si tu ne fais pas de connerie, lui avait-il dit en s'installant au volant de l'Alfasud du médecin, tu n'auras pas d'ennuis avec moi. Je n'ai pas l'intention de te violer, rassure-toi. Tout ce que je te demande c'est de rester tranquille. Mais si tu me contraries, tu recevras des paires de baffes dont tu te souviendras longtemps, Vu ? » Monique caressait du bout des doigts, machinalement, les plis de sa robe

rouge. « Inutile de me dire tout ça, avait-elle murmuré. Je n'ai pas peur. » Il avait été soufflé. Cette gonzesse qui ne se démontait pas le sidérait.

Ça devait être à ce moment-là qu'il avait commencé à ressentir pour elle des sentiments bizarres jusqu'ici inconnus de lui.

Maintenant, dans cette chambre d'un quatre étoiles de Montpellier, au douzième étage des Jardins de Bérénice, le trouble l'envahissait à nouveau. Surtout que Monique se serrait contre lui. Silencieuse. La bouche un peu entrouverte. Les yeux fixes, dardés sur ces deux types qui l'avaient violée, la nuit dernière, en l'absence de Ragu et qui maintenant se retrouvaient contraints de refaire les mêmes gestes qu'avec elle, mais entre eux…

Avec des mouvements de nuque mécaniques, le cadet des Galvez pompait l'aîné dont le membre, sous les caresses, avait pris, bien involontairement, des proportions impressionnantes. C'était un spectacle fascinant, à la fois étrange et sordide, dans cette chambre d'hôtel confortable, que ces deux hommes plus vraiment jeunes (des frères, par-dessus le marché !) qui s'accouplaient comme deux bons vieux pédés, sauf qu'ils pleuraient de rage, tous les deux. De rage, d'humiliation, d'envie folle de se venger.

— Stop ! lâcha brusquement Ragu. Ça suffit pour la pipe. Changement de figure ! Juan-Carlos, à toi de jouer. Tu vas enculer ton petit frère. Et ne me dis pas que tu n'aimes pas ça, hein ? Monique m'a raconté que tu avais passé la moitié de la nuit à la défoncer…

Il y eut cinq minutes de révolte du côté des Galvez. Révolte, colère, injures et ainsi de suite. Mais qu'est-ce qu'on peut contre un type qui vous tient en respect avec un Smith & Wesson et dont on sait qu'il n'hésitera pas à tirer si on fait mine de lui sauter dessus ? Surtout qu'en plus Ragu était flanqué de cette blonde qui elle-même les braquait avec un 357 Magnum, et qui n'hésiterait sûrement pas à tirer non plus, malgré ses airs de petite-bourgeoise bien sage. Il suffisait de regarder ses yeux pour deviner qu'elle ne les portait pas spécialement dans son cœur, les deux Galvez, et que ça lui ferait même un certain plaisir de leur faire de gros trous dans la poitrine ou dans le bide.

Au bout de cinq minutes, donc, les Galvez, une fois de plus, obtempérèrent. C'est-à-dire que Jérémias s'installa à quatre pattes sur la moquette de la chambre, et que Juan-Carlos, de plus en plus ruisselant de

sueur, se plaça derrière lui, incapable de refréner une érection purement instinctive mais incontestable.

Lorsqu'il commença à disparaître entre les fesses de Jérémias, Ragu sentit Monique qui frémissait, tout contre lui. Il se tourna vers elle pour la regarder. Elle était de profil, toujours silencieuse, une grosse veine battait à son cou. Comme une somnambule, elle attrapa la main de Ragu et la guida vers elle. Elle avait les jambes nues sous sa jupe rouge. Elle l'obligea à remonter le long de ses cuisses et il trouva sa peau incroyablement douce, d'une douceur comme il avait l'impression de n'en avoir jamais connue. Elle le guidait toujours. Il ne regardait pas, il avait tourné à nouveau la tête pour surveiller les Galvez qui se sodomisaient en silence, lugubres et mécaniques comme deux pantins détraqués. À un moment, il sentit qu'elle écartait les jambes tout en continuant à faire monter ses doigts vers son ventre. Il rencontra le contact d'un slip, puis celui-ci se souleva et il glissa entre les cuisses de Monique, à leur intersection, dans la touffeur moite de son ventre.

Elle eut une sorte de hoquet lorsqu'il commença à la pénétrer du bout de l'index. Elle était littéralement trempée et les lèvres de son sexe s'ouvraient, chaudes et liquides comme une douce fleur marine.

Là-bas, les deux truands continuaient à faire ce qu'on leur avait dit de faire, suant et soufflant de haine impuissante.

Ragu ferma les yeux. Sous la toile raide de son jean, son propre membre esquissait des bonds furieux, comme une bête « speedée » aux amphétamines et qui essaie de briser sa cage.

Cette fille au visage de poupée sage le rendait fou. Dingue.

Il ne se reconnaissait plus.

Quand il avait fait irruption dans l'existence des Souriau, à Pont-sur-Saône, il était déjà en cavale depuis cinq jours. Son évasion, à Paris, s'était déroulée avec une simplicité à vous décourager de rester honnête. Exactement comme dans les films où on voit le truand, en pleine séance dans le bureau du juge d'instruction, demander l'autorisation d'aller aux toilettes, s'enfermer dans une cabine, dévisser le réservoir d'eau de la chasse, y trouver le revolver préalablement déposé là par son avocat, revenir vers le juge d'instruction toujours sous la surveillance d'un flic, et sortir brusquement son flingue à l'instant où on s'y attend le moins. Le seul à n'être pas vraiment surpris, ça avait été son avocat, bien entendu. L'ennui,

c'est que cet imbécile en avait fait trop. Pour ne pas avoir l'air complice, il s'était précipité sur Ragu en le suppliant de ne pas faire le con. Surpris, Ragu avait appuyé sur la détente et lui avait craché sa purée dans le bide. Le visage de l'avocat était devenu d'un drôle de vert, brusquement, et Ragu avait tout de suite compris qu'il avait son compte. Impossible d'emmener ce crétin en otage comme il l'avait d'abord prévu. Il avait dû se rabattre sur un des flics. Malheureusement c'était la journée des héros. Le policier avait tenté de résister en dégainant son arme et Ragu avait été obligé de lui loger un pruneau entre les deux yeux.

La suite s'était passée de façon plutôt confuse, mais l'un dans l'autre Ragu jugeait qu'il s'en était plutôt pas mal tiré. Dans la rue, il avait viré un automobiliste de sa 205 et il avait foncé vers la porte d'Orléans. Il avait lâché la 205 pour une R 18 dont il avait sorti la conductrice à coups de santiags. Porte d'Orléans, il avait hésité. Son rêve, depuis qu'il avait été arrêté, six mois plus tôt, c'était de régler leur compte aux deux flics qui l'avaient serré. Deux poulets de la Brigade Mondaine qui avaient fait un joli travail de fourmis, il fallait le reconnaître, pour remonter la piste et retrouver la trace de celui que la presse, quelques mois auparavant, avait surnommé le « tueur de prostituées », sous prétexte qu'il avait dû liquider quatre ou cinq putes, une Ghanéenne, deux Portugaises et deux Maghrébines de nationalité française, si ses souvenirs étaient bons, qu'il avait jugées un peu trop copines avec certains policiers de ladite Brigade Mondaine. Ceux-ci s'étaient jurés de le retrouver, et finalement deux d'entre eux l'avaient coincé, une nuit, dans un squatt du XVIIIe, derrière la Goutte-d'Or. Il s'était laissé passer les bracelets sans résister, pour une fois. Beau joueur. Mais il s'était juré qu'un jour ou l'autre il aurait la peau de ces deux ordures. Il n'avait jamais oublié leurs sales gueules, celle du grand brun, une sorte de dieu du stade, mi-Clint Eastwood, mi-Alain Delon, et celle de l'autre, le petit presque chauve, myope, avec une moustache blonde en brosse. Dans les circonvolutions de son cerveau, leurs noms étaient imprimés en belles lettres d'or indélébiles.

Ils s'appelaient Boris Corentin et Aimé Brichot.

Porte d'Orléans, donc, au volant de la RI8, il avait longuement réfléchi à la question. Pour abattre les deux policiers, il lui fallait rester dans Paris, ce qui n'était pas réellement indiqué dans son cas. En plus, il n'était pas assez dingue pour ne pas savoir que la vengeance est souvent mauvaise conseillère. Il décida donc de prendre un peu de recul, histoire de revoir le

problème à tête reposée. Il redémarra et prit la direction de l'autoroute du Soleil. Cap sur le Sud.

Il avait roulé une petite centaine de kilomètres lorsqu'il trouva la solution à ses soucis. Simple comme bonjour. Il allait attirer les flics sur son propre territoire et les abattre comme au champ de tir. Tels qu'il imaginait les deux policiers qui l'avaient « serré » six mois plus tôt, ils n'allaient pas le laisser filer sans essayer de le recoincer. Ils allaient se relancer à sa poursuite et, pour commencer, ils allaient se mettre en embuscade autour de la petite maison qu'il possédait en province, pas très loin de Mâcon, une ruine achetée dix ans plus tôt en prévision de la retraite, mais qu'il n'avait jamais retapée, vu qu'il avait horreur de la campagne et que lorsqu'il sortait de Paris, c'était pour aller se faire bronzer sur la Côte, pas pour arroser ses parterres de géraniums et tondre sa pelouse. Il avait essayé de se mettre dans la peau de ces deux flics, Corentin et Brichot, et de se demander comment il réagirait à leur place. À dix contre un, il essaierait d'abord de traquer le fauve dans sa tanière. C'est ainsi qu'ils allaient faire, il en était sûr. Mais quand ils arriveraient, ce serait pour se payer la surprise de leur vie.

Il jouissait d'une avance assez confortable pour organiser sa petite mise en scène. Il avait dû quand même descendre jusqu'à Lyon pour y acheter le matériel indispensable, en particulier une paire de jumelles à infrarouges. Et puis il avait refait les soixante-dix bornes en direction du nord pour s'y retrouver chez lui, à Cernay-les-Mâcon, dans cette baraque qui sentait le moisi et dont le toit s'était progressivement affaissé au fil des hivers successifs. Une fois de plus, il s'était demandé ce qui avait bien pu lui passer par la tête, le jour où il était devenu propriétaire de cette ruine. Il n'avait quand même ! pas passé trop de temps à s'interroger parce qu'il fallait qu'il s'organise. Ces deux flics étaient des teigneux. Du genre à poursuivre le gibier jusqu'à l'autre bout du monde. S'il ne se trompait pas sur leur compte, ils devaient déjà être en route. Tous les deux. Sans renforts. Trop orgueilleux pour demander de l'aide. Entre eux et Nicolas Ragu, c'était devenu une affaire personnelle et ça arrangeait bien ses affaires. À deux contre un, il se sentait de taille, à plus c'était une autre paire de manches.

En réfléchissant, Ragu s'était encore trouvé un atout supplémentaire. Ces deux flics étaient tout ce qu'on veut, sauf des demeurés. Donc ils ne sous-estimaient pas l'adversaire. Ils savaient eux aussi que Ragu avait oublié

d'être idiot. Par conséquent, cette virée à la résidence secondaire du truand, à Cernay-les-Mâcon, ils allaient l'accomplir sans conviction. Parce qu'ils étaient flics et qu'ils n'avaient pas le droit de négliger la moindre piste. Mais en se disant qu'il n'y avait pas une chance sur mille pour que Ragu soit venu se planquer là, exactement là où ils allaient le chercher pour commencer. Ils n'allaient donc pas se méfier. Pour eux, ce serait une simple visite de routine. Le genre de truc qu'on fait par acquit de conscience, mais dont on sait pertinemment que ça ne servira à rien.

Des trois, le seul à avoir mûrement réfléchi, ce serait donc lui, Nicolas Ragu, qui disposait encore d'un autre atout : sa connaissance précise des lieux, ils étaient arrivés comme prévu vers le milieu de la nuit suivante. Plus prudents tout de même qu'il ne l'avait pensé. Ragu avait soupiré de soulagement. La planque avait été longue, interminable même. Embusqué à l'extérieur de la maison, derrière le mur longeant le garage, il avait d'abord vu deux phares grandir sur la Départementale qui passait devant chez lui. La bagnole roulait lentement, elle avait éteint ses phares à un kilomètre de l'objectif, puis on avait coupé le moteur. Deux silhouettes s'étaient extraites du véhicule et avaient progressé, le long d'un bois de châtaigniers, en direction de la baraque de Ragu. Celui-ci avait hoché la tête. Presque admiratif, en un sens. Du bon boulot. S'il n'avait pas été encore plus malin qu'eux, ils lui seraient tombés sur le râble avant qu'il ait eu le temps de bouger une paupière.

Il ricana. C'était presque la pleine lune et les deux flics, en se rapprochant, se découpaient en ombres chinoises. Même pas besoin d'utiliser ses jumelles à infrarouges pour les localiser.

Il y avait une petite barrière en planches disjointes, au bout du jardin, le long de la route. C'était l'endroit où Ragu avait décidé de leur régler leur compte. Il avait calculé qu'ils s'arrêteraient là et qu'ils réfléchiraient avant de passer à l'attaque.

C'est ce qu'ils firent.

Leurs deux silhouettes immobiles baignaient dans la lueur bleutée de la pleine lune, fournissant à Ragu des cibles idéales. Lui, il était dans l'ombre profonde de la maison. Parfaitement dissimulé.

Il choisit le plus grand des deux flics parce qu'à son avis c'était le plus dangereux et qu'il valait mieux lui régler son compte en premier.

Son 357 Magnum aboya deux fois et ses détonations se répercutèrent à travers la campagne. Dans une maison voisine un chien se mit à hurler.

Le grand flic avait roulé au sol dès la première détonation. Impossible de savoir s'il l'avait touché. Il recommença à tirer. Mais les deux policiers étaient invisibles à présent, planqués derrière une haie de troènes. Il arrosa au jugé l'endroit où ils étaient censés se trouver. Furieux contre lui-même.

D'autant plus que les flics ripostaient, maintenant. Une balle miaula pas loin de son oreille droite et ricocha contre le mur du garage. Une autre alla se perdre derrière lui, du côté des abricotiers.

Une troisième, enfin, lui fit lâcher un hurlement étouffé parce qu'elle s'était plantée dans le gras de sa cuisse gauche.

Ragu n'était pas du genre qui s'obstine bêtement quand un coup est râpé. En cas d'échec, il avait prévu un repli en bon ordre. Toujours invisible dans a pénombre, il se rua, moitié rampant, moitié boitant à cause de sa cuisse percée, en direction d'une petite porte qui donnait dans le garage. Avant de s'y engouffrer, il balança encore deux ou trois pruneaux dans le but de faire réfléchir ses adversaires au cas où ils voudraient donner l'assaut. Puis il se rua au volant de la RI8 « empruntée » près de la porte d'Orléans, dont il fit rugir le moteur.

La haute et double porte du garage faite de vieilles planches vermoulues explosa littéralement sous l'assaut de la calandre de la RI8 lancée en avant comme un Exocet. Les deux policiers virent surgir la bagnole au milieu d'un feu d'artifice d'esquilles volant en tous sens. Ils tirèrent sur la voiture qui se rapprochait, fonçant comme un obus dans leur direction. Finalement, ils n'eurent que le temps d'éviter le bolide qui, lancé à pleine vitesse, couchait sous lui la haie de troènes, dérapait sur la chaussée et disparaissait déjà au premier tournant après avoir dessiné quelques zigzags au milieu de la Départementale.

Le temps qu'ils regagnent leur propre-voiture, une Opel Monza de fonction prise le matin même dans le parc de la PJ, Ragu s'était évanoui dans la nature, mettant une bonne quinzaine de kilomètres entre eux et lui.

Ragu était furieux contre lui-même. L'embuscade était ratée, tout était à recommencer. En plus, ces deux ordures de flics avaient réussi à le blesser, il pissait le sang comme un cochon, il fallait absolument qu'il trouve un médecin pour arrêter ça.

Il l'avait trouvé cinquante kilomètres plus bas, à Pont-sur-Saôrie. Une belle maison blanche confortable au milieu d'un grand jardin. Sur la barrière, près de la grille d'entrée, il y avait une plaque de cuivre : Docteur Alain Souriau. Diplômé des Facultés de Bordeaux et de Paris.

Le toubib lui avait extrait la balle sans rien dire. Ragu se doutait que, dès qu'il aurait le dos tourné, il n'aurait rien de plus pressé que de prévenir les gendarmes du coin. C'était le genre de type à profil de « battant ». Le style à plaire aux femmes avec une belle, gueule bronzée aux UVA. Tout ce que Ragu détestait. Il avait sorti son Korth Model 731 et il avait chatouillé les narines du médecin du bout du canon.

— Je me plais bien ici, avait-il annoncé, je crois que je vais y passer la nuit. Si tu ne fais pas le con, il ne t'arrivera rien et je repartirai demain matin comme je suis venu.

La blessure était superficielle, elle le tiraillait un peu mais pas trop. Il aurait pu repartir tout de suite, mais il avait envie de se remettre de ses émotions. Il avait envie d'une vraie nuit tranquille dans un lit confortable. Le mari pétait de peur mais, pour plus de sûreté, il l'avait enfermé à clé avec sa femme dans la chambre conjugale.

Au matin, il ne savait trop pourquoi, il avait décidé d'emmener la femme.

Il avait pris aussi l'Alfasud bleue du médecin, après être allé, avec ce dernier, planquer la R18 dans une forêt voisine. Celle-ci avait récolté deux ou trois pruneaux dans la carrosserie et il y en avait même un qui avait étoilé le pare-brise. Il ne tenait pas tellement à se balader à travers la France profonde avec cette bagnole de Far West.

Pendant toute la journée et une partie de la nuit suivante, il zigzagua à travers des petites routes de campagne comme s'il essayait d'effacer ses traces. La blonde, la femme du médecin, ne disait pas grand-chose. De temps en temps, on croisait ou on doublait des caravanes immatriculées en Hollande ou en RDA qui avaient des gabarits de wagons de chemin de fer. Autour d'eux, s'amorçait le grand chassé-croisé rituel de la fin juillet, où ceux qui remontaient vers le Nord rencontraient les aoûtiens descendant vers le Midi. Mais Ragu était à mille lieues de ces réjouissances vacancières. Ce qui importait maintenant pour lui, c'était de mettre le plus de kilomètres possibles entre les flics qui le poursuivaient et lui. Le plus de kilomètres et le plus de frontières. L'Espagne pour commencer. L'Afrique

ensuite. Quitte à revenir plus tard en France, quand tout serait tassé, et régler leur compte à ces deux policiers qui n'avaient sauvé leur peau que par miracle.

L'Espagne, donc, en premier lieu. Et c'est ainsi que tout naturellement il avait pensé aux frères Galvez. Ses anciens associés.

De Rodez, où le hasard l'avait conduit à ce moment-là, il avait passé trois ou quatre coups de téléphone à Paris. En moins de dix minutes, il savait où se trouvaient Juan-Carlos et Jérémias : à Montpellier, dans un quatre étoiles du quartier Antigone, une des grandes réalisations immobilières de la ville, dont le maître d'œuvre est l'architecte Ricardo Bofill. Les Galvez étaient de vieux amis. Ragu savait qu'ils n'étaient pas du genre à refuser d'aider un ancien associé en difficulté.

Pendant tout ce temps-là, Monique n'avait pas bronché. Sage comme une image. Une ou deux fois encore, Ragu avait ouvert la bouche pour la rassurer sur ses intentions. Il voulait surtout qu'elle ne se méprenne pas, qu'elle n'aille pas imaginer des arrière-pensées sournoises. Qu'elle ne panique pas non plus en croyant qu'il allait finir par la violer, dans un coin désert, au fond d'un chemin creux. Elle lui servait à couvrir sa fuite, un point c'est tout. Il la libérerait à la frontière espagnole.

Elle avait redit ce qu'elle avait dit la première fois : qu'elle n'avait pas peur, que tout allait très bien, qu'elle ne paniquait pas.

Elle avait même ajouté :

— Qu'est-ce qui vous fait penser que ça me déplaît d'être embarquée avec vous dans cette aventure ?

Elle ne disait pas ça comme une petite-bourgeoise excitée, une de ces pétasses comme il en existe qui rêvent du grand frisson en côtoyant des vrais truands. Non. Elle avait parlé calmement, doucement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Presque froidement. Il était muet de stupéfaction.

Au bout d'une minute de silence, elle avait ajouté :

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vous me déplaisez ?

C'est vers ce moment-là que l'univers de Ragu avait commencé à chavirer, lentement, à cent quatre-vingts degrés. Il ne se comprenait plus très bien lui-même, il ne savait plus très bien ce qu'il faisait ou disait. Toutes les filles qu'il avait eues jusqu'ici étaient dans le genre pute ou

demi-pute, et avec ça il savait faire. Avec une fille comme Monique Souriau, il n'avait pas le mode d'emploi. C'était une terre inconnue et ça le mettait mal à l'aise.

Ça l'excitait aussi follement, sinon il l'aurait débarquée à coups de lattes sur le bas-côté de la route.

Il ne s'était pourtant rien passé entre eux jusqu'à Montpellier. Même pas un attouchement. Ce qui s'appelle rien. À un moment, alors qu'ils approchaient de la ville, Monique Souriau s'était tournée vers lui et l'avait regardé avec un petit sourire ironique.

— Ça carbure là-dedans, avait-elle dit. Vous ne comprenez rien, n'est-ce pas, à mon comportement ? Vous vous demandez si je ne suis pas folle ? Ne vous inquiétez pas, j'ai toute ma raison. Ce qui se passe simplement, c'est que vous êtes arrivé au bon moment. Vous ne pouviez pas deviner, mais j'avais décidé de tout plaquer, de foutre le camp… Là-dessus vous avez débarqué…

Elle avait encore réfléchi.

— Je n'ai pas envie, avait-elle ajouté, que vous me lâchiez à la frontière espagnole.

Ragu avait serré un peu plus fort le volant de l'Alfasud. À ce moment-là, ils entraient dans Montpellier. Ragu y était venu autrefois mais il ne reconnaissait plus rien. C'était fou ce que ça avait changé. Il n'y avait plus que des boulevards circulaires et des avenues triomphales environnées de jets d'eau. Sans oublier les quartiers néo-classiques construits par Bofill. Un vrai délire de monuments à colonnes et pilastres en béton teinté et moulé dans la masse. Un peu partout des espèces de maquettes de faux temples grecs flambant neufs dont les entablements se miraient dans des plans d'eau à perte de vue. On était presque soulagé quand on apercevait, çà et là, un bon vieil immeuble style HLM comme on en construisait encore il y a une petite vingtaine d'années.

Ragu n'avait pas répondu à Monique Souriau parce qu'il avait des affaires sérieuses à traiter avec les Galvez et qu'il essayait de garder encore un peu l'esprit froid. Mais quand ils étaient entrés ensemble dans le hall des Jardins de Bérénice, ça lui avait fait un drôle d'effet. Comme s'ils formaient une sorte de couple.

Elle n'était déjà plus vraiment son otage.

Dans la chambre des Galvez, au douzième étage, ils avaient réglé les problèmes d'intendance assez vite. L'argent, les adresses en Espagne, l'arme dont Ragu avait besoin. Ensuite, les Galvez avaient appelé la réception et fait monter du champagne.

Ragu avait allumé la télé parce que c'était l'heure des infos.

À vingt heures et dix-huit minutes, après avoir traité des problèmes habituels (crise du golfe Persique, carnages divers en Afrique, déficit du commerce extérieur, etc.), le speaker de la Une passa à la rubrique faits divers. La cavale de Ragu y occupait la première place, ainsi bien entendu que l'embuscade ratée de Cernay-les-Mâcon. Il y eut ensuite un bref retour en arrière sur le passé du truand et ses brillants états de service. Ragu se tourna vers Monique Souriau pour guetter ses réactions. La jeune femme resta impassible. Même quand on évoqua les prostituées, et plus particulièrement celle dont il avait scié les chevilles à l'égoïne.

Ragu coupa le son. Maintenant, son « otage » était fixée. Il la regarda.

— Il faut que je remonte à Pont-sur-Saône, dit-il en plantant ses yeux dans les siens. Il le faut.

Elle le regardait aussi. Elle n'eut pas un tressaillement de paupières. Elle savait ce qu'il voulait dire. Elle hocha seulement la tête.

— Oui, il le faut, dit-elle.

Plus tard, il le comprit : c'est à ce moment-là qu'elle cessa d'être son otage pour devenir sa complice.

Pourtant, sur le moment, ça n'était pas encore vraiment clair dans sa tête. Ainsi, lorsqu'il partit, confia-t-il Monique Souriau aux Galvez en leur demandant de bien la surveiller, de ne pas la laisser filer.

C'était une recommandation qui n'avait plus aucun sens, mais il ne s'en rendait pas encore vraiment compte.

À Pont-sur-Saône, il n'avait même pas eu à réveiller le mari. Il avait forcé la porte de la villa, avait gravi silencieusement les escaliers et trouvé le docteur Souriau au lit, bien sagement recroquevillé en fœtus sous les couvertures. L'imbécile n'avait sûrement même pas songé un seul instant à prévenir les flics.

Ragu avait horreur de laisser derrière lui des gens trop bavards. Maintenant que Monique l'accompagnait dans sa cavale, pas question de

laisser le mari raconter ses conneries à la police. Plus celle-ci partagerait, mieux ça vaudrait.

Il appuya le canon de son Korth Model 731 contre l'oreille du médecin et pressa la détente. L'autre n'eut même pas un sursaut. Passé directement du sommeil à la mort. Une belle fin.

Puis il mit un peu de bordel dans la villa, histoire d'égarer les enquêteurs en les faisant carburer sur une affaire de crime crapuleux, mais le cœur n'y était plus, il n'avait plus qu'une hâte.

Retrouver Monique.

Celle-ci ne lui posa aucune question sur son mari ni sur la manière dont il avait fini, elle semblait déjà l'avoir oublié.

C'est seulement lorsqu'ils eurent quitté Montpellier depuis une bonne heure qu'elle lui raconta ce que les Galvez lui avaient fait pendant son absence. Ragu l'écouta en silence, lui fit préciser deux ou trois points de détail. Elle ne se plaignait pas, elle n'en remettait pas dans le trémolo, elle l'informait, c'est tout. Au bout de dix minutes, il stoppa l'Alfasud et fit demi-tour.

Le viol de Monique par les Galvez, c'était comme une insulte personnelle à ses yeux. Et ça non plus, il n'avait jamais connu auparavant.

Dans la chambre des Galvez, au douzième étage des Jardins de Bérénice, en plus du ronflement du climatiseur, on entendait les râles de Jérémias que son frère sodomisait. Pas des couinements de plaisir, pas des soupirs hachés de jouissance, rien de semblable. Des geignements de colère et de honte, plutôt. Dans un geste machinal, Juan-Carlos, l'aîné avait attrapé Jérémias aux hanches comme il l'aurait fait à une femme, et il continuait à s'enfoncer en le tenant ainsi, les tripes tordues d'humiliation lui aussi.

C'était un spectacle étrange, pour Ragu, cet homme contraint d'en empaler un autre, et la mort qui planait au-dessus d'eux comme un brouillard.

Sans compter le ventre de Monique qui emprisonnait sa main, cuisses bien fermées sur la moiteur enivrante de son sexe.

Il en eut assez tout à coup. Doucement, il s'arracha à la jeune femme, il fallait qu'il brise cette fascination qui le troublait. Il murmura à Monique de ne pas perdre de vue les Galvez, et fourra sa propre arme dans une poche de son blouson. Il contourna le groupe bizarroïde formé par les deux ex-tueurs

recyclés dans les sex-shops et se retrouva derrière Juan-Carlos, toujours à genoux au-dessus de Jérémias.

— Ça va maintenant, dit-il d'une voix rassurante. La comédie est terminée.

Il tapota l'épaule de l'aîné comme s'ils allaient redevenir bons copains après cette séance. Juan-Carlos était livide, mais le ton de la voix de Ragu, brusquement, rendait les choses moins dramatiques, moins inquiétantes, et pour le moment il n'en demandait pas plus.

— Avoue que vous ne l'aviez pas volé tous les deux, dit encore Ragu en plaçant l'une de ses mains, la droite, sur le haut du crâne de Galvez.

L'autre main, la gauche, glissa vers le menton.

— J'espère que tu regrettes cette connerie, murmura Ragu.

— Évidemment tressailla Juan-Carlos. Mais je…

Ce furent ses derniers mots. D'un mouvement sec et précis des poignets, Ragu fit pivoter la tête de Juan-Carlos. La vertèbre cervicale, en craquant, n'émit qu'un bruit léger de cartilage écrasé.

Jérémias, toujours à quatre pattes, ne comprit pas ce qui arrivait. Il sentit seulement au fond de ses reins le membre de son frère qui s'allongeait puis explosait dans une longue éjaculation. Il ne sut pas tout de suite que c'était un spasme d'agonie.

Il le comprit parce que Ragu repoussa Juan-Carlos en arrière et que le corps de celui-ci alla chavirer sur la moquette. Inanimé.

Le dernier des Galvez voulut se redresser, mais Ragu fut plus rapide. Il s'était emparé d'un des oreillers, sur le lit, et il l'appliqua d'une main sur la figure de Jérémias qui alla s'affaler à son tour sur le dos. De l'autre main, Ragu s'était emparé du Smith & Wesson dont il pressa le canon contre l'oreiller. Celui-ci étouffa le bruit de la détonation. La boîte crânienne transpercée, Jérémias eut un sursaut qui tendit son corps en arc de cercle. Puis il retomba. Foudroyé.

Ragu se redressa. C'était du beau boulot propre et pratiquement silencieux. L'honneur de Monique était lavé.

L'honneur de Monique. C'est-à-dire le sien aussi bien sûr.

Il releva la tête et s'immobilisa. À l'autre bout de la chambre, là-bas, Monique venait de faire sauter son chemisier par-dessus sa tête, sans prendre le temps de le déboutonner. Elle était en soutien-gorge blanc tout ce

qu'il y a de plus classique. Elle s'en débarrassa également, libérant deux beaux seins lourds et blancs dont les pointes étaient comme des framboises bien mûres.

Puis elle retroussa sa jupe rouge plissée, et Ragu constata qu'elle s'était déjà défaite de son slip. Elle exhibait tranquillement une jolie toison blonde frisée qui faisait comme un halo d'or autour des lèvres bien ourlées de son sexe.

En trois enjambées, il fut sur elle, la serrant contre lui, respirant la puissante odeur de féminité et de désir qui montait en elle, attisée par l'ambiance de mort qui planait sur la chambre.

— Viens, souffla Monique. On sera mieux là…

Elle l'attira vers le lit où elle se renversa, l'obligeant à chavirer sur elle. C'était elle qui prenait la direction des opérations à présent. Il la sentit qui le déboutonnait, dénouait sa ceinture et emprisonnait sa verge entre ses doigts minces. Elle haletait, les yeux fixes et fous, la bouche entrouverte sur des canines de jeune fauve. Il comprit qu'elle voulait qu'il la prenne brutalement, comme un soudard, qu'il l'écartèle sans préliminaires, qu'il la pénètre, qu'il la possède comme une brute. Il fit comme elle souhaitait, il lui ouvrit les cuisses des deux mains, lui releva les jambes très haut puis, se couchant de tout son poids sur elle à l'étouffer, il fonça dans son ventre avec la sensation d'être happé par une bête étrange et moite, très douce et très vorace. Sous lui, elle disparaissait complètement, à part ses jambes et ses bras. Son nez cognait contre le torse de l'homme et le membre de celui-ci, énorme, disproportionné par rapport à son propre sexe, la distendait, la déchirait à la faire hurler. C'était une sensation comme elle n'en avait jamais connu, quelque chose d'inouï, rien à voir avec ses précédents amants. Ni avec son mari, bien sûr, un zéro pointé au lit. Elle se sentait dominée, possédée, fouaillée, littéralement et délicieusement violée comme elle ne l'avait jamais été.

Et pourtant c'était elle qui guidait le déroulement des opérations. Elle qui avait tout voulu, au fond, depuis le début. Elle qui avait décidé cet accouplement sauvage et macabre, dans cette chambre, à ! deux mètres des cadavres des Galvez. Elle croisa les chevilles sur les reins de Ragu et se mit à projeter son bassin à la rencontre du membre de l'homme, contractant et relâchant son sexe à la volonté, absorbant le pal qui la pénétrait.

Elle le sentit enfin se répandre tout au fond d'elle et ce fut une extraordinaire sensation de chaleur qui l'irradia jusqu'à ses terminaisons nerveuses.

Les yeux grands ouverts et fixes, elle se mit à hurler tandis que ses ongles s'enfonçaient dans les épaules musclées du tueur.

Puis elle retomba comme morte.

L'esprit complètement en déroute, Ragu dut faire un effort immense sur lui-même pour se relever et se rhabiller.

Sa vision du monde avait complètement dérapé depuis que cette fille était entrée dans sa vie. Un peu de lucidité lui revenait quand même par vagues. Assez pour se dire qu'il ne fallait pas qu'ils traînent ici, maintenant qu'il avait liquidé les Galvez.

Monique était plongée dans une sorte de syncope. Il dut la secouer plusieurs fois pour l'en arracher.

La jeune femme tressaillit en émergeant de son hébétude. Avec une ahurissante maîtrise d'elle-même, elle se rhabilla, remit son soutien-gorge, son chemisier, son slip, défroissa sa jupe plissée. En trois minutes, elle avait rétabli sa façade de parfaite petite bourgeoise fade et sage à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession.

Ragu la dévisageait, stupéfait de ce chef-d'œuvre de dissimulation qu'elle représentait à ses yeux.

Il se secoua.

— On fout le camp, dit-il. Viens.

Sur la porte de la chambre des Galvez, en débouchant dans le couloir silencieux de l'hôtel, il accrocha à la poignée le panneau rituel :

Do not disturb.

Dans le hall, à la réception, il n'y avait qu'un employé d'origine asiatique qui somnolait devant un écran d'ordinateur éteint et qui ne releva même pas la tête.

Dehors, la nuit était poisseuse et brûlante. La chaleur de la fin juillet vous tombait dessus comme une sorte de mousson. Sur le terre-plein, devant l'hôtel, un jet d'eau grimpait au moins jusqu'aux fenêtres du troisième étage. Net, raide, d'une seule coulée, comme une éjaculation de géant.

L’Alfasud était à deux pas. Le jet, en retombant, l’inondait de gouttes étincelantes. Monique Souriau se planta sous l’ondée et y resta jusqu’à ce que son chemisier soit devenu presque transparent contre sa peau, tellement il était trempé.

Elle remonta ensuite dans l’Alfasud côté passager.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle.

C’était la première fois qu’elle posait ce genre de questions, mais c’était normal. Maintenant, ils étaient ensemble. Mieux que des associés. Mieux que des complices. Presque un couple.

Il posa une main entre ses cuisses et remonta vers son ventre, là où le nid de son sexe était toujours aussi brûlant et humide.

— Je ne sais pas encore, murmura-t-il. Il faut que je réfléchisse.

Ils n’avaient pas mangé ni dormi depuis des éternités, mais ils ne se sentaient fatigués ni l’un ni l’autre.

Prêts à poursuivre leur cavale.

Et sachant tous deux qu’elle allait être encore jalonnée de sang et de morts.

Jusqu’au dénouement.

Jusqu’à leur propre mort, sans doute, à laquelle ils ne voulaient pas penser.

Mais est-ce qu’il y a un autre moyen que la mort pour entrer dans la légende des couples maudits ?…

CHAPITRE III



Boris Corentin se rapprocha lentement du cadavre. Si le docteur Alain Souriau avait pu parler, ça aurait été quand même plus simple pour tout le monde, se dit-il bêtement. Surtout pour lui-même, d’ailleurs, parce que ça aurait voulu dire aussi quil était vivant.

— Du beau travail de professionnel, murmura-t-il entre ses dents.

Le médecin était étendu au milieu du lit, dans la position où venaient de le laisser les inspecteurs de l’identité judiciaire. Beau visage bronzé aux UVA (le reste de son corps était couleur de cachet d’aspirine), exactement le genre de type qui plaît aux filles. Mais il avait fini de plaire à qui que ce soit, à présent, Alain Souriau. La large plaie qu’il avait, tout près de l’oreille, à la tempe droite, avait cessé de saigner depuis longtemps. D’après le médecin légiste, le coup avait été tiré à bout portant, étant donné les chairs brûlées autour de la blessure.

— La mort a été instantanée, avait indiqué celui-ci à Boris et à Aimé Brichot.

Ils avaient été prévenus, quelques heures plus tôt, par le SRPJ de Lyon, lui-même mis sur l’affaire après la découverte du cadavre par les gendarmes de Pont-sur-Saône. De leur côté, ceux-ci avaient été alertés par la femme de ménage portugaise des Souriau. C’était une ancienne infirmière, elle n’avait pas paniqué en découvrant le cadavre du médecin. Enfin pas trop. Elle avait seulement vomi, au milieu de la chambre, avant de composer le numéro de téléphone de la gendarmerie.

C’est au SRPJ de Lyon, après les premières constatations, qu’on avait pensé que ce crime pouvait avoir un lien avec l’affaire dont les médias retentissaient depuis trois jours et sur laquelle « planchaient » deux inspecteurs de la Brigade Mondaine, l’inspecteur divisionnaire Boris Corentin et l’inspecteur principal Aimé Brichot : la cavale de Nicolas Ragu,

un tueur de la pire espèce, un véritable fauve à nouveau lâché dans la nature après avoir abattu deux hommes dans le bureau du juge d'instruction, à Paris : son propre avocat et un gardien de la paix.

Boris déplaça sa haute silhouette aux épaules larges qui tendaient la chemise Lacoste à en faire éclater les coutures.

— Des empreintes digitales, il y en a assez dans cette baraque pour occuper l'identité judiciaire pendant un mois, grogna-t-il. De toute façon, on s'en fout. C'est Ragu, ça ne fait pas le moindre doute. Du beau travail de professionnel.

Aimé Brichot opina. Il avait une bonne tête de moins que Boris, des épaules maigres et une poitrine creuse de type qui cache son jeu mais qui peut cogner sec et dru si c'est nécessaire. Pas mal de truands qui moisissaient à l'ombre avaient pu regretter, depuis une bonne quinzaine d'années, d'avoir sous-estimé ses capacités sportives.

— La mise à sac de la maison du toubib, émit-il, c'est du bidon à ton avis ?

Boris hocha la tête.

— Ça m'en a tout l'air. Ragu essaye de nous aiguiller sur la piste du crime crapuleux. Mais j'ai l'impression qu'il le fait sans trop de conviction. Pont-sur-Saône est à peine cent bornes plus au sud que Cernay-les-Mâcon. Entre parenthèses, ça confirme aussi ce dont nous nous doutions depuis Pont-sur-Saône. Toi ou moi, en lui tirant dessus cette nuit-là, on a dû le blesser. Superficiellement sans doute, mais tout de même assez pour qu'il doive se faire soigner.

Il montra le cadavre du docteur Souriau.

— Il a débarqué chez ce malheureux et, sous la menace, il l'a obligé à nettoyer sa blessure ou à lui extraire une balle je ne sais où…

Il chercha son paquet de Gallias dans la poche droite de son pantalon de toile beige. Un instant, la flamme du Minibic qu'il tenait dans la main trembla, embrasant la pointe de sa cigarette. Il aspira une bouffée. Puis :

— Ce qui ne colle pas, c'est qu'il ait abattu le médecin et emmené sa femme, c'est pas logique.

— Pourquoi ?

Il faisait une chaleur étouffante dans la chambre du mort. En plus d'une vague odeur douceâtre, fade, bizarre, peut-être celle de la décomposition

qui s’amorçait… Brichot, qui transpirait sous son blouson de gabardine et son polo noir, recula vers la porte.

— Ragu est un tueur mais pas un imbécile, émit Boris. Un monstre froid, une ordure, un détraqué, tout ce que tu voudras, mais pas le type à commettre des actes incohérents, ni des crimes inutiles. J’aurais compris qu’il emmène la femme du médecin en otage pour empêcher celui-ci de parler. Ou qu’il les abatte tous les deux. Mais pas qu’il emmène la femme et qu’il tue le mari, ça ne colle pas, il doit y avoir autre chose…

— Tu penses à quoi ? interrogea Brichot. À la porte d’entrée de la villa ?

Boris acquiesça. C’était dans le rapport des gendarmes, la porte d’entrée de la villa avait été forcée. Bien sûr, ça pouvait être du maquillage, comme la mise à sac des pièces de réception, en bas. Ça pouvait vouloir dire autre chose, aussi…

— Si tu veux mon avis, Ragu est revenu ici, murmura Boris. Il a dû se passer quelque chose qui l’a obligé à changer ses plans, je ne vois pas d’autre explication.

L’inspecteur principal Aimé Brichot mordillait pensivement sa moustache.

— La femme de Souriau… Tu… Tu crois qu’elle est morte, elle aussi ?

Boris ouvrit les bras.

— Ça, mon vieux, c’est à Ragu qu’il faudra poser la question quand on aura le plaisir de faire avec lui un brin de conversation.

Il avait la voix amère. Depuis presque une semaine qu’ils étaient sur la piste du tueur en cavale, ils poursuivaient un fantôme qui leur glissait perpétuellement entre les pattes. L’épisode de Cernay-les-Mâcon, quatre nuits auparavant, leur restait en travers de la gorge. Ils s’étaient faits avoir comme des enfants de chœur. C’était même un miracle si le tueur les avait ratés. Il les avait tirés tranquillement, comme à la foire on abat des pipes qui défilent. Puis il leur était passé sous le nez, au volant de sa voiture volée. Le temps qu’ils retrouvent la leur et démarrent, il s’était évanoui dans la nature. Depuis, Boris et Aimé tournaient en rond. Furieux contre eux-mêmes. Ils se seraient battus. Laissez filer ce tueur était la pire connerie de leur vie. Bien sûr, ils n’étaient pas seuls coupables. Ils l’avaient serré une première fois en beauté. Si ceux qui, depuis, en avaient la garde avaient fait correctement leur boulot, Ragu n’aurait jamais retrouvé si facilement le chemin de la liberté.

Depuis, il recommençait à tuer. Déjà trois morts, dont un policier. Et il n'allait pas s'arrêter là. L'autre nuit, à Cernay-les-Mâcon, Boris et Aimé avaient bien failli allonger la liste des victimes de la brute.

Et maintenant il y avait ce médecin, ce docteur Souriau, descendu d'une balle de 357 Magnum en pleine tempe. Et Ragu courait toujours. Avec sans doute la femme du médecin en otage. Ou abattue quelque part, au fond d'une forêt, dans une garrigue, enterrée sommairement sous des branchages et des feuilles mortes, et qu'un chasseur retrouverait un jour par hasard, des années plus tard, alors que tout le monde aurait oublié Ragu et ses crimes, ainsi que la malheureuse Monique Souriau.

— Il va falloir appeler Baba(1), murmura Boris. On patauge complètement sur ce coup-là, on n'arrête pas de faire chou blanc, mais c'est pas une raison pour ne pas lui en faire profiter…

Ils se regardèrent. Ils travaillaient ensemble depuis des années, ils appartenaient aux Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, la section à risques, à coups fourrés, à enquêtes qui débouchaient plus souvent sur des dossiers marqués « top secret » et enfouis dans le coffre-fort du patron que sur des coups spectaculaires qui faisaient les gros titres du journal de vingt heures, mais là ils étaient sur une affaire, justement, qui tenait le public (via la presse et les médias) en haleine depuis près d'une semaine. De « Tueur de prostituées », Ragu était passé d'un coup « Ennemi Public n° 1 » par la grâce de son évasion rocambolesque et sanglante. Le monstre à abattre. La chasse à l'homme était ouverte. Et c'étaient eux, Boris et Aimé, les chasseurs. Archi-bredouilles pour le moment.

— Tu as raison, murmura Brichot. Je cherche un téléphone et j'appelle Baba.

Ils redescendirent au rez-de-chaussée. Un vent de panique avait soufflé sur les meubles, les canapés, les tables et les chaises. On avait poussé le raffinement jusqu'à déclouer de la moquette ici et là et à arracher des grands pans de papier peint dans le salon pour donner l'impression qu'on cherchait quelque chose, du fric, un coffre-fort, un trésor caché, des bijoux planqués dans une anfractuosité de mur ou entre deux lattes de plancher. Par endroits, sur les meubles, les étagères ou les cheminées, on apercevait un peu de poussière blanche : la poudre déposée par les policiers de l'identité judiciaire afin de relever d'éventuelles empreintes digitales.

Maintenant, les gendarmes et les policiers, à part eux, étaient repartis. La suite de l'enquête, c'était leur boulot. Tout de suite, après leur départ, le cadavre de Souriau serait transporté à la morgue, à Lyon, et les scellés apposés sur la villa. Il allait y avoir bien sûr une autopsie du médecin abattu et des recherches de routine sur ses antécédents, ainsi que des interrogatoires, également de routine, de ses familiers ou de ses voisins, mais tout cela ne mènerait à rien et on le savait déjà. La seule piste valable, c'était Ragu.

Ragu lancé en pleine nature, avec ou sans otage, mais prêt à tout pour sauver sa peau et bien armé, un véritable fauve en liberté…

Tandis que Brichot se dirigeait vers le fond d'un des salons où il venait de repérer un appareil téléphonique, Boris se rapprocha d'une baie vitrée donnant sur le jardin du docteur puis sur la route.

— Elle s'accroche, constata-t-il en soulevant l'un des voilages.

— Qu'est-ce que tu dis ? interrogea Brichot de l'autre bout de la pièce tout en composant le numéro du quai des Orfèvres.

— La fille, murmura Boris. La journaliste qu'on a aux fesses depuis Paris. Elle est là.

Ils ne savaient pas comment ça s'était fait, mais elle les avait pris en filature à la sortie de Paris, quand ils s'étaient lancés sur la piste du truand en cavale. Le monde renversé. Boris l'avait repérée dans son rétroviseur du côté d'Auxerre. Pour en avoir le cœur net, il s'était arrêté à une station-service de l'autoroute et la 205 blanche de la fille s'était aussi arrêtée. Une caisse totalement pourrie et facilement repérable au panache de fumée que lâchait, par-derrière, un pot d'échappement plus engorgé que le Vésuve quand il s'apprête à se mettre en colère. De près, la bagnole de l'inconnue était encore plus éloquente : elle exhibait sur le pare-brise un macaron tricolore marqué « Presse ».

Dans la boutique de l'autoroute, tandis que Brichot s'offrait un café au distributeur automatique au milieu d'une nuée de vacanciers en shorts et d'enfants hurleurs descendus du Nord de l'Europe, Boris avait décidé de passer du rôle de chassé à celui de chasseur. L'inconnue était brune, petite, enveloppée. Appétissante. Pulpeuse. Des cheveux bruns bouclés, un minuscule nez retroussé et quand on regardait ses yeux, c'était comme deux lacs sombres, vert-bleu, avec des paillettes d'or à la surface. Elle était habillée d'une sorte de tee-shirt flou qui flottait sur deux seins

monumentaux et d'un jean héroïque qui n'avait pas trop de toutes ses coutures pour résister à une paire de fesses également impressionnantes.

Devant un tourniquet de revues, Boris l'attaqua en utilisant le gag le plus idiot qu'il connaissait :

— Vous venez souvent ici ?

La journaliste eut un léger mouvement de surprise.

— Original, apprécia-t-elle ironiquement. Excellente entrée en matière. Un vrai tombeur !

— Vous préférez le style Gabin ? « T'as de beaux yeux, tu sais », etc. ?

— De mieux en mieux !

— Bon, fit Boris en changeant de ton. Vous nous filez le train depuis ce matin, je ne sais pas comment vous vous y êtes prise, mais vous devez avoir vos raisons et j'aimerais bien les connaître.

Il montra le bar, au fond de la salle.

— Je vous offre un verre pendant que vous m'expliquez tout ça ?

La brune eut un hochement de tête. Aux deux taches rouges qui venaient d'envahir ses pommettes, Boris se dit qu'il ne devait pas lui être tout à fait indifférent. Elle non plus d'ailleurs.

— Pourquoi pas ? fit-elle enfin.

Cinq minutes plus tard, devant deux cafés crème, Boris savait quelle s'appelait Nadine. Nadine Villeray. Elle avait vingt-deux ans et elle venait d'être engagée par Portrait-Robot, un nouvel hebdo parisien spécialisé dans les faits divers criminels. Dès que l'évasion de Nicolas Ragu avait été connue, on l'avait mise sur le coup.

— J'ai ressorti des archivés tout ce qu'on avait sur Ragu, j'ai appris que c'était vous qui l'aviez serré, je me suis dit que vous alliez vous remettre aussi sec au turbin. J'ai un copain, un vieux de quarante ans qui bosse à Libé et qui m'a montré une photo de vous ainsi que de votre collègue. Je me suis mise en planque pas très loin du Quai des Orfèvres et je vous ai pris en filoche. Voilà.

Elle était assez fière d'elle-même. Elle se forçait à parler une sorte d'argot de truands et Boris avait l'impression d'entendre la bande-son d'un film noir des années cinquante avec Lino Ventura. Dieu merci, côté image, c'était beaucoup plus agréable à regarder. Nadine Villeray était vraiment très jolie.

Très jolie et très emmerdeuse. Pas question de la laisser les coller aux fesses pendant toute l'enquête.

Au bout de dix minutes, Boris régla les consommations.

— Bon, eh bien je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, murmura-t-il.

Elle descendit de son tabouret. Ses seins libres sous le tee-shirt esquissèrent quelques figures d'une danse bien rythmée.

— Soyez sympa, dit-elle. Ne me laissez pas tomber. Si ça se trouve, pour moi, l'affaire Ragu, c'est la chance de ma vie, je voudrais être là au moment de l'arrestation, c'est tout. Alors laissez-moi vous suivre…

Boris sourit.

— Je ne peux pas vous l'interdire, fit-il. L'autoroute est à tout le monde.

Dans leur Opel Monza garée en plein soleil, Brichot l'attendait depuis un bon bout de temps et transpirait à grosses gouttes. Il s'était installé au volant et buvait de temps en temps une gorgée d'eau minérale. La bouteille, dix minutes auparavant, il l'avait achetée glacée dans la boutique de l'autoroute. Depuis, elle tiédissait à vue d'œil. Il la tendit à Boris.

— Si tu as soif, finis-la avant qu'elle ne commence à bouillir, murmura-t-il. Alors ? Cette fille qui nous colle au train ? Qu'est-ce que c'est ?

Boris avala une gorgée d'eau tiède.

— Une journaliste qui se prend pour notre ange gardien, dit-il. Démarre. Je t'expliquerai ce qu'on va faire.

Ils quittèrent l'autoroute du Sud à la première bretelle qu'ils trouvèrent. La 205 de Nadine Villeray les suivait à distance respectueuse, toujours empanachée d'une épaisse fumée noire.

Ils roulèrent tranquillement sur des routes de campagne pendant une bonne demi-heure. Boris s'était emparé d'une carte de la région. À un moment, il demanda à Brichot d'obliquer sur la droite, encore sur la droite, puis sur la gauche, puis sur la droite et enfin dans un chemin creux qui filait vers un bois de hêtres. Ils attendirent une quinzaine de minutes à couvert sous les arbres. Puis ils redémarrèrent en sens contraire.

— C'est peut-être vache ce qu'on fait là, dit Boris, mais on a déjà assez d'emmerdements comme ça pour ne pas se coller la presse aux fesses.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il appréhendait la rencontre avec Ragu. Si ça tournait mal pour eux, il préférait qu'il n'y ait pas de témoins pour raconter la déconfiture.

De ce côté-là, il avait vu juste. La nuit suivante, ce fut l'embuscade ratée de Cernay-les-Mâcon, et il n'y avait, Dieu merci, aucune journaliste fouille-merde pour les photographier en train de laisser le tueur leur filer sous le nez.

Ils avaient presque oublié Nadine Villeray jusqu'à cet après-midi où, en se rapprochant de la fenêtre du salon, chez le docteur Souriau, Boris reconnut la 205 de la jeune femme garée devant la maison.

Brichot raccrochait le téléphone. Songeur.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le patron ? interrogea Boris.

— Il a dit : « Démerdez-vous », murmura Brichot. « Démerdez-vous, je ne veux rien savoir. Moi, il me faut Ragu. Et si possible vivant, ça vaudrait mieux ! »…

Quand le « tueur des prostituées » avait eu la brillante idée de s'évader, une semaine plus tôt, ils piétinaient autour d'une affaire de « Service à domicile ». Il y en a pour tous les goûts, de nos jours, à Paris, des services à domicile. Vous passez un coup de fil, vous tripotez votre Minitel, et vingt minutes plus tard, on vous apporte un souper fin ou votre petit déjeuner au lit, sans oublier des clowns pour vos enfants le mercredi, des mini-comédies musicales pour soirées originales, des prestidigitateurs, des chanteurs, des groupes rock et ainsi de suite. Le réseau sur lequel Boris et Aimé enquêtaient était d'un autre genre. Officiellement, il s'agissait d'un service de restauration à domicile tout ce qu'il y avait de plus classique, mais ça c'était pour la façade. En coulisse, des habitués triés sur le volet se faisaient livrer tout autre chose que des pizzas au fromage. En réalité, à la Brigade Mondaine, on avait acquis la quasi-certitude qu'il s'agissait d'un réseau de pédophiles particulièrement florissant.

Charlie Badolini, dès l'annonce de la fuite de Ragu, avait jugé que les pédophiles en question risquaient moins de s'évanouir dans la nature que le tueur en cavale. Boris et Aimé étaient du même avis. En plus, Ragu ils en faisaient une question personnelle. Une affaire d'honneur et d'orgueil. Ils savaient de quoi Ragu était capable. Une brute implacable et méthodique. Un tueur intelligent. La pire espèce. Tant qu'il ne serait pas à nouveau sous les verrous, il y aurait du sang et des morts.

Seulement voilà. À Cernay-les-Mâcon, il leur avait échappé une première fois. Ensuite il avait descendu ce malheureux médecin, Alain Souriau, et emmené sa femme. Et il avait disparu dans la nature.

Ils pourraient s’estimer heureux s’ils retrouvaient sa trace avant qu’il ne parvienne à franchir une frontière.

Boris esquissa une grimace.

— Il est bien aimable, Baba, grommela-t-il. « Démerdez-vous »… Qu’est-ce qu’on fait d’autre, alors, depuis qu’on a pris l’enquête en main ?

Il alluma une Gallia, puis montra d’un coup de menton la fenêtre qui donnait sur le jardin, la route et la 205 de Nadine Villeray, garée bien en évidence sous le soleil.

— Je vais aller lui dire deux mots, fit-il. Elle commence à me courir, celle-là.

CHAPITRE IV



Nicolas Ragu regarda Monique Souriau, mince et sage dans ses vêtements de petite-bourgeoise au-dessus de tout soupçon, qui retraversait la rue du Castillet, au cœur de Perpignan, à l’ombre des tours gothiques de la cathédrale Saint-Jean. « J’en ai marre de la voir avec ces fringues à la con, songea-t-il. Il va falloir que je m’occupe de la resaper. »

Monique se rapprochait, les bras chargés de sacs en plastique dans lesquels il y avait à boire et à manger. Assez pour tenir un siège.

Ragu abaissa le pare-soleil de l’Alfasud, au-dessus de lui. Depuis que sa physionomie apparaissait deux ou trois fois par jour sur les écrans de télé, plus question de se montrer en public. La nuit dernière, Monique voulait qu’ils prennent une chambre d’hôtel, mais il avait refusé. Ils avaient dormi dans la voiture, lui devant, elle sur la banquette arrière. Ils s’étaient réveillés vers cinq heures du matin à cause des courbatures et surtout parce que le soleil montant les brûlait déjà, transperçant les vitres de la bagnole qui faisaient loupe. Tout de suite, la jeune femme avait voulu qu’il la prenne. Il avait un peu grogné parce que ce n’était pas son truc de faire ça comme ça, le matin au réveil, mais Monique avait insisté, elle savait ce qu’elle voulait, elle n’abandonnait jamais un projet quand il lui était rentré dans le crâne. Cela aussi, Ragu en était à le découvrir.

Ça lui faisait un drôle d’effet quand même, cette femme qu’il était obligé de traiter en égale, pour ainsi dire. Qui l’impressionnait presque. Il n’avait pas l’habitude.

Pendant qu’il passait à l’arrière de la voiture, elle s’était tournée, sur la banquette, lui offrant ses fesses sous la jupe retroussée dans la position la plus femelle qui soit. Il était venu s’installer à l’arrière. Ce n’était pas commode, vu sa haute taille. Il était lui-même à moitié agenouillé, les pieds hors de la voiture. La tête rentrée dans les épaules pour ne pas cogner dans l’encadrement de la portière ouverte. Il avait contemplé le spectacle un instant avant de se mettre au travail. C’était la première fois qu’il voyait son cul dans cette position et il le jugeait magnifique, plein, large, blanc, avec les reins bien creusés pour le faire encore mieux saillir. C’était un spectacle assez fascinant, surtout le sillon profond qui partageait les fesses, avec les ourlets rose tendre du sexe déjà légèrement proéminents et ouverts, à cause de la position. Il se guida d’une main, creusant le ventre pour se voir lui-même pénétrer dans le ventre de la jeune femme. Elle eut un gémissement quand il plongea au fond de son sexe. Par-dessous, il la sentit glisser une main pour l’attraper, le caressant quand il ressortait d’elle, prenant ses testicules entre ses doigts et les pressant, les plaquant entre ses cuisses, contre son sexe. Ça non plus, on ne le lui avait jamais fait, à Ragu, c’était quelque chose de complètement inédit, il ne savait pas pourquoi mais ça le bouleversait totalement.

Plus tard, en se rhabillant, il avait grogné quelque chose d’indistinct. Elle l’avait fait répéter. Il avait dit sans la regarder :

— C’est drôle, on ne se connaît pas depuis longtemps, mais c’est comme si on s’était toujours connus, en un sens. Pourtant…

Pourtant, voulait-il dire, il y avait un fossé entre eux. Le milieu, la classe sociale. Leurs passés respectifs. Ils auraient pu, ils auraient dû ne jamais se rencontrer, tant il y avait de choses qui les séparaient.

Elle s’était recoiffée machinalement.

— J’ai la même impression, avait-elle dit.

Elle brassait lentement ses cheveux blonds.

— Si tu n’étais pas apparu dans ma vie, avait-elle repris, je n’aurais jamais su exactement qui j’étais moi-même…

Ragu s’était secoué. Il avait tapé contre la carrosserie de l’Alfasud.

— Il va falloir changer de bagnole, avait-il dit. Celle-là, les flics vont commencer à la rechercher…

Il n’avait pas dit pourquoi, pas évoqué le cadavre du mari de la jeune femme, c’était inutile, il savait qu’ils n’en parleraient jamais ensemble d’ailleurs, qu’il resterait là, comme un fantôme entre eux, et même plus léger qu’un fantôme, un vague souvenir déjà presque effacé.

— Je sais où on va aller, avait-il ajouté. On a besoin de se reposer un peu, toi et moi, de dormir dans un vrai lit. Je connais un endroit où on sera tranquilles… Au moins une nuit ou deux.

Elle n’avait pas posé de questions, elle s’en remettait à lui. Il avait ajouté, autant pour lui-même que pour elle.

— Je connais la région. J’y ai passé toutes mes vacances d’enfant…

Il garda pour lui la suite de ses pensées. Ce qui le préoccupait, c’était que les frontières devaient être étroitement surveillées, à présent. Lui, il avait de faux papiers, mais pas Monique. Et il n’était plus question de quitter la France sans elle.

Par ailleurs, il lui fallait une voiture « irréprochable », c’est-à-dire munie de vrais faux papiers, d’une vraie fausse plaque d’immatriculation et ainsi de suite.

Tout cela demandait un peu de préparation, on ne pouvait pas se lancer dans l’aventure à l’aveuglette, tête baissée, sans réfléchir.

À Perpignan, où ils s’étaient arrêtés, ils s’étaient un peu perdus dans la cohue. Des embouteillages homériques les avaient ralentis. Avec ses

façades catalanes, ses cafés où les soirs d'été, on danse encore la sardane, son palais des rois de Majorque et ses quartiers populaires peuplés de Gitans, Perpignan, c'est déjà un peu l'Espagne. La mère de Ragu, née dans cette ville, était elle-même d'origine semi-catalane. Quand son mari l'avait plaquée pour retourner vivre sa vie en Roumanie, elle s'était sentie dépassée par les événements et elle avait confié Nicolas à l'une de ses cousines, elle-même veuve d'un Espagnol qui avait combattu, pendant la guerre civile, du côté des Brigades Internationales. Elle vivait dans une petite maison isolée à une vingtaine de kilomètres de Perpignan, en plein au milieu des vignobles. C'est là que Ragu avait passé les plus belles années de sa vie. Il s'était souvent dit que son existence aurait pu tourner autrement si sa mère ne l'avait pas fait remonter à Paris, quand il avait quinze ans.

Il avait arrêté l'Alfasud devant un supermarché et envoyé Monique au ravitaillement. Pas question de se montrer en public tant que la télé exhiberait sa photo à chaque bulletin d'informations.

Une nuée de mômes déguisés en extra-terrestres avec des pistolets en plastique genre Guerre des Étoiles entre les mains tournait autour de la voiture. Ça faisait dix minutes que ça durait et ça commençait à porter sur les nerfs de Ragu.

L'un d'entre eux s'arrêta devant la portière avant gauche et braqua le tueur.

— Pan ! Pan ! gueula-t-il. Tu es mort !

Ragu abaissa sa vitre.

— Si tu ne fous pas le camp, je te casse le bras, dit-il d'une voix rauque.

Le gosse s'apprêtait à faire de nouveau feu, mais le visage de l'homme, son regard, les intonations de sa voix, l'immobilisèrent. Après un instant de silence stupéfait, il pivota sur lui-même et rejoignit en courant se copains.

Monique était en train de se débarrasser de ses paquets à l'arrière de l'Alfasud.

— Dépêche-toi de monter, fit Ragu, ce patelin me flanque les boules.

Ils ressortirent de la ville en direction de l'aéroport de Perpignan-Rivesaltes, puis ils suivirent les panneaux de la départementale indiquant Saint-Paul-de-Fenouillet. Les coteaux couverts de vignes ondulaient sous le

soleil de plomb. Vitres abaissées, l'air brûlant s'engouffrait dans la voiture, ainsi que le chant grésillant des cigales.

À un moment, ils croisèrent une estafette de gendarmerie. Ragu demeura impassible au volant, mais quand l'estafette les eut dépassés, il la suivit longuement dans son rétroviseur.

— Il faut vraiment qu'on change de bagnole, dit-il enfin. Ça devient urgent.

Ils stoppèrent à l'entrée d'un village de vignerons que dominait Cases-de-Pène, une impressionnante falaise de roches rouges. Un patelin ni beau, ni laid avec des façades de maisons grisâtres sous des toits de tuiles romaines. La rue principale était déserte. À l'entrée du village, une grosse Land-Rover était stationnée non loin d'un bistrot qui semblait lui-même désert.

— Celle-là ? demanda brièvement Monique.

Il hocha la tête. Ce n'était pas la première fois qu'il le remarquait, tout se passait comme si la jeune femme lisait dans sa tête, au fur et à mesure qu'il réfléchissait. Un véritable phénomène de télépathie.

— Je vais essayer, murmura-t-il.

Il s'extraya lentement de la voiture.

— Mets-toi au volant, dit-il à Monique et tiens-toi prête à démarrer, des fois qu'il y aurait des problèmes.

Il se mit à tourner lentement autour de la Land-Rover. Ça faisait longtemps qu'il caressait l'envie de s'offrir ce genre de voiture, il allait réaliser son rêve. Le bricolage des fils du démarreur, sous le tableau de bord, ne devait pas être plus sorcier qu'avec une voiture ordinaire.

Il s'apprêtait à ouvrir la portière, côté conducteur, quand une voix, derrière lui, le fit tressaillir.

— Elle vous plaît ?

Il ne l'avait pas entendu arriver. C'était une créature superbe. Une grande fille bronzée des pieds à la tête, longs cheveux châtains bouclés, seins libres sous un débardeur blanc, jean et escarpins vernis à hauts talons. Pas plus de dix-sept ou dix-huit ans, pensa Ragu. Elle essayait de se donner l'air plus vieux, avec son maquillage un peu forcé qui n'arrivait pas à l'enlaidir, ses bracelets d'or aux poignets, et ses grosses boucles d'oreilles également en or. Elle fumait une Chesterfield dont l'odeur sucrée flotta jusqu'à Ragu.

Celui-ci prit l'air le plus idiot qu'il pouvait.

— J'ai l'intention de m'en offrir une comme ça, expliqua-t-il en montrant la voiture. Alors vous comprenez, je me demandais…

— Vous voulez l'essayer ?

Il détourna la tête pour qu'elle n'aperçoive pas la lueur de ses petits yeux noirs et durs.

— Vous êtes gentille. Merci.

— Merci oui ?

Il agita les deux mains.

— Merci non. Ma femme m'attend.

Est-ce que la fille avait deviné ses intentions ? Est-ce qu'elle était en train de se demander où elle avait déjà vu cette tête-là ? Est-ce qu'elle le soupçonnait d'avoir voulu voler sa Land-Rover ?

— Qu'elle vienne avec nous, votre femme, si ça lui fait plaisir, jeta la fille. Si vous voulez essayer ma caisse, aucun problème.

Elle avait la décontraction, l'aisance de gosses de riches grandis à Neuilly ou dans le XVIe arrondissement (à la rigueur dans la partie noble du XVIIe, ce qu'on appelle en jargon immobilier « le bon XVIIe »). Le genre à ne jamais se balader qu'avec des liasses de billets de cinq cents francs (parce que les liasses de deux cents, ça fait billetterie, c'est-à-dire plouc).

Tout ce qu'il détestait.

Il essaya d'esquisser un sourire aimable qui tordit ses lèvres épaisses.

— Merci, vraiment, vous êtes gentille, mais on est pressés.

Elle haussa les épaules et projeta à l'intérieur de la Land-Rover, la cartouche de Chesterfield qu'elle venait d'acheter.

— Dommage. Tant pis.

Ragu fit demi-tour et reprit la direction de l'Alfa-sud.

C'était râpé et, en plus, il laissait derrière lui une fille qui, peut-être, l'avait reconnu.

Décidément, il fallait de toute urgence se mettre à l'abri pour un bon bout de temps.

CHAPITRE V



Ragu ne s'était pas trompé de beaucoup. La fille brune à la Land-Rover avait à peine dix-sept ans. Elle répondait au prénom de Tiphaine et ses parents, Julia et Marcel Colomelle, possédaient une grande propriété dans la région, le château du Val d'Aude, une magnifique bâtisse qui dressait ses murs rouges, couleur de terre, entre Corbières et Roussillon, dans une délicieuse vallée environnée de collines couvertes de vignes qui produisaient des vins doux naturels et des côtes-du-Roussillon.

Le château du Val d'Aude, à l'origine, était lui aussi un domaine viticole. Mais depuis la mort de son père, Marcel Colomelle avait abandonné à des métayers l'exploitation de la vigne. On ne peut pas tout faire. Il avait fondé à Paris sa boîte de production cinématographique et celle-ci l'absorbait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Levé tous les matins à l'aube depuis vingt-cinq ans, il achevait de compulser ses dossiers le soir, vers une ou deux heures du matin. En Amérique, on a donné à ce genre d'accros du boulot le surnom de workaholics et on commence à penser que ça devrait se soigner comme une maladie. Julia, son épouse, affirmait qu'un de ces jours, il allait installer son Mackintosh dans le lit conjugal. Pour le forcer à se désintoxiquer, elle avait réussi à le convaincre de faire un voyage de dix jours en Thaïlande. À sa grande surprise, il avait accepté. Ce qu'elle ignorait, c'est qu'il avait quelques distributeurs et exploitants à rencontrer à Bangkok et que ce voyage tombait admirablement bien dans son timing.

Bref, ils avaient laissé le château du Val d'Aude à la garde de Tiphaine pendant dix jours (avec deux domestiques, of course, deux Marocaines pour assurer l'intendance). Tiphaine avait grandi dans un collège suisse avec pour condisciples des filles de diplomates ou d'émirs. Dès l'âge de onze ans, elle avait commencé à faire des séjours d'» immersion linguistique » réguliers aux États-Unis. Du monde, elle connaissait surtout un nombre impressionnant de châteaux et de manoirs (ainsi que quelques hôtels particuliers, à commencer par celui de ses parents, boulevard Malesherbes). Les Yvelines, pour elle, c'était le Domaine de Montboiseaux où elle avait perfectionné son revers en tennis. Son monde était petit ou immense, ça dépendait comment on le regardait. Formentera, Gstaad ou le Lubéron avaient pour point commun d'être des endroits peuplés de rallyes, de cocktails et de fêtes où elle connaissait tout le monde. Elle venait d'être reçue avec mention au Bac C et l'avenir s'ouvrait radieux devant elle : ce serait l'ENA ou rien.

En résumé, elle serait morte d'ennui si, trois mois plus tôt, elle n'avait pas fait la rencontre de sa vie : celle de Lionel Robichon et de ses copains : les Red Piranhas.

Dès que les parents de Tiphaine avaient eu le dos tourné, ils étaient tous venus la rejoindre au château du Val d'Aude pour y passer dix jours de vacances aux frais de la princesse.

Bien entendu, leur séjour au château resterait inconnu des Colomelle. Sous la menace de représailles inouïes, Tiphaine avait fait jurer aux deux Marocaines de la boucler. La présence des Red Piranhas au Val d'Aude avait les dimensions d'un « secret défense ».

Sur la petite route cahotante entre des haies de roseaux qui menaient au Val d'Aude, Tiphaine avait depuis longtemps oublié sa rencontre avec l'amateur de Land-Rover à Cases-de-Pène. Elle avait hâte de retrouver Lionel, son amant. Hâte de s'enfermer avec lui dans leur chambre, au premier étage du château. Avec ce silence, dans la pièce, uniquement rompu par les halètements de Lionel, ainsi que par les claquements réguliers du fouet de cuir qu'elle maniait.

Leur « chambre de tortures » comme ils disaient tous les deux…

Rien que d'y penser, elle sentit une chaleur merveilleuse irradier son bas-ventre.

Elle écrasa l’accélérateur, et la grosse Land-Rover bondit entre les nids-de-poule.

Là-bas, entre des buissons de lauriers-roses, de cyprès et de pins, se dressaient les tourelles du château du Val d’Aude sous le soleil de feu.

Boris Corentin avait traversé la route, il avait contourné la 205 et ouvert la portière côté passager. Avant d’y être invité, il s’était assis dans la voiture, à côté de la jeune journaliste.

— Vous au moins, avait-il dit, vous ne vous découragez pas facilement.

Nadine Villeray l’avait regardé en souriant. Il faisait étouffant, dans la voiture, et le cendrier, sous le tableau de bord, débordait de mégots de Craven A.

— On ne peut pas dire que vous m’ayez aidée, murmura-t-elle avec une nuance de reproche dans la voix.

Elle avait le teint pâle et les yeux cernés de quelqu’un qui n’a pas énormément dormi. Elle avait changé de vêtements, elle portait une jupe bleue ultra-courte qui remontait sur ses cuisses pleines, et un chemisier rose très ouvert sur la naissance de ses seins. Entre ceux-ci, un peu de sueur luisait. Boris se dit qu’il la trouvait de plus en plus appétissante et que c’était dommage mais il fallait qu’à nouveau il s’en débarrasse.

— J’avais promis de vous aider ? interrogea-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Je m’y suis peut-être mal prise, dit-elle. Tout ça au fond, c’est ma faute…

— Ah oui ?

— J’aurais dû vous l’annoncer tout de suite : si vous m’aidez, je saurai être reconnaissante.

Silence du côté de Boris.

— Quand j’ai une dette, je la paye, insista-t-elle.

Il papillota des paupières.

— Est-ce que je dois comprendre que vous essayez de me corrompre ? demanda-t-il.

Elle répondit par un ricanement.

— Ça vous va très bien de faire la vierge effarouchée ! Non, je vous propose un marché, c’est tout, un marché honnête. Vous arrêtez d’essayer

de me semer comme si j'étais le petit Poucet, et en échange vous pouvez vous offrir mon cul…

Boris encaissa en silence la verdeur du propos.

— Je crois même que ça ne me déplairait pas, ajouta-t-elle en le considérant de bas en haut. Je crois que ça ne me déplairait pas du tout…

Ses yeux troubles remplis d'étranges paillettes d'or plongèrent dans les siens.

— J'ai déjà vingt-deux ans, fit-elle comme si c'était une information de caractère dramatique, et je n'ai pas l'intention de moisir dans ce canard toute ma vie. Il faut que je m'en sorte ! Mon plan de carrière, c'est de rentrer à la télé après avoir décrocher deux ou trois scoops. Vous comprenez ?…

— Très bien, fit Boris. Mais nous, voyez-vous, mon collègue et moi, on n'a pas l'habitude d'opérer sous les feux des projecteurs. Et puis Ragu est ultra-dangereux. S'il vous arrivait quelque chose…

Elle secoua ses boucles brunes.

— Ça c'est mon affaire, hein ? Ma sécurité, je m'en occupe moi-même. Tout ce que je vous demande…

Elle s'arrêta. Puis, sur un autre ton.

— Oh, et puis je suis trop bête, reprit-elle. La vérité, c'est que vous et votre copain vous êtes complètement paumés, vous pataugez lamentablement. Le guet-apens de Cernay-les-Mâcon a sombré dans le ridicule, et après le meurtre de ce malheureux docteur Souriau, vous avez complètement perdu le fil de votre enquête. Ragu s'est envolé dans la nature et vous ne savez pas comment le retrouver.

Boris accusa le coup. L'un dans l'autre, l'analyse de la situation n'était pas mauvaise, même si elle était très désagréable à entendre.

— Tandis que moi, reprit Nadine Villeray d'une petite voix ironique, je crois que je sais…

— Vous croyez que vous savez quoi ? interrogea Boris.

— Où retrouver Ragu.

— Où ?

Il s'en voulut d'avoir jeté cette question avec trop d'empressement. Maintenant la fille le tenait. Elle triomphait.

Elle esquissa un sourire faussement modeste.

— Ça c'est mon affaire, dit-elle.

Il se rapprocha.

— Quand on sait quelque chose et qu'on le dissimule à la police, ça peut coûter cher, vous savez ça ?

Elle engagea la clé de contact dans la serrure, sous le tableau de bord.

— Je n'ai pas du tout l'intention de vous dissimuler ce que je sais, murmura-t-elle.

Elle tourna le démarreur.

— Mais je ne veux pas tout déballer sans contrepartie. Vu ?

Elle fit ronfler plusieurs fois le moteur de sa 205.

— On devrait quand même pouvoir s'entendre, reprit-elle. Vous voulez Ragu et je crois savoir où il est allé se planquer. Quant à moi, je veux être là quand vous l'arrêterez, rien d'autre. À vous de réfléchir.

Elle regarda sa montre.

— Je vais être obligée de vous demander de descendre de ma voiture. J'ai réservé une chambre dans un hôtel de Perpignan, l'Athéna, et vous savez ce que c'est, de nos jours : passé dix-sept heures, si vous n'êtes pas là, les hôteliers n'hésitent pas à la donner à quelqu'un d'autre… Il est près de treize heures, et j'ai plus de quatre cent cinquante bornes devant moi. Alors à bientôt.

Boris était sorti de la voiture. « Je crois savoir où se trouve Ragu » avait-elle dit… Comment parvenir à déterminer si elle ne racontait pas n'importe quoi pour l'appâter ? Il hésitait. Si cette fille se foutait de lui, elle savait qu'elle risquait de gros ennuis. Elle n'avait pourtant pas l'air folle.

— Très bien, dit-il en claquant la porte. Alors à tout à l'heure. À l'Athéna.

Elle le regarda, les deux mains sur le volant.

— N'oubliez pas, fit-elle, je règle toujours mes dettes.

Elle embraya la première.

— Je crois même qu'avec vous, je suis prête à payer d'avance…

Il sourit.

— La carotte et le bâton, hein ?

Elle éclata de rire.

— Qu’est-ce que ça peut faire ? dit-elle. Les deux ont la même forme, non ?

— Réservez-nous une chambre à l’Athéna, cria-t-il tandis qu’elle démarrait au milieu d’un nuage de fumée épais.

CHAPITRE VI



Nicolas Ragu se pencha à la fenêtre, attentif aux souvenirs qui remontaient en foule dans sa mémoire. Ce paysage, il le connaissait par cœur. Enfant, il avait écumé cette région merveilleuse à l’écart des grandes routes, ces hautes terres des Fenouillèdes, entre Soumia et Montalba, ces plateaux aux crêtes déchiquetées, ces ravins profonds, ces falaises de calcaire ou de granit, ces massifs forestiers remplis de pins et de hêtres. Le soleil était encore haut dans le ciel, écrasant le panorama immense et bariolé de couleurs contrastées.

Son regard revint vers le village ou à ce qu’il en restait, un amas de maisons de pierres sèches aux toits écroulés, avec des restes de donjon et d’enceinte, et les ruines d’une petite église médiévale. Le village de Corbera était édifié sur un piton rocheux et, de là-haut, de chez Tante Dide (la vieille femme était la cousine de la mère de Ragu mais il l’avait toujours appelée ainsi), le regard filait à travers la plaine viticole, seulement arrêté

par les collines rocheuses, tout là-bas, une longue barrière de falaises arides qui prenaient des teintes bleutées ou roses, selon les heures de la journée

Il soupira. Dans son enfance, il y avait encore une quinzaine de maisons habitées, à Corbera. Aujourd'hui, les vieux étaient morts, et les survivants étaient partis s'installer en ville. Tante Dide était la dernière à vivre encore dans ce village-fantôme (si on excluait deux villas, en contrebas, achetées et retapées par des Parisiens, et pour le moment fermées). Ragu ne l'avait pas vue depuis près de quinze ans mais elle l'avait accueilli sans surprise, comme si son apparition était la chose la plus naturelle du monde. Elle n'avait pas changé, toujours maigre et sèche, la peau si fine, si blanche, si fragile, qu'on l'aurait crue transparente. Et vêtue de l'éternel même vieux tablier bleu foncé qu'il lui avait toujours vu, qu'elle tortillait entre ses mains noueuses tout en parlant.

Dans un coin de la salle à manger, il y avait un poste de télévision. Ragu s'était dit qu'elle devait être au courant de tout. Elle avait sûrement vu les informations, elle savait qu'il s'était évadé et que, depuis le début de sa cavale, il n'avait pas arrêté de tuer… Elle n'avait pourtant rien dit. Sauf à un moment, alors quelle le précédait dans l'escalier pour lui montrer la chambre qu'ils occuperaient, Monique et lui :

— Ce n'est pas prudent d'être venu…

Il avait haussé les épaules. De toute façon, ils ne resteraient pas longtemps à Corbera. Pendant l'instruction il avait bien évoqué la vieille cousine chez laquelle il avait grandi près de Perpignan, mais sans indiquer le nom du village. Avant que les flics ne retrouvent sa piste, ils seraient loin, Monique et lui.

— Viens…

Il se retourna. Au fond de la petite chambre peinte en blanc, il y avait un cabinet de toilettes, où Monique venait de se laver sommairement. À présent, elle était nue près du lit, magnifique, exhibant un corps aux courbes superbes, de longues jambes, des hanches larges, des seins ronds aux longues pointes roses, et surtout cette touffe de poils, au milieu d'elle, ce buisson doré dans lequel elle jouait, du bout de ses doigts fins, en le regardant.

— Viens, répéta-t-elle.

Il se rapprocha, incapable comme à chaque fois de lui résister. Cette fille lui faisait un effet étrange. Lui, la brute, le tueur, l'ennemi public n° 1, il se

sentait sans volonté à son contact.

Elle déboutonna d'abord sa chemise, puis défit la boucle de son pantalon. Enfin, elle s'empara de son membre énorme qui, sous le slip, se dressait déjà, rouge et agressif.

— Mon Dieu, murmura-t-elle entre ses dents.

La bouche en rond, elle se pencha. Quelques instants elle l'absorba entre ses lèvres distendues par le calibre exceptionnel de l'engin. D'un geste brusque, il plaque ses mains sur la nuque de Monique, l'obligeant à s'empaler plus profondément. Elle poussa un petit cri, mais il savait que ça ne lui déplaisait pas, bien au contraire, d'être ainsi envahie par lui. Il poussa des reins, allant et venant sans ménagements la forçant à s'ouvrir, la violant presque. Au bout d'un moment, il la repoussa. Il se sentait venir, il voulait faire encore durer le plaisir. Et puis surtout, il voulait se donner l'illusion de garder encore la maîtrise des opérations.

— Couche-toi sur le lit, demanda-t-elle.

Elle avait envie de prendre l'initiative. Il se laissa faire. Il la vit se rapprocher, l'enfourcher, jambes écartées, le chevaucher ; entrouvrant des doigts les lèvres de son sexe. De l'autre main, elle s'était emparé de son membre et elle le guidait vers son entrée brûlante. D'instinct, elle retenait tandis qu'il glissait en elle, réalisant que la position dans laquelle elle se trouvait la rendait vulnérable à son assaut. Quand il fut entièrement en elle, elle se sentit littéralement déchirée. Des larmes vinrent sous ses paupières, comme un brouillard sur ses yeux bleus.

— Doucement, supplia-t-elle. Tout doucement…

Elle se mit à rouler lentement des reins et des hanches. Bouche entrouverte, yeux mi-clos. Le lit tanguait sous eux. Ragu osait à peine bouger, comme s'il avait craint de la blesser. Là aussi, c'était nouveau pour lui, jamais auparavant il ne s'était soucié du bien-être des femmes qu'il baisait.

Elle resta longtemps dans cette position, s'arrêtant chaque fois qu'elle le sentait venir, puis repartant par coups de reins saccadés. De temps en temps, elle le prenait par les hanches, elle enfonçait ses ongles dans le gras de sa peau. À d'autres moments, elle s'attrapait les seins et elle les massait, les brassait, se caressait, en faisait rouler les pointes dans ses paumes ou entre ses doigts en poussant des petits cris aigus.

À ces moments-là, elle avait les yeux fermés. D'autrefois, elle les rouvrait, les abaissait et, creusant le ventre, observait l'intersection formée par leurs sexes, celui de Ragu surtout l'empalant, raide et droit entre ses cuisses, et ce spectacle envoyait des bouffées de rougeurs brutales à ses joues.

Au bout d'un moment, elle en eut assez et elle roula sur le côté. Alors il roula à son tour sur elle. Quand il était ainsi, elle disparaissait presque complètement, tant il était vaste et large et tant elle était menue et petite. Mais il faisait attention à ne pas l'écraser de tout son poids, attentif à reposer toujours sur ses coudes et ses genoux, pour ne pas l'étouffer. Il la saisit sous les cuisses et lui releva les jambes doucement, jusqu'à ce que ses genoux à elle reposent presque contre ses seins. De sa main libre il la fouillait avec les doigts. À un moment, elle poussa un cri parce qu'il avait enfoncé son pouce dans l'entrée resserrée de ses reins. À ses yeux exorbités, il devina qu'elle aimait cela. Il se demanda si son mari l'avait quelquefois sodomisée. Peut-être jamais, est-ce qu'on pouvait savoir ? D'elle-même, en tout cas, elle écartait les cuisses, elle ouvrait les reins pour faciliter l'introduction. La transpiration perlait entre ses seins, une odeur poivrée de sueur montait d'elle. Sans s'interrompre au fond de ses fesses, il allait et venait, avec ses autres doigts, écartant ses lèvres, jouant avec, la pénétrant de l'index et du majeur, puis ressortant pour rentrer à nouveau.

Au bout d'un moment, il se retira tout à fait, reculant pour la regarder. Elle était merveilleusement ouverte de partout, jambes repliées « en grenouille », depuis le sexe écarquillé jusqu'à l'orifice de l'anus, par en-dessous, qu'il devinait palpitant et offert.

Il alla et vint dans son ventre quelques instants pour se lubrifier. Monique se tordait sur elle-même, gémissait, l'enserrait entre ses bras, griffait ses épaules.

À un moment, c'est elle-même qui l'arrêta :

— Je voudrais que tu m'encules, demanda-t-elle.

D'elle-même, elle se retourna, décidée à ne pas se plaindre même s'il la perforait jusqu'au fond des entrailles, même s'il l'ouvrait en deux. Mais Ragu voulait jouir et la faire jouir, pas la massacrer. Délicatement, il entreprit de forcer l'endroit le plus étroit de sa personne. L'orifice musculeux résistait et son membre puissant se recourba contre l'obstacle. Il força un peu, donnant une légère poussée des reins, et il vit son gland

disparaître dans le sillon intime de la jeune femme. Elle haleta en se cambrant pour mieux offrir sa croupe ouverte.

— Oui, je t'en supplie, défonce-moi !

Elle était dans un tel état d'excitation que la douleur n'était plus qu'une sensation presque imperceptible, en tout cas très supportable. Tandis qu'il la pilonnait, s'engloutissant profondément en elle à présent, elle se mit à lâcher des bordées d'obscénités. Puis elle passa la main entre leurs cuisses et, emprisonnant ses testicules, elle se mit à les presser contre sa vulve ouverte comme si elle rêvait de les y engloutir.

Cette caresse eut la vertu de déclencher l'orgasme de Nicolas Ragu. En quelques secondes, il se déversa torrentiellement en elle.

Nus sur le lit, tous les deux, ils reprenaient peu à peu conscience. Dehors, il y avait le chant ininterrompu des cigales. Et dans la maison, en bas, des bruits de casseroles et de vaisselle montaient de la cuisine, ainsi qu'une délicieuse odeur de pâtisserie.

Un sourire tordit la bouche épaisse de Ragu. Dans son enfance, quand elle voulait lui faire plaisir, Tante Dide préparait pour lui une tarte aux pommes ou un gâteau au chocolat, des plats qu'elle réussissait merveilleusement bien.

C'était comme autrefois : tante Dide, ce soir, était en train de cuisiner une tarte aux pommes.

Comme s'il ne s'était rien passé. Comme si le temps n'avait pas coulé. Comme si le petit Nicolas de jadis n'était pas devenu un tueur redoutable, une brute sanglante, un fauve dangereux et recherché par la police.

— On est bien ici, non ? murmura-t-il.

Elle se retourna sur une hanche. Un peu de sueur luisait à son front et ses aisselles.

— Quel dommage qu'on ne puisse pas rester toujours, reprit-il…

Elle le regardait, silencieuse, bouche entrouverte.

— Tu ne trouves pas ? insista-t-il.

Elle secoua finalement la tête.

— Non, dit-elle nettement. Non, je ne trouve pas.

Elle laissa glisser ses longs doigts minces dans le pelage noir qui tapissait la poitrine de Ragu.

— Non, répéta-t-elle, je ne voudrais pas moisir ici toute ma vie.

Sa main avait descendu le long de la poitrine de Ragu. Elle empoigna son sexe, le serrant un peu à la base.

— Je n'ai pas quitté mon mari et tout ce que j'avais là-bas pour mariner éternellement dans ce trou paumé, ajouta-t-elle. J'ai déjà perdu des années à m'ennuyer comme un rat mort, maintenant je veux mettre les bouchées doubles, tu comprends ? Je veux vivre…

Il hocha la tête, silencieux.

— Tant pis si ça finit mal, au moins j'aurais vécu, acheva-t-elle.

Sans qu'il sache pourquoi, cette dernière phrase le fit tressaillir. C'était le genre de choses qu'il se répétait depuis quinze ans presque tous les jours. Mais là, de l'entendre prononcer par elle, il trouvait ça brusquement inquiétant. Très inquiétant.

Presque funèbre.

« Vivre »…

Elle avait dit ça d'une drôle de voix.

Comme si elle avait voulu dire « mourir ».

CHAPITRE VII



Schlack !

Le bras droit levé, Tiphaine abattit la cravache pour la troisième fois sur les cuisses de Lionel. Celui-ci poussa un cri léger, une sorte de gémissement d'extase et de souffrance à la fois. Il rejeta la tête en arrière, les yeux clos.

— Encore !

Le deux fenêtres de leur chambre étaient équipées de moustiquaires et les volets étaient rabattus depuis le début de la matinée pour faire obstacle à la brûlure du soleil. Malgré tout, il faisait étouffant et, dans la pénombre, la silhouette de la jeune fille était impressionnante. Masque en vinyle avec de minuscules fentes laissant passer les yeux. Corset lacé en cuir noir clouté. Manchettes d'amazones également en cuir et hérissées de rivets chromés. Fouet à la main enfin, une longue lanière de cuir noir qu'elle maniait d'un poignet souple, à la façon des cow-boys quand ils font tournoyer leur lasso.

Schlack ! La cravache s'abattit, pour la quatrième fois, sur les cuisses de Lionel.

Le jeune homme, couvert de sueur, les jambes bleuies à l'endroit où les coups portaient, couina dans les aigus.

— Encore !

Tiphaine transpirait sous le cuir qui collait à sa peau moite. Depuis dix minutes, exactement depuis qu'elle avait refermé à clé la porte de la chambre qu'elle occupait avec son amant, les délices de l'enfer, à nouveau, s'étaient ouvertes pour elle. C'était une sensation extraordinaire. Jamais auparavant elle n'aurait pu imaginer qu'il était possible de trouver tant de plaisir à faire souffrir autrui. Elle devait cette découverte à Lionel, aussi bizarre que cela paraisse. Surtout quand on le voyait tel qu'il était, grand, bien baraqué, cheveux en brosse, toujours sapé à la dernière mode, Troops montantes arrivées directement des USA, survêts bleus ou noirs, chapka russe en lapin pour les grands froids, chaîne en or avec un gros pendentif sur la poitrine représentant le dollar américain, ceinturon enfin, sur lequel était gravé son nom de code : Scorpio. Parfait chef de bande adepte des arts martiaux et de la « dépouille » sur les passants isolés qui montent dans le dernier train à la gare du Nord ou qui descendent du dernier RER à « Sarcelles-City », comme il disait lui-même.

Et pourtant il avait bien fallu qu'il avoue la vérité à Tiphaine, quand elle avait commencé à le déshabiller, le premier soir, impatiente, agacée par son peu d'ardeur à la prendre…

— C’est pas que j’aie pas envie, avait-il murmuré. Tu es la plus belle fille que j’aie jamais connue, il faudrait être difficile… Mais c’est que je peux pas… Sauf dans certaines conditions.

Elle avait donc été obligée de l’insulter et de lui taper dessus pour qu’il se trouve enfin en mesure de la satisfaire.

Le lendemain, ils se rendaient ensemble rue Quincampoix, à cet endroit où se trouve une petite boutique bien connue des amateurs, entre une boulangerie et une galerie d’art. En vitrine, rien d’extraordinaire, de la lingerie féminine, et même de la lingerie plutôt sage, tout à fait classique. C’est à l’intérieur que tout se passe, au fond de la boutique, derrière une lourde tenture qu’il faut soulever pour découvrir un fantastique amoncellement d’accessoires en métal ou en cuir clouté, des manchettes aux pince-seins, des menottes aux cravaches, en passant par les cagoules, les piloris, les colliers d’esclave, les masques en latex et autres harnais ou corsets coupés sur mesure. Le tout fixé à d’impressionnants présentoirs d’acier. Le paradis des sados-masos à la portée de toutes les bourses.

Tiphaine n’avait pas lésiné sur la dépense. En vingt minutes, elle avait craqué cinq mille francs en accessoires de toutes sortes. Ils se retrouvaient équipés comme pour soutenir un siège.

— Je vais m’occuper de toi, avait-elle dit en le regardant avec des yeux fiévreux.

Dans un autre magasin, elle avait fait l’acquisition d’une très jolie valise en cuir dans laquelle ils avaient amoureusement rangé tout leur matériel. Outre les ustensiles de première nécessité, il y avait encore toute une gamme de godemichés vibreurs, de « boules de geishas » et de « piquets anaux » à roulements à bille. Depuis ce temps-là, Lionel portait en permanence cette lanière en peau de chèvre nouée à la base du pénis qu’on appelle « œil-de-biche », dont la compression le mettait dans un état de semi-érection perpétuelle. Détail non négligeable, le frottement des poils de chèvre contre le pubis de Tiphaine, quand ils faisaient l’amour, avait la vertu d’envoyer infailliblement celle-ci au septième ciel.

Schlack ! À nouveau la cravache s’abattit, zébrant les cuisses du jeune homme. Tiphaine continuait à s’activer, suant à grosses gouttes sous sa cagoule de « dominatrice ». Surplombant son corset lacé, ses seins magnifiques luisaient de transpiration. C’était une découverte pour elle, cette passion qu’elle mettait à fouetter Lionel. Tous ces accessoires de cuir,

elle en raffolait. Le contact du vynile contre sa peau nue la rendait dingue. Rien que d'enfiler son masque de cuir, elle commençait déjà à grimper aux rideaux. Elle avait ça dans le sang, mais elle aurait pu passer encore de longues années à l'ignorer si elle n'avait pas rencontré le jeune homme.

Leurs chemins s'étaient croisés par le plus grand des hasards à Paris, trois mois plus tôt, dans une « boum », enfin une sorte de rallye huppé organisé par le fils du P-DG d'un conglomérat de sociétés métallurgiques. La soirée se déroulait à travers les cinq cents mètres carrés de l'appartement du P-DG, avenue Georges-Mandel. Il y avait là une centaine de garçons et filles du meilleur monde qui se déhanchaient sur des slows ou des airs de rap.

L'ambiance avait changé brusquement lorsque Lionel était apparu avec sa bande. Ils n'étaient que cinq, mais ils étaient armés de battes de base-ball, et étaient sapés comme pour jouer dans Warriors, ce film-culte des bandes de jeunes de la banlieue parisienne, et ils n'avaient pas l'air d'avoir envie de rigoler. C'étaient les Red Piranhas, et ils avaient davantage l'habitude d'arpenter les sous-sols bétonnés des parkings d'Achères où ils habitaient que les parquets en lames de fougère des beaux quartiers. Ils ne se sentaient pourtant pas déplacés. Rien ne vous détend mieux les nerfs que des coups de batte de base-ball dans des potiches chinoises de l'époque Ming. Ils s'étaient un peu amusés avec les lustres aussi, histoire de faire gicler les pampilles qu'ils éclataient et de voir ce que ça donnait, tous ces morceaux de verre qui tombaient sur les participants de la fête comme de la neige ou des confettis en plein carnaval.

— On a vu de la lumière alors on est montés, avait simplement dit Lionel à la cantonade.

— On vient mettre de l'ambiance, avait ajouté Omar.

Omar Konda. Le seul Black de la bande. Un Malien d'origine. Des fois que ça ne se remarquerait pas, il portait un pendentif autour du cou avec une grosse médaille au milieu de la poitrine, représentant la carte de l'Afrique.

— Vous gênez pas pour nous, continuez à vous amuser, avait dit Rebeiro en replaçant sur le côté la visière de sa casquette rouge frappée du nom d'une équipe de football américaine : les Raiders.

Ce n'était pas la première fois qu'ils s'introduisaient comme ça dans une soirée huppée sans y être invités. Ils l'avaient remarqué, à chaque fois, ça jetait un certain froid. Les « bourges » n'avaient pas l'air contents de les

voir. Pour Lionel et sa bande, les bourges c'étaient tous ceux qui n'habitaient pas les cités. À commencer par ceux qui vivaient dans des pavillons. Ils ne faisaient pas tellement de différence entre ces derniers et les millionnaires du XVIe arrondissement. Tout ça c'était le monde extérieur. Des ennemis. Des ennemis de classe. La frontière pour eux commençait au périphérique. De l'autre côté, intra-muros, il n'y avait que des salauds et des salopes à dépouiller, violer ou bastonner rien que pour le plaisir. Lionel était le troisième enfant d'un contremaître mort six mois après sa naissance. Il avait commencé à se faire la main, vers treize ou quatorze ans, sur les bagnoles qu'il volait et maquillait pour les revendre. Avec ses copains de la Cité des Cèdres d'Achères, il montait des « super-plans » qui se terminaient en général au commissariat le plus proche. Sa mère, désespérée, avait bien essayé de le mettre entre les mains d'un psychologue, mais celui-ci lui avait dit que son problème c'était qu'il souffrait d'une « spirale de l'échec ». Lionel avait rigolé, haussé les épaules et tourné les talons.

À part la couleur de peau (il y avait un Malien, Omar Konda, et un « Beur », Salim Lamribène), ils se ressemblaient tous les cinq. Mêmes cheveux lissés en arrière et luisants de gomina, même diamant à l'oreille gauche, mêmes blousons kaki à doublure orange en nylon (parce qu'il est quasiment impossible de les agripper en cas de bagarre), même jean 505 de Levi's, mêmes chaussures de sport (Troops ou baskets montantes Jordan). Rebeiro, celui qui était d'origine portugaise, portait en permanence sur l'épaule un magnétophone énorme capable de vous mitrailler de ses décibels dans un rayon d'un kilomètre. L'arme absolue. Appelée pour cette raison ghetto-blaster. Rien que pour provoquer, dans le métro ou ailleurs, il allumait son engin et diffusait à plein tube ses cassettes préférées : Public Enemy ou NWA. C'était sa grande joie, à chaque fois, de voir les gueules des « bourges » partagés entre la panique et la fureur impuissante.

Quand ils en avaient assez de traîner sous les réverbères de leur cité, de couvrir de « tags » les tuyaux de chaufferie des parkings souterrains, ou de piquer la montre, le walkman ou le blouson d'un passant isolé, ils écumaient les « boums » de la capitale et de ses environs. Ça les faisait rigoler, ils avaient l'habitude de se savoir indésirables partout où ils se pointaient. C'était un truc qui avait commencé à leur naissance, ils n'allaient pas pleurer pour si peu. De toute façon, ils n'avaient pas d'intentions si agressives qu'on aurait pu le croire. Tout ce qu'ils voulaient,

c'était « déconner un peu », comme ils disaient. C'est-à-dire boire, opérer des razzias dans le buffet, inviter les filles à danser et casser deux ou trois trucs avant de repartir. Bien sûr, si on les emmerdait, ils se défendaient. Mais c'était rare. Ils portaient tous de grosses bagues en plaqué or qui leur couvraient quatre doigts sur cinq à la main droite et qui servaient à l'occasion de coup-de-poing américain. Ils avaient remarqué qu'en général c'était un détail assez dissuasif. Ces bagues étaient toutes décorées différemment. Celles d'Omar et de Marcel Turpin (alias « Glaviot » pour les intimes) portaient de fausses pierres précieuses qui creusaient des trous assez douloureux dans les mâchoires avec lesquelles elles entraient en contact. Celle de Rebeiro était ornée d'un lion du genre de ! celui de la Métro Goldwyn Mayer. Celle de Lamribène n'était qu'un énorme dollar américain courant de l'index à l'annulaire. Celle de Lionel, enfin, exhibait un énorme Hate (haine) en lettres capitales plaquées or.

Ce soir-là dans cette « boum » de l'avenue Georges-Mandel, les choses auraient pu se dérouler sans trop de casse. Malheureusement il avait fallu qu'un des invités se mette dans la tête de jouer au héros. C'était justement le garçon avec lequel Tiphaine était en train de danser au moment où les Red Piranhas avaient fait leur apparition. Une espèce d'asperge grandie en cave mais sapée sur mesure, smoking et tout, dont le charme principal résidait dans le patrimoine dont il allait hériter (son père avait fondé une entreprise de produits alimentaires florissante et il était fils unique). Il avait fait quelques pas en direction de Lionel.

— J'ai l'impression que vous vous êtes trompés d'adresse ! avait-il lancé, méprisant. La Cité des 4000, c'est pas ici.

Lionel avait négligé de lui répondre verbalement. Personne n'avait vu son poing gauche partir. Il y avait eu un choc sourd, accompagné d'un « ha ! » étranglé de la part de l'héritier. Atteint au larynx, celui-ci avait chancelé sur place un instant avant de s'abattre à plat ventre. Évanoui.

— S'il y a d'autres candidats, avait lancé Lionel, faut pas vous gêner.

Il n'y avait pas d'autres candidats. La plupart des types étaient verts de trouille. Les filles essayaient de se planquer dans leur dos. Ils avaient tous entendu parler de ces trains de la terreur où des bandes débarquent, rançonnent les passagers, violent les passagères devant tout un wagon tétanisé. Ils n'imaginaient pas que ça pouvait leur arriver à eux aussi.

— Ça manque d'ambiance, avait dit Lionel en se tournant vers Rebeiro. Tu nous passes un peu de musique ?

Rebeiro avait mis en marche son ghetto-blaster. La machine infernale s'était mise à hurler un truc de Public Enemy, une espèce de chanson au rythme apocalyptique. Ce n'était pas un magnéto qu'il portait sur l'épaule, Rebeiro, c'était une bombe à sons, un canon à bruit, un bazooka à décibels. Une sorte d'arme absolue.

Profitant de l'effet de surprise, les Red Piranhas s'étaient jetés sur le buffet et avaient commencé à descendre les bouteilles de vodka. Ils avaient fait main basse sur les petits fours aussi, mais ce n'était pas leur genre, de la bouffe trop raffinée pour leurs gosiers. Ils s'étaient intéressés ensuite aux filles de l'assistance. Ils avaient dû les bousculer un peu pour qu'elles acceptent de danser mais ils n'y étaient pas allés trop fort. D'ailleurs, elles étaient plus ou moins consentantes. Depuis que l'autre andouille avait voulu faire le mariole et qu'il gisait face contre le sol et l'air pas frais, recroquevillé sur lui-même comme un fœtus, les autres garçons n'avaient pas du tout envie de se conduire en héros. Très vite, ces filles avaient endossé la mentalité « femmes-de-vaincus-dans-villes-occupées » : elles se laissaient aller aux bras des vainqueurs. Une petite blonde de dix-sept ans, ravissante, fille du patron d'une marque de digestifs célèbres, s'était laissé entraîner sans résistance par Omar et Turpin dans une pièce voisine. Ils voulaient se la « kénir » ensemble, c'était leur vice, ils adoraient se taper des filles en duo. Ils n'eurent même pas à la cogner pour la placer entre eux, robe troussée jusqu'aux reins, et la posséder à l'unisson, Omar par-derrière tandis que, par-devant, Marcel lui plantait son sexe dans la bouche et le lui enfonçait sans ménagements.

Lionel dédaignait ces manières de soudards. Ils s'était tout de suite senti branché par la grande fille aux cheveux châtains avec laquelle dansait le crétin au smoking avant que celui-ci ne se prenne pour Zorro. Elle était exactement à son goût. Une créature comme il n'en avait jamais vu qu'au cinéma. Et encore, pas souvent. Longue, mince, avec tout ce qu'il fallait de rondeurs aux bons endroits. Sapée en fausse punk pour rigoler (minijupe noire, bas résille, collier de chien, tee-shirt imprimé panthère). Elle n'avait pas reculé quand il s'était avancé vers elle. Elle l'avait regardé bien dans les yeux quand il lui avait dit :

— Viens, je vais t'apprendre à danser le rap.

Elle avait répliqué :

— Ça m'étonnerait que tu le danses aussi bien que moi.

Il l'avait entraînée au milieu du salon et ils avaient fait quelques pas sous le bombardement de décibels du ghetto-blaster de Rebeiro. Quelques pas seulement, pour que Lionel vérifie qu'elle n'avait pas menti : elle dansait le rap mieux que lui.

Il l'avait reconnu, beau joueur.

— Et alors ? avait-elle lancé. Tu crois peut-être aussi que je t'ai attendu pour prendre la pilule ?

Il avait eu une lueur de désarroi dans le regard. Elle ne frimait pas. Elle le défiait tranquillement sur son propre terrain, elle le provoquait avec une assurance qui lui coupait le souffle.

Au bout de cinq minutes, elle s'était arrêtée de danser.

— Tu m'emmènes ailleurs, avait-elle demandé, ou tu as l'intention de terminer la soirée ici dans un rocking-chair ?

Il avait eu du mal à ravaler sa salive. Cette fille magnifique au look de star et capable de s'exprimer comme un charretier, c'était un trop gros morceau pour lui. Il se sentait tout petit, brusquement, à côté d'elle. Minable, sale et puant. Pauvre. Misérable. Il émanait d'elle, de sa chevelure bouclée saine et luisante, de sa peau légèrement ambrée, de son décolleté, de ses fesses à la cambrure vertigineuse, un parfum qui lui flanquait la trouille. L'odeur des riches. C'était presque une extra-terrestre, en un sens.

— Où tu veux aller ? Bafouilla-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Chez moi, ducon ! J'habite chez mes parents mais pas au même étage.

L'esprit en déroute, il se laissa entraîner. Les autres, quand ils s'aperçurent que leur chef avait pris la poudre d'escampette, se trouvèrent tout bêtes. Tout nus au milieu de ces étrangers dont ils avaient foutu la fête par terre comme ça, pour rien, pour le plaisir de « bastonner ». À leur tour, ils battirent en retraite. Le cœur n'y était plus.

Boulevard Malesherbes, dans l'hôtel particulier des parents de Tiphaine Colomelle, le chef des Red Piranhas se sentit encore plus petit et minable qu'une demi-heure auparavant. Jamais il n'aurait pensé que c'était possible d'habiter un tel endroit, avec des glaces aux cadres dorés partout, des tapis

d'Orient et même un ascenseur intérieur, comme chez lui, à la Cité des Cèdres, mais sans les graffitis ni les crottes de chien.

C'est un peu plus tard, dans la chambre de Tiphaine, sur le lit, sous les rangées des cassettes de Cure, Dépêche Mode ou LL Cool J, qu'il dut lui avouer la vérité.

Elle s'était mise nue et elle était vraiment la plus belle fille qu'il ait jamais eu le plaisir de contempler. Quand elle se rapprocha pour l'embrasser, lui enfonçant d'autorité la langue dans la bouche, il aurait bien fait une prière au bon Dieu, pour lui demander de l'aider à bander, s'il avait connu des prières. Il n'osait même pas la caresser. Il la sentait, chaude et douce et ondulante contre lui. Et déjà jouissant du plaisir qu'elle se promettait.

Quand elle avait commencé à déboutonner son pantalon, il l'avait arrêté.

— Attends, il faut que je te dise un truc, avait-il murmuré.

Et il lui avait tout déballé.

Elle avait haussé les épaules.

— Heureusement qu'on s'est rencontrés avant que tu ne te tires une balle dans la tête, avait-elle dit. On va arranger ça, tu vas voir.

Ce qui la stupéfiait, c'est qu'elle était tout de suite entrée dans ce nouveau rôle avec une facilité extraordinaire. Comme si elle assumait enfin sa véritable nature. Elle avait commencé par le gifler, puis elle lui avait donné des coups de poings tout en l'insultant. Elle s'excitait elle-même progressivement. Dans le cabinet de toilettes attenant à sa chambre, elle était allée chercher une serviette de bain qu'elle avait mouillée et roulée sur elle-même de manière à former une sorte de matraque. Elle l'avait cogné pendant dix minutes avant que le pénis de Lionel, tout à coup, se mette à durcir et à s'allonger.

Prise à son propre jeu, elle continuait à taper. C'était une sensation merveilleuse qu'elle n'avait jamais connue avec aucun de ses jeunes amants trop bien élevés qui préparaient l'X ou l'ENA, des garçons aux excellentes manières, pleins de gentillesse et de prévenances, mais incapables de lui flanquer le grand flash. Le vrai. Celui qui vous laisse pantelante. Suffoquée. Presque évanouie. Lionel ne leur ressemblait pas, c'était le moins qu'on pouvait dire. En façade, il avait tout l'air de la petite brute de banlieue qu'il était. Musculation à la Rambo, torse de surfeur, front bas, et des poings comme des battoirs. Il lui aurait cassé le cou d'un seul geste du tranchant de

la main s'il avait voulu. Et pourtant, c'était elle, la fille du célèbre producteur Manuel Colomelle, elle qui parlait cinq langues vivantes (sans compter le latin et le grec) et qui venait d'être reçue avec mention au Bac C qui le dominait. Elle dominait un type puissant et musclé qui la suppliait de lui donner des coups pour arriver à bander ! Et elle le faisait ! Et ça marchait ! Ça commençait même à donner des résultats très intéressants !

Le sexe de Lionel, dans l'entrebâillement de son Levi's, n'était déjà plus cette pauvre chose flasque et recroquevillée sur elle-même comme un escargot. Il se déployait, se développait, grandissait en longueur et en largeur, se dressait, se colorait sous l'afflux brutal du sang qui lui donnait une belle teinte brique luisante.

Il haletait. À ses tempes, le sang cognait ses coups de gong. Brusquement, il lui demanda d'arrêter et de venir sur lui. Elle l'enfourcha et ce fut lui qui, d'une main, se guida en elle, l'envahissant par à-coups tandis qu'elle remuait les hanches et poussait son ventre en avant comme pour avaler encore plus profondément cette grosse chose palpitante.

Le lendemain matin, ils s'étaient réveillés dans les bras l'un de l'autre, sous l'épaisse couette rouge du lit de Tiphaine, et c'est la jeune fille qui avait décidé qu'on y mettrait le prix mais qu'on allait s'équiper de tous les accessoires indispensables à leur plaisir réciproque.

Ils ne s'étaient plus beaucoup quittés depuis. Bien sûr, les parents de Tiphaine ignoraient l'existence de Lionel (il se glissait chez elle, la nuit, vers deux ou trois heures du matin). Les jours où ils ne se voyaient pas, Lionel retrouvait sa bande là-bas, à Achères, les Red Piranhas, mais le cœur n'y était plus. Il avait goûté à un autre monde, il n'était plus le même. Avec ses copains, il organisait bien sûr encore des « bastons », des virées contre des bandes rivales, des expéditions pour dépouiller des gens de leur walkman ou de leur portefeuille à la descente du RER. Mais il avait changé. La rencontre avec Tiphaine avait commencé à le métamorphoser, il ne voyait plus la société sous des couleurs aussi tranchées qu'avant (tous les bons dans les cités pourries, tous les mauvais partout ailleurs), il mettait des nuances.

Bref, il s'embourgeoisait. Tiphaine lui avait même fait rencontrer un type, un ami à elle, qui avait proposé de l'initier à l'ordinateur et de créer des « images graphiques ». Il s'était un peu amusé avec le matériel du type et il s'était aperçu qu'il était doué. L'autre lui avait dit qu'il pouvait « se

faire des couilles en or » (c'était bien sûr la traduction revue et corrigée par Lionel du « pont d'or » qui lui était annoncé) avec des logiciels. Lionel ne le croyait pas trop, mais il y pensait de temps en temps, ça le faisait rêver.

En attendant, l'été approchait. Tiphaine lui avait raconté que son père et sa mère partaient pour un séjour d'une dizaine de jours en Thaïlande et qu'elle allait se retrouver seule, là-bas, dans leur maison du Midi, pas très loin de Perpignan (elle avait dit « maison », d'où la tête suffoquée de Lionel quand il avait débarqué au château du Val d'Aude). Bref, elle l'avait cordialement invité à la rejoindre.

— Je ne peux pas laisser tomber mes potes, avait dit Lionel, ce serait dégueulasse.

— Viens avec eux, avait dit Tiphaine en espérant quand même qu'ils ne « déconneraient » pas trop.

Mais les Red Piranhas étaient au château depuis trois jours et il n'y avait eu aucun incident à déplorer. Même pas un verre brisé, ni un clope écrasé sur un tapis afghan. Rien. Ils se lavaient les mains avant le dîner et ils ne songeaient même pas à poser leurs Troops sur la table, après le pousse-café, pour aider la digestion en se balançant dans leurs chaises Directoire.

De toute façon, ils passaient le plus clair de leur temps à la piscine.

Quant à Tiphaine et Lionel, ils s'enfermaient deux ou trois fois par jour dans la chambre de la jeune fille afin de s'y livrer à leurs jeux « SM » favoris.

CHAPITRE VIII



Tiphaine en avait mal au bras à force de taper.

D'ailleurs, Lionel se payait maintenant une érection majestueuse. Elle se débarrassa de sa cagoule de cuir et, toute ondulante, vêtue en tout et pour tout de son corset de cuir clouté qui lui étranglait la taille et rendait plus provocante, en-dessous, la touffe d'un noir luisant de son pubis, elle se rapprocha de lui.

— Viens, fit-il d'une voix étranglée.

— Doucement, dit-elle. Ta langue d'abord.

Elle était debout au-dessus de lui, cuisses écartées, ventre projeté en avant. Plusieurs fois déjà il était arrivé à la faire jouir rien qu'en l'embrassant là, en lui léchant le clitoris à petits coups circulaires, elle en avait presque perdu connaissance.

Il s'enfouit entre ses jambes, le nez enfoncé dans ses poils, la langue tirée au maximum, et lapant comme un animal. Elle se mit à grogner et, sentant qu'elle allait crier, enfonça son poing entre ses dents et le mordit. Il l'avait attrapée par les cuisses pour la stabiliser, mais le reste du corps de la fille tanguait et roulait comme un bateau pris dans la tempête. Elle sentait l'haleine brûlante de Lionel dans son ventre, mêlée à la fournaise de son propre sexe. Les yeux hors de la tête, elle attrapa le jeune homme par les oreilles et se mit à tirer, comme pour lui enfoncer le visage encore plus profondément en elle.

Mais brusquement il se dégagea.

— Hé ! Attends un peu ! Tu n'entends pas ?

Elle tressaillit et rouvrit les yeux comme si elle se réveillait.

— Quoi ?

— Là-bas. À la piscine. Ça recommence comme l'autre fois.

Un peu titubants tous deux, ils allèrent vers l'une des fenêtres de la chambre, soulevèrent la moustiquaire et ouvrirent les volets. La piscine, construite sur un rebond de terrain, se trouvait à deux cents mètres du château environ et le surplombait. De là où ils étaient, elle était presque invisible à cause des épaisses haies de lauriers-roses qui l'entouraient. À peine apercevait-on le miroitement de l'eau d'un bleu étincelant.

Ce que l'on voyait très bien, en revanche, c'étaient les silhouettes des Red Piranhas. Frédéric Rebeiro, Turpin, Omar Konda et Lamribène. En train de se taper dessus allègrement. Ils se poursuivaient, sur la colline couverte de pins qui s'élevait au-dessus de la piscine, en hurlant des bordées d'insultes sauvages. Konda et Turpin étaient allés chercher des « armes » dans la remise du jardinier et ils rouaient de coups les deux autres avec des manches de râteaux.

Ce n'était pas la première fois que ce genre de bagarre se produisait. Hier déjà, Lionel avait dû intervenir pour les séparer avant qu'il n'y ait des blessés.

Cet après-midi, sous le soleil de plomb, ça tournait mal à nouveau. Lamribène venait de s'emparer du manche de râteau que brandissait Konda et, tout en le tenant immobilisé, balança son pied entre les jambes du Malien, lui écrasant le bas-ventre.

Celui-ci poussa un cri strident avant de s'effondrer, les deux mains enserrant ses bijoux de famille endoloris. Aussitôt, Lamribène se laissa tomber à genoux sur Konda pour l'achever à coups de poings.

Ça devenait sérieux.

— J'y vais, décida Lionel.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, fit Tiphaine. Il faut leur trouver des filles, ils vont devenir enragés.

Lionel la regarda avec un demi-sourire.

— C'est vrai qu'on est salauds, murmura-t-il en glissant une main entre ses jambes, là où elle était toute brûlante et trempée, de s'envoyer en l'air pendant qu'eux ils se mettent la ceinture.

Tiphaine se tortilla un peu sous la caresse de Lionel.

— J'ai une idée, fit-elle. On va les emmener draguer dans des boîtes, ce soir. Ou est-ce que tu en penses ?

Il n’en pensait que du bien. De toute façon, il n’avait pas le temps d’étudier la question en détail. Là-bas, près de la piscine, les hurlements de ses potes devenaient de plus en plus inquiétants.

Sautillant sur une jambe, il enfila précipitamment son short à rayures rouges et bleues.

*
**

La clé oscillait au bout des doigts de la main droite de l’employé de la réception de l’hôtel Athéna.

— On a effectivement réservé une chambre à votre nom, dit-il à Boris et Aimé. Nous n’avons hélas pas pu vous trouver des chambres séparées. C’est la dernière qui nous restait. La 12.

— Merci, fit Boris en attrapant la clé.

— Il y a aussi un message, fit l’employé en pivotant sur lui-même et en récupérant dans un casier une enveloppe cachetée. Pour monsieur Boris Corentin.

Boris regarda l’enveloppe, puis la déchira.

« Ma chambre est au premier étage, lut-il, numéro huit. À tout de suite. »

Il enfouit la lettre dans sa poche.

— Elle commence à me courir, cette Nadine Villeray, murmura-t-il.

Déjà qu’il se sentait agacé de ces quatre cent cinquante kilomètres qu’ils avaient faits dans la journée sous le soleil de plomb, Aimé et lui, avec en tête un doute lancinant : et si cette journaliste les menait en bateau ? Si elle ne savait rien, en réalité, et qu’elle les ait appâtés, histoire de se venger de lui avoir faussé compagnie sur l’autoroute, avant l’embuscade ratée de Cernay-les-Mâcon ? Ou bien encore, si elle croyait savoir et qu’elle n’ait que des tuyaux crevés à leur offrir même avec la plus parfaite bonne foi ?…

Enfin, bref, ils se sentaient plutôt sur les nerfs tous les deux. Boris empoigna sa valise.

— Allons-y, murmura-t-il.

D’abord, prendre une douche. Ensuite seulement, il irait frapper à la chambre de Nadine Villeray.

— Regarde par là, murmura Brichot.

Au fond du hall, il y avait un couloir qui débouchait sur une minuscule piscine entourée d'un patio ravissant. En pleine ville, au cœur même du plus vieux quartier de Perpignan, c'était une vision plutôt rafraîchissante et agréable.

Brichot remonta ses lunettes de myope sur l'arête osseuse de son nez.

— Enfin, elle sait choisir les hôtels, elle a du goût, c'est déjà une consolation, murmura-t-il.

— Ouais, grinça Boris. En attendant il y en a un qui se marre quelque part en France, c'est Ragu.

— Quelque part en France ou ailleurs, corrigea Aimé en attaquant l'escalier derrière Boris.

Celui-ci se retourna et le regarda en biais.

— Parle pas de malheur, souffla-t-il.

Dix minutes plus tard, douché, rasé, rhabillé de frais, Boris frappait à la porte de la chambre huit, au premier étage de l'hôtel Athéna.

— Tiens ! constata Nadine ironiquement en ouvrant la porte. On dirait que vous ne pouvez plus vous passer de moi.

Boris la considéra du haut en bas.

— On dirait que vous m'attendiez, lui jeta-t-il du tac au tac.

Elle était toute en soie noire. Une espèce de robe d'intérieur qui tenait autant de la combinaison ou de la chemise de nuit que la robe d'intérieur. Ultra-moulante et fendue sur le côté gauche jusqu'à la hanche. Un truc extraordinaire sous lequel elle était nue, de toute évidence. Son regard effleura le ventre de la jeune femme où, sous la soie noire presque transparente, il lui semblait bien apercevoir quelque chose de plus noir encore. Noir, épais, bouclé. Et triangulaire.

Il essaya de lutter contre la drôle de chaleur qui envahissait ses pommettes et son front.

— Je peux entrer ?

Elle minauda.

— Je me demande si je dois. J'ai très peur de subir des pressions policières, vous savez.

Il sourit.

— Mais vous savez aussi que vous risquez de gros ennuis si vous dissimulez quelque chose à la police, n'est-ce pas ?…

Elle s'était effacée pour le laisser entrer, elle le rejoignit dans la chambre minuscule et tapissée d'un papier peint dans les tonalités bleues. La fenêtre était ouverte. Des accords de musique montaient de la rue piétonne, en dessous, ainsi que des voix par bouffées, des cris et des rires.

La pièce baignait dans une demi-pénombre dorée. Il n'y avait qu'une source de lumière, une lampe de chevet allumée, à la droite du grand lit. La jeune journaliste se tenait debout près de cette lampe, elle faisait face à Boris, consciente de lui offrir, en transparence, des aperçus palpitants sur les contours de son anatomie.

Palpitants et rafraîchissants, songea Boris.

— Qui vous a dit que je voulais vous dissimuler quoi que ce soit ? interrogea-t-elle en bougeant un peu.

Ce qui fit qu'elle écarta légèrement les cuisses et qu'il put répondre à la question silencieuse qu'il s'était posée en entrant : elle ne portait rien sous sa pseudo-robe d'intérieur, absolument rien.

— Vous savez où est Ragu ? Attaqua Boris, la voix légèrement étranglée.

Elle pivota sur elle-même et se pencha vers le mini-réfrigérateur, juste à côté de la porte de la salle de bains.

— Vous ne voulez pas boire quelque chose ? demanda-t-elle sans le regarder.

Consciente de la perspective plongeante qu'elle offrait, dans cette position, sur ses seins presque aux deux tiers découverts dans le décolleté de soie noire.

— Whisky s'il y a, murmura Boris.

Elle revint avec deux verres et deux petites bouteilles de J & B.

— Vous ne m'avez pas répondu pour Ragu ?

Elle s'assit sur le lit qui se creusa sous le poids de sa croupe majestueuse.

— C'est si exigu, cette chambre, fit-elle avec un petit rire, ils n'ont même pas eu la place d'y mettre un fauteuil. Je crois bien que nous allons être obligés de nous installer tous deux sur le lit. Ça ne vous ennuie pas ?

Il se laissa tomber à côté d'elle.

— Je répète ma question : que savez-vous sur Ragu ? insista-t-il.

Elle regarda le liquide doré dans les verres.

— Glaçons ? interrogea-t-elle.

Il fit oui de la tête.

Il attendit quelle eût fini ses nouvelles manipulations pour réattaquer.

— Alors ? Ce scoop sur Ragu ?

Elle se laissa aller en travers du lit, posée sur un coude.

— Vous êtes si pressé de parler de lui ?

Il haussa les sourcils.

— Je suis flic, voyez-vous, et j'ai le malheur de ne pas l'oublier.

Il avala une gorgée de whisky.

— Bien que vous fassiez tout ce qu'il faut pour, ajouta-t-il. Et avec beaucoup de talent, je dois le reconnaître.

Elle le regarda.

— Merci.

Elle laissa choir sa main droite sur celle de Boris. En douceur.

— Je suis journaliste, dit-elle, je ne l'oublie pas non plus, mais ça ne m'empêche nullement de vous trouver à mon goût…

Le regard noir de Boris s'alluma.

— Merci, fit-il en ravalant malaisément sa salive.

— Je crois, chuchota-t-elle, qu'en fin de compte je ne serais pas du tout opposée à certaines pressions policières…

Il sourit.

— Le coup des dettes, hein ? Vous payez toujours vos dettes, c'est bien ça, vous me l'avez dit ce matin…

Elle baissa les paupières.

— Il ne s'agit pas de dettes, murmura-t-elle. Vous me plaisez, c'est tout. Sans contrepartie.

Elle rampa vers lui sur le ventre, au milieu du lit.

— Je sais où est Ragu, souffla-t-elle d'une voix chaude. Du moins, je connais l'une de ses planques éventuelles. Ça mérite bien une récompense, non ?

— J'ai l'habitude de payer après, fit Boris nettement.

Elle se redressa sur les coudes.

— Alors vous n’aurez rien, dit-elle tout aussi nettement.

Elle roucoula, le tutoyant brusquement.

— Moi, je veux que tu me défonces avant, c’est pas un crime quand même ? Tu peux comprendre ça, non ?

Elle posa la main sur son pantalon de toile, enveloppant sans complexe, à hauteur du bas-ventre, une protubérance qui ne demandait qu’à prendre du volume et à sortir de sa cachette.

— Baise-moi d’abord et tu sauras tout. Tu ne vois pas que j’en crève d’envie ?…

Demandé comme ça, il aurait été inhumain de refuser.

Surtout que les doigts de la jeune et ambitieuse journaliste avaient commencé à bouger en cadence, au bon endroit, avec des ondulations d’une souplesse et d’une précision parfaitement diaboliques.

Il avança les deux mains en avant, cherchant sa poitrine dans le décolleté de soie noire. Cela faisait des éternités qu’il avait envie de voir et de caresser les masses généreuses et chaudes de ses seins.

Boris Corentin eut l’impression que la minuscule chambre d’hôtel oscillait. Il ferma les yeux un instant, puis les rouvrit. Devant lui, à un mètre, assise au bord du lit, totalement nue à présent, Nadine Villeray se caressait avec une impudeur extraordinaire.

— Je veux que tu me regardes d’abord, avait-elle soufflé après les premiers baisers qui les avaient soudés l’un à l’autre pendant cinq bonnes minutes, lèvres à lèvres, langues entrelacées, tous deux à genoux sur le lit dont les ressorts couinaient à chacun de leurs mouvements.

Puis, elle l’avait repoussé doucement, elle s’était débarrassée de sa longue robe noire et maintenant, buste légèrement en arrière, se retenant d’une main au matelas pour ne pas tomber, elle avait plongé l’autre main, la droite, dans la touffe noire de son pubis, dont la forêt abondante formait comme un écrin de ténèbres autour de la clairière bombée, luisante et rose, de son sexe.

— Je suis un peu une sorte d’exhibitionniste, tu sais, souffla-t-elle, utilisant les euphémismes à la mode dans le jargon des gens « branchés » d’aujourd’hui.

Une compliquée. Mais ça ne faisait que rendre les choses plus excitantes. Elle s’était donc assise sur le lit, jambes très écartées, nuque cassée en

arrière, et ses cheveux bouclés noirs se répandaient sur ses épaules, tandis que les doigts de sa main droite écartaient les replis délicats de ses lèvres intimes. Boris n'arrivait pas à détacher son regard de cette vision affolante. Peu à peu l'index de la jeune femme accélérait son rythme. Elle ferma les yeux. Bouche entrouverte, sa respiration devenait de plus en plus saccadée. Perdue dans son excitation, elle releva lentement les genoux, ses pieds ne touchaient plus la moquette, elle écartait les cuisses autant qu'elle pouvait et le spectacle qu'elle offrait était de plus en plus fascinant. D'abord ce ventre ouvert, avec le double creux d'ombre des attaches des cuisses, comme deux fossettes profondes, d'un rose tirant légèrement sur le violet. Ensuite ce pli du ventre, vers le haut, légèrement bombé par la position dans laquelle elle se trouvait, avec cet orifice palpitant du nombril qui montait et descendait à chaque soubresaut. La naissance des fesses aussi, par en dessous, si émouvantes d'être écrasées et comme dilatées contre le lit, on aurait dit le sommet d'un cœur stylisé à l'envers. Le sexe enfin, dans son buisson de poils avec toutes les nuances possibles et imaginables de couleurs depuis le rose clair jusqu'au pourpre et au marron, dans l'intérieur vulnérable des muqueuses qu'elle entrouvrait, refermait à deux doigts, manipulait lentement, délicatement, mais avec une régularité savante. De temps en temps, le bout de son index atterrissait sur le clitoris où il s'attardait quelques instants, insistant dans une sorte de danse circulaire autour de la proéminence cramoisie qui dardait à l'orée de son pubis. Puis elle reprenait son va-et-vient léger, plongeant par instants dans les profondeurs humides de son ventre, ressortant ses doigts luisants, caressant à nouveau ses lèvres palpitantes, remontant vers la saillie du clitoris, recommençant sa danse en cercles menus et ainsi de suite sans fin.

Elle haletait de plus en plus. Un muscle battait, le long de son cou sous la chair empourprée. Elle ne sentait pas le tiraillement des attaches, au creux de ses cuisses ouvertes, ni l'amorce de crampe dans ses mollets, parce que ses pieds ne touchaient plus le sol. Elle ne sentait rien, elle ne voyait rien, elle n'entendait rien.

Au bout d'un temps qui parut interminable à Boris, elle rouvrit les paupières et le regarda comme si elle revenait d'un autre monde.

— Viens, maintenant, souffla-t-elle.

Il se rapprocha d'elle. Le lit était haut, elle était toujours à moitié assise au bord du matelas, il comprit qu'elle voulait qu'il la prenne là, dans cette

position, lui debout, elle à demi assise au bord du lit, les cuisses relevées très haut, les jambes franchement ouvertes, le ventre encore plus franchement offert aussi.

Il regarda un instant son visage enflammé, son regard noyé, ses lèvres pourpres, presque saignantes tellement elle les avait mordues. D'une main, il lui écarta encore la jambe gauche, et elle ouvrit d'elle-même symétriquement l'autre jambe. Alors, il se guida en elle, la pénétrant d'un coup comme elle le voulait, avec une brutalité calculée.

Elle ne put retenir un cri strident lorsqu'elle le sentit au fond d'elle.

CHAPITRE IX



Depuis une heure, ils avaient changé de position trois ou quatre fois. Nadine avait joui à plusieurs reprises. Joui et crié à semer la panique dans tout le vieux Perpignan. Boris avait presque perdu la notion du temps. À intervalles réguliers, il se rappelait Ragu. Nicolas Ragu. La brute en liberté quelque part en France. Qu'il était censé poursuivre et arrêter. Ça lui faisait comme une bouffée de culpabilité rapide et brutale, un vague remords qui l'interrompait en plein élan. Mais Nadine s'accrochait à lui, enfonçait les ongles dans ses omoplates, ses cuisses, sa poitrine, murmurait des choses inaudibles, des obscénités sans doute, des supplications, des encouragements. Alors il repartait à l'assaut, la martelant tandis que les

râles de la jeune femme grimpaient crescendo, jusqu'à redevenir des hurlements.

Il avait joui, lui-même, deux fois, il se demandait où il trouvait la force de lui faire l'amour et pourtant les faits étaient têtus, il se payait une érection fabuleuse comme il n'en avait pas connu depuis longtemps. À vrai dire, Nadine était du genre surdoué pour le plaisir et l'excitation. À chaque fois qu'elle le sentait fléchir, ralentir la cadence, elle trouvait quelque chose, un truc pour le réveiller. Cinq minutes auparavant, elle s'était détachée de lui, toute étincelante de sueur, comme huilée de transpiration. Elle avait roulé sur le ventre, lui présentant une paire de fesses magnifiques au centre desquelles le sexe entrouvert était comme un fruit mûr, une sorte de mangue toute trempée de rosée.

Mais ce n'était pas par là qu'elle voulait qu'il la pénètre, à présent.

— Je te veux dans mon cul, dit-elle avec une grande simplicité.

Elle était à quatre pattes, visage et poitrine écrasés contre les draps, derrière levé très haut et ouvert, lui présentant tout ce qui se nichait dans la fente sombre entre ses fesses.

Cette vision fut comme un coup de fouet dans les reins de Boris. Un torrent d'adrénaline se rua dans ses veines, et il vint se placer derrière elle, à genoux, tandis qu'elle s'écarquillait à deux mains pour lui faciliter l'ouvrage.

Mains agrippées à ses hanches, il la sodomisa longuement, la chevauchant, la martelant de coups de boutoir longs et puissants, tandis qu'elle gémissait, sanglotait, mordait les draps et les couvertures, hurlait si fort qu'elle finissait elle-même par avoir honte de tant jouir.

Boris écrasa longuement son mégot de Gallia dans le cendrier. Pensif. Puis il avala une gorgée d'eau minérale que Nadine était allée chercher dans le mini-réfrigérateur. Il faisait presque nuit, à présent, mais la canicule ne diminuait pas. Par la fenêtre grande ouverte sur le brouhaha des petites rues animées du vieux Perpignan, des bouffées d'air brûlant montaient, comme puisées hors d'une chaudière géante.

Agenouillée au milieu du lit, la jeune journaliste avait retrouvé ses esprits depuis un bon moment. Et elle n'osait pas dire à Boris qu'elle aurait bien remis ça encore une fois. De toute façon, elle serait tombée sur un os. Le beau policier brun avait la tête ailleurs, plongé dans l'examen d'une

carte Michelin des environs de Perpignan qu'elle venait, sur sa demande, de déployer sur le lit.

— Tu vois, souffla-t-elle, je tiens ma promesse. Non seulement je paye mes dettes d'avance, mais je te dis tout ce que je sais. J'espère que toi aussi tu n'as qu'une parole.

Sourcils froncés, front partagé par un pli profond, Boris suivait des yeux la petite route départementale qui, sortant de Perpignan à hauteur de Rivesaltes, serpente le long de cette région de vignobles, de collines et de ravins profonds qu'on appelle le Fenouillèdes.

— Je ne vois pas Corbera, lâcha-t-il enfin en relevant les yeux.

Elle était sacrément belle, songea-t-il dans un éclair. Encore toute rose d'excitation, les deux bras relevés en train de brasser à pleines mains les boucles de sa chevelure, exhibant ses seins magnifiques aux pointes dures et sombres. Il se secoua.

— Tu entends ce que je dis ?

Elle se pencha.

— C'est si petit que ça ne doit même pas être marqué sur la carte. Tu vois ce point minuscule, là, un peu plus haut que l'Ille-sur Têt ? C'est Montalba-le-Château. Un village médiéval sur un piton rocheux. Eh bien Corbera est à un ou deux kilomètres. Encore plus paumé, encore plus en ruine. Mais de là-haut, on a une vue fabuleuse sur le Canigou et la vallée de la Têt.

Boris alluma une autre Gallia.

— Tu es sûre qu'il se cache là-bas ?

Elle se massait doucement les seins, les deux mains en conques sous sa poitrine.

— Sûre ? Non, je n'ai jamais dit ça… Mais il me semble qu'il y a de sérieuses chances…

Boris secoua la tête, furieux contre lui-même. Humilié que ce soit cette fille de vingt-deux ans qui lui révèle ce qu'il aurait dû savoir depuis des éternités : que Ragu avait passé une partie de son enfance dans la région de Perpignan dont sa mère était originaire… Il est vrai qu'ils avaient redémarré si vite sur cette affaire, dès qu'ils avaient appris que le tueur était en cavale, qu'ils n'avaient pas eu le temps de se rafraîchir la mémoire…

— Comment as-tu su tout ça ? interrogea-t-il. Je veux dire : ce séjour, dans sa jeunesse, chez la cousine de sa mère, à Corbera ?…

Elle continuait à se caresser les seins machinalement.

— Ça, c'est mes trucs à moi, fit-elle en souriant. Secret professionnel… J'ai beau n'être qu'une petite débutante, j'ai des bons copains dans la presse, figure-toi, et eux-mêmes ont des copains un peu partout, dans la police et la justice… Si tu veux savoir, j'ai eu la chance de pouvoir prendre connaissance des interrogatoires de Ragu, depuis le début de l'instruction… Mais si tu me demandes d'où vient la fuite, tu peux me torturer, tu ne le sauras jamais… Enfin bref, il y a un moment où Ragu a évoqué les origines catalanes d'une partie de sa famille, en particulier la naissance de sa mère à Perpignan et ses premières années à lui passées dans la région. Il ne donnait pas d'autres précisions et on ne lui en a pas demandé. Alors j'ai appelé un correspondant de Perpignan, un journaliste local qui nous fournit de temps en temps en articles, à Portrait-Robot, quand il y a des faits divers dans la région. Je lui ai demandé de creuser un peu le problème et il a trouvé cette vieille cousine de Nicolas Ragu à Corbera. Voilà, tu en sais autant que moi.

Autant ou presque… Parce qu'en effet, à la base de tout ça, il y avait quand même le secret de l'instruction qui avait été violé, et ça aurait été intéressant de savoir grâce à quelles complicités. Mais Nadine Villeray n'avait pas menti quand elle lui avait déclaré qu'il pouvait la torturer, elle ne dirait rien. D'ailleurs, il n'avait pas la moindre envie de la torturer, au contraire. Et puis, il y avait plus urgent, à présent, que de lui poser ce genre de questions.

Il lui caressa doucement la cuisse.

— Bravo, fit-il. Tu en veux, tu iras loin…

Elle tortilla des hanches.

— À toi de tenir ta parole à présent. Je veux être là au moment de l'arrestation de Ragu.

— Tu seras là, murmura-t-il. Encore faut-il qu'il se soit réellement réfugié à Corbera…

Il allait ajouter autre chose lorsque le téléphone, sur la table de chevet, se mit à couiner.

Nadine décrocha, fit « oui… » deux fois puis tendit l'appareil à Boris.

— C'est pour toi.

La voix d'Aimé Brichot résonna dans le récepteur.

— Il y a du nouveau, Boris ! Ça urge ! J'arrive !

Il avait raccroché avant que Boris ne puisse répondre.

Nadine le regarda qui jaillissait du lit, s'emparait de son pantalon et l'enfilait à toute vitesse.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que tu ferais bien de te rhabiller, toi aussi, on a de la visite.

Il était torse nu mais il venait de boucler la ceinture de son pantalon lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Nadine, à quatre pattes, était en train d'essayer de récupérer sa longue robe d'intérieur noire qui avait glissé sous le lit pendant la bagarre.

Elle l'attrapa, tenta de l'enfiler, rata l'orifice et, comme on s'acharnait contre la porte, elle déclara que tant pis, si l'inspecteur principal Aimé Brichot n'avait jamais vu de femme nue, eh bien ce serait enfin l'occasion de parfaire sa culture.

Masquant tout de même à moitié sa nudité derrière sa robe de soie noire roulée en boule entre ses seins et son ventre, elle alla ouvrir.

Aimé Brichot, comme prévu, s'empourpra méthodiquement (d'abord les pommettes, puis les oreilles et le front) devant la vision affolante que lui offrait sans complexes la jeune femme.

— On était en train de travailler, fit-elle avec un petit sourire ironique.

— Je vois…, émit Brichot qui s'étranglait.

Boris était complètement rhabillé.

— Disons qu'on joignait l'utile à l'agréable, corrigea-t-il en riant.

Les yeux en vrille de Brichot, derrière les lunettes Amor, parcoururent la chambre dévastée sur laquelle semblait avoir passé un cyclone.

— Toujours est-il que moi qui garde les idées claires, attaqua-t-il, j'ai appelé Paris pour donner nos nouvelles coordonnées. Et figure-toi qu'on nous cherchait justement…

Il regarda en biais du côté de la journaliste. Celle-ci était allée se rasseoir sur le lit, jambes croisés, sa robe de soie dissimulant toujours plus ou moins une partie de son anatomie. Brichot essaya de ne pas trop loucher sur ses seins qui dardaient leurs grosses pointes sombres entre les bras charnus de la jeune femme.

— Tu peux parler devant elle, fit Boris, elle est régulière. Grâce à elle, de mon côté aussi il y a du nouveau.

Brichot toussota.

— Tu permets que je commence ? Bon, eh bien voilà : figure-toi que les inspecteurs du SRPJ de Montpellier cherchent à nous joindre depuis ce matin.

— Pourquoi ?

— Parce que les frères Galvez se sont faits repasser il y a deux ou trois jours. À Montpellier justement, dans leur chambre d'hôtel.

Les yeux de Boris se mirent en accents circonflexes.

— Juan-Carlos et Jérémias Galvez ? Morts ?

— Tout ce qu'il y a de plus morts.

Il lâcha un sifflement entre ses dents. Les Galvez avaient été leur calvaire, à eux et aux autres inspecteurs de la Brigade Mondaine, pendant des années. Tueurs méthodiques, intelligents, avec des méthodes raffinées, ils liquidaient leurs victimes sans jamais laisser de traces ni de preuves et on ne parvenait pas à les coincer. Puis ils s'étaient recyclés dans le proxénétisme et là aussi, ils étaient parvenus à passer entre les mailles. Enfin ils s'étaient rangés des voitures, du moins selon les apparences, et ils s'étaient mis à exploiter des sex-shops à Paris et dans des grandes villes de province.

Et maintenant, ils étaient morts…

Boris regarda Aimé.

— Ragu a été leur « associé » pendant plusieurs années, je ne me trompe pas ?

— Effectivement, murmura Brichot. C'est la raison pour laquelle on a pensé à nous, au SRPJ de Montpellier.

Nadine Villeray ne perdait pas une miette de cet échange de propos.

— Bon, fit Boris, on va continuer à faire comme les carabiniers, on va arriver après la bataille…

Brichot consulta sa montre.

— Par l'autoroute, en appuyant sur le champignon, on peut être à Montpellier avant vingt-deux heures.

Il releva les yeux, et eut l'impression que la température, dans la chambre, avait soudain grimpé de dix ou quinze degrés.

Nadine Villeray rejetant sa robe noire sur le lit venait de se dresser. Nue comme au jour de sa naissance. Avec cette tache noire triangulaire à la pointe de son ventre, entre ses cuisses, dont il était surhumain de détacher le regard.

— Attendez-moi trois secondes, jeta-t-elle. Je vous accompagne.

Boris la regarda. Il pouvait difficilement lui refuser ça, après l'info qu'elle lui avait donnée. Info qu'on ne pourrait exploiter que demain, entre parenthèses.

— Ne vous inquiétez pas, lança-t-elle en se penchant du buste à l'intérieur du placard où elle avait rangé ses vêtements, ce qui faisait, par la même occasion, qu'elle exhibait en pleine lumière une paire de fesses monumentales où quelques marques rouges, sur la peau blanche, témoignaient d'empoignades récentes et fiévreuses.

Elle se retourna.

— Je ne vous compromettrai pas, reprit-elle. Je vais prendre ma propre voiture.

Boris entoura du bras ses épaules.

— Laisse ton tas de rouille au parking, fit-il affectueusement, on t'emmène avec nous.

Elle remercia d'un baiser sur l'oreille, pointe de la langue sortie, ce qui lui fit courir des frissons partout.

CHAPITRE X



Cigarette entre les dents, Monique Souriau arpentait la minuscule route déserte. C'était plus fort qu'elle, cette région lui flanquait le cafard. En réalité, elle ne supportait que les villes. Les grandes. Les capitales. Elle avait horreur de la campagne et des petits patelins. C'était une des raisons pour lesquelles elle avait commencé à haïr son mari, quand elle avait compris qu'il se contentait parfaitement de son boulot de médecin de campagne, à Pont-sur-Saône, et qu'il n'avait pas la moindre intention de s'installer en ville, même pas à Lyon ou à Dijon.

Elle soupira. Et voilà que maintenant, avec Ragu, elle était obligée de se planquer en pleine cambrousse ! Dans un bled lugubre et désert perdu au milieu des montagnes, avec pour tout vis-à-vis la chaîne des Corbières qui fermait l'horizon. Cela ne faisait même pas vingt-quatre heures qu'elle était à Corbera, mais elle n'en pouvait déjà plus. Comme elle voyait que Ragu s'endormait sur ses lauriers, elle avait décidé de le secouer. « On ne va quand même pas rester ici jusqu'à Noël, avait-elle dit. Il faut trouver un moyen de passer en Espagne, sinon je vais devenir folle, moi ! » Il lui avait promis qu'ils s'installeraient à Barcelone. Avant d'aller plus loin, peut-être, si les choses se gâtaient. De l'autre côté de la mer. En Argentine ou en Uruguay.

Elle fit demi-tour et les talons de ses chaussures résonnèrent sur la petite route déserte. Elle cracha sa cigarette dans le fossé. Une Boyard maïs. Dégueulasse. Les cigarettes que fumait Ragu. Son propre paquet de Chesterfield était vide, elle lui avait piqué une des siennes et elle se demandait comment il pouvait fumer ça.

Elle frissonna, repensant à son amant, à son corps dur, à ses étreintes violentes, à ses gestes brutaux. Jamais aucun homme ne l'avait incendiée autant que lui. Pourtant, elle avait la curieuse impression qu'elle pouvait en faire ce qu'elle voulait, à condition de savoir le prendre. Depuis qu'elle lui

avait parlé, il s'était remué. Il s'était souvenu d'un type du coin, un ancien condisciple de l'école communale qui était resté dans la région. Un certain Béhaine. Béhaine comment ? Il avait oublié le prénom mais quelle importance. Le nommé Béhaine avait eu des ennuis avec les flics, rien de grave, d'après Ragu. Il avait un peu traficoté dans les machines à sous, les distributeurs, les trucs comme ça. À Marseille et dans les environs. Béhaine n'était qu'un rouage de l'organisation. Il faisait partie de l'équipe chargée de dérouiller les commerçants assez stupides pour refuser l'installation de ce genre d'appareils dans leur magasin, un passage à tabac rapide et ils cédaient. Les derniers récalcitrants avec une bagnole dont la direction était sciée, ce qui ne fait jamais plaisir. Béhaine avait purgé quelques années de prison, et puis il avait décidé de raccrocher les gants. Il était revenu au pays, il s'était installé marchand de voitures d'occasion près de Saint-Paul-de-Fenouillet, en pleine nature. Il avait acheté quelques hectares de caillasse, au pied des Corbières, dans un site admirable dominé par les vestiges du château de Peyrepertuse, une ancienne citadelle cathare du XIIe siècle qui se dressait à pic sur une arête rocheuse, comme en équilibre au milieu du ciel. Il y avait comme ça, dans toute cette région brûlée par le soleil et battue par les vents, des tas de vestiges des forteresses construites par les hérétiques albigeois. Depuis quelques années, des associations de maniaques de l'environnement harcelaient Béhaine parte que, disaient-ils, son cimetière à voitures déparait le paysage. « Cimetière à voitures » ! Béhaine essayait de se défendre, mais il savait qu'il ne serait pas de taille à lutter très longtemps contre la pression des écologistes. Ceux-ci contactaient les maires de la région, le préfet, le conseil régional, ils faisaient signer des pétitions, ils finiraient bien par remonter jusqu'à Paris et obtenir du ministère de l'Environnement son expropriation. Déjà que les affaires ne marchaient pas trop bien…

Il avait un peu évoqué ses problèmes au téléphone, quand Ragu l'avait appelé. Évidemment ça lui faisait drôle parce que Ragu, on en parlait tous les soirs à la télé, alors que pour lui, Béhaine, c'était un bon copain de classe, Ragu, batailleur, brutal, sournois, qui n'avait pas son pareil pour uriner dans l'encrier de l'institutrice, avant le début de la classe ou pour venir casser à coups de pierres, la nuit, toutes les vitres de l'école communale. Entre le tueur d'aujourd'hui et l'écolier turbulent de jadis, il avait du mal à faire le raccord. Toujours est-il qu'il avait eu l'air ravi quand Ragu lui avait demandé s'il pouvait passer le voir. Ragu avait ajouté qu'il

aurait peut-être un service à lui demander. Moyennant finances, bien entendu. C'était le genre d'arguments qui ne laissait pas Béhaine indifférent.

Les baraquements de Sud-Autos s'étendaient en pleine garrigue, comme une grosse verrue au milieu d'un paysage sublime. Sous la lune, les toits de tôle à demi dissimulés par une haie de cyprès luisaient de grandes plaques bleues phosphorescentes.

Ragu avait stoppé l'Alfasud devant la grille.

— Tu m'attends là, avait-il dit à Monique.

Elle n'avait pas bronché. Elle aimait quand il se conduisait comme ça, en caïd. En dur. Quand il commandait.

N'empêche qu'elle commençait à trouver le temps long. Elle s'était éloignée de l'Alfasud pour se dégourdir les jambes et elle marchait sur la route bleuie par la lune. Tout là-bas, la forteresse de Peyrepertuse se détachait, plus noire que la nuit, mais elle était insensible à la majesté du paysage.

Elle revenait à pas lents vers l'Alfasud. La voiture était encore assez loin, c'est alors qu'elle aperçut, sous la carrosserie, une large flaque sombre dont les contours luisaient à cause de la pleine lune.

Quand elle fut près de la voiture, elle se pencha.

Puis elle se releva. Elle ne connaissait pas grand-chose aux voitures, mais ce qu'il y avait de certain c'est qu'il y avait un joint de pété, ou autre chose de ce genre. L'huile s'écoulait goutte à goutte, régulièrement, avec un petit bruit sourd, un clappement presque imperceptible.

*

**

Ragu s'appuya du front contre les carreaux presque opaques de crasse de la fenêtre. Le « cimetière de voitures » s'étendait derrière les baraquements, un moutonnement de carrosseries plus pourries les unes que les autres. Certaines étaient entassées, se chevauchant, à proximité d'un concasseur hydraulique. Il y avait des carcasses pratiquement vides parce qu'on leur avait ôté tous les organes qui pouvaient encore resservir. D'autres faisaient moins épaves, peut-être parce que la rouille ne les avait pas encore

complètement attaquées. Il y avait aussi des tas d'engins de levage, une grue à portique et même un petit bulldozer peint en rouge.

Ragu écrasa du bout du pied sa Boyard maïs sur le sol de ciment.

— Tu as bien compris ? demanda-t-il. J'ai besoin de tout ça le plus vite que tu pourras.

L'autre se rapprocha.

— Je vais faire l'impossible, dit-il.

Ragu se retourna. Béhaine était tout petit, à moitié chauve et la peau de son visage prématurément ridé avait une couleur approchant de celle de l'huile de vidange. Les effusions avaient été brèves, entre les deux anciens copains d'école. Ragu l'avait quand même fait un peu parler de son boulot, de ses problèmes de fric, de toutes les misères que lui faisaient les cinglés de l'environnement. Il n'écoutait pas tellement ce que l'autre lui racontait. Il écoutait plutôt le son de sa voix. Comme un musicien qui vérifie la fiabilité de son instrument. Comme un accordeur de piano qui teste les cordes d'un demi-queue. Il avait toujours eu un don pour ça, Ragu. Il y a des voix qui ne trompent pas. À l'oreille, on les sent qui puent la trahison. Son problème à lui, c'était de se rendre compte si oui ou non il pouvait avoir confiance en Béhaine. Au bout de dix minutes, il conclut que c'était oui. Son détecteur de mensonge était formel : Béhaine se comporterait loyalement.

D'autant plus que Ragu lui avait promis un dédommagement alléchant, en récompense de la voiture qu'il lui fournirait (avec faux papiers bien entendu), ainsi que du passeport dont il avait besoin pour Monique.

— Encore heureux que j'aie gardé quelques relations, avait souri Béhaine.

Ragu fit quelques pas à travers le hangar. Il y avait, au milieu, une grosse BMW grise dépourvue de pneus et posée sur des cales. Elle avait l'air comme neuve.

— Celle-là me conviendrait, dit-il.

— Elle est déjà promise, fit Béhaine, mais ne t'inquiète pas. Je t'en trouverai une encore mieux.

Sur le pas de la porte, ils se regardèrent.

— Comment je ferai pour te joindre, quand j'aurai la bagnole et les papiers ? demanda Béhaine.

Ragu réfléchit.

— C'est moi qui te téléphonerai, dit-il enfin.

Il allait tourner le dos. Béhaine le rappela.

— Ragu ?

— Oui ?

Les deux hommes se regardèrent.

— Sois prudent, fit seulement le garagiste.

Elle n'avait pas pensé tout de suite à lui dire que l'Alfasud perdait de l'huile. Elle y songea brusquement sur la route du retour, à peu près à la hauteur d'Estagel. C'est elle qui conduisait. Ragu dit « merde », d'une voix sourde, et regarda sa montre.

— Tu aurais pu le dire avant, grogna-t-il, Béhaine aurait jeté un coup d'œil au moteur.

Il réfléchit.

— On ne va pas retourner là-bas, ajouta-t-il. Il doit y avoir encore une station-service ouverte à Rivesaltes, on va y faire vérifier la jauge et remettre de l'huile si c'est nécessaire.

*
**

De très loin dans la nuit, sur la Départementale 117, la Station des Pinèdes était comme un éclaboussement de lumière. À l'intérieur de son grand bureau vitré, Marcel Cabestany somnolait, face à une minuscule télé en noir et blanc où défilaient les stars invitées à Sacrée Soirée. Il avait coupé le son parce qu'il en avait par-dessus la tête de toutes ces conneries, et il ruminait comme d'habitude la litanie de ses soucis. Quarante-huit ans, trois enfants, une femme qui s'était barrée cinq ans plus tôt avec son meilleur copain, une maison qu'il n'arrivait pas à finir de payer et ce boulot de pompiste à la Station des Pinèdes, au bord d'une route où, passé vingt et une heures, on ne voyait plus un chat… Un bilan des plus brillants, de quoi se foutre à l'eau, ouvrir le gaz ou se précipiter sous une voiture, si seulement il en passait une sur cette route…

Brusquement, il sursauta. Une bagnole justement, il en arrivait une ! Une Alfasud bleue qui venait de stopper près des pompes à essence.

Il sortit de son bureau vitré au moment où une jeune femme blonde quittait l'Alfasud, côté conducteur.

— Vous voulez bien jeter un coup d'œil sur la jauge ? demanda-t-elle. J'ai l'impression qu'il manque de l'huile.

Cabestany souleva le capot de l'Alfasud. De l'huile il en manquait effectivement pas mal. Il vida la moitié d'un bidon dans le réservoir, il revérifia avec la jauge, l'essuya avec son chiffon, remit la jauge en place. Par acquit de conscience, il jeta un coup d'œil sur le moteur.

— J'ai l'impression que vous avez un problème avec la pompe à l'huile, annonça-t-il à la jeune femme.

Celle-ci fouillait dans son sac.

— On va s'en occuper, dit-elle. Je vous dois combien ?

Cabestany rabattit le capot. Et resta bloqué sur place, les yeux écarquillés comme s'il venait de recevoir une révélation divine.

— Combien je vous dois ? Répéta Monique Souriau.

Comme l'autre ne lui répondait pas, elle releva la tête. Cabestany était muet, comme tétanisé, et son regard ne parvenait pas à s'arracher à ce qu'il venait d'apercevoir, de l'autre côté du pare-brise de l'Alfa-sud.

La tête de celui que la télé appelait l'Ennemi public n° 1.

Nicolas Ragu.

La décision de Monique fut prise en un instant. Elle avait gardé dans son sac le 357 Magnum que Ragu lui avait confié, l'autre soir, à l'hôtel de Perpignan, quand il avait réglé leur compte aux frères Galvez. Elle n'avait jamais tiré mais elle savait qu'elle pouvait le faire, elle le sentait, elle en avait envie, une envie folle depuis longtemps.

Ragu n'eut pas le temps de l'en empêcher. L'arme toussa une fois, et encore une deuxième fois, dans le poing droit de Monique.

Le bruit des coups de feu roula longuement dans la nuit chaude.

Cabestany n'avait pas eu le temps de crier, de supplier, de protester. Atteint en pleine poitrine, il fut projeté en arrière comme par une formidable ruade de cheval et alla s'écrouler, foudroyé, juste sous les pompes à essence.

— Merde ! cria Ragu en s’éjectant de la voiture, qu’est ce qui te prend, tu es dingue ! Pourquoi tu l’as flingué ?

Froidement, Monique était en train de ranger l’arme encore chaude au fond de son sac.

— Il t’avait reconnu, dit-elle entre ses dents.

Elle contourna la voiture pour se réinstaller au volant.

Ragu la regarda d’un air égaré, puis il pivota sur lui-même.

— Où vas-tu ? interrogea Monique.

— Piquer le fric de la caisse, dit-il.

Au point où on en était, il n’y avait plus que ça à faire, essayer de laisser croire à un braquage crapuleux, s’il ne voulait pas que les flics le localisent trop vite.

De toute façon, maintenant c’était râpé, plus question de retourner à Corbera. Il allait falloir trouver une autre planque en attendant la bagnole et les faux papiers promis par Béhaine.

Il épongea la sueur qui ruisselait sur son front. Monique devenait dangereuse, elle prenait des initiatives sans le consulter, il fallait qu’il reprenne la direction des opérations avant qu’il ne soit trop tard. Il repensa à la façon dont elle avait flingué le pompiste de la station-service. Avec un calme, un sang-froid de tueuse professionnelle.

Durant quelques secondes, il se sentit effleuré par un sentiment inédit : il avait peur d’elle.

Trois minutes plus tard, lorsque l’Alfasud redémarra, elle laissa une belle flaque d’huile toute fraîche sur le terre-plein cimenté de la Station des Pinèdes.

CHAPITRE XI



Le commissaire principal Dalbard, du SRPJ de Montpellier, n'avait pas quarante ans, mais il en faisait bien davantage. Cinq ans plus tôt, d'un seul coup, presque à vue d'œil, ses cheveux avaient complètement blanchi. Ils étaient restés drus, épais, une véritable crinière. Mais toute blanche.

Aimé Brichot et Boris Corentin se souvenaient de l'avoir brièvement rencontré, à Paris, longtemps avant cette métamorphose. Ça leur avait fait un choc, tout de même, ce changement brutal, mais ils avaient essayé de ne pas le montrer.

De toute façon Dalbard les avait mis tout de suite à l'aise en parlant lui-même de cette drôle d'anomalie physique.

— Ça m'est arrivé d'un seul coup, il y a cinq ans, les avait-il informés. Quand ma femme s'est fait bouffer par le crabe…

— Le quoi ? avait demandé Boris, interloqué.

— Le cancer si vous préférez. Un véritable cauchemar. Son agonie a duré six mois. J'ai cru que je ne m'en relèverais pas, que je ne parviendrais pas à oublier. Et puis voilà : j'ai survécu.

Il avait toussoté.

— Il n'y a que lorsque je me regarde dans la glace que je me souviens de tout, c'est comme une blessure qui ne s'effacera jamais, quoi…

Il leur avait dit tout ça en bas, dans le hall de l'hôtel les Jardins de Bérénice, au cœur du quartier Antigone, et à la sortie de Montpellier. Ensuite, ils étaient tous les quatre montés jusqu'au douzième étage. Il était près de vingt-deux heures trente et, à part un arrêt de cinq minutes dans une

station-service pour faire le plein et acheter des sandwiches qu'ils avaient mangés en roulant, on ne pouvait pas dire qu'ils avaient chômé. Sauf qu'ils s'étaient paumés pendant vingt minutes dans Montpellier où le jeu des sens interdits, des voies piétonnes et des nouveaux quartiers sans panneaux d'indication avait failli les rendre cinglés.

Finalement, c'est Nadine Villeray, assise à l'arrière, qui avait repéré l'immeuble ultra-moderne des Jardins de Bérénice. Boris, mi-figue mi-raisin, avait grogné que s'ils ne l'avaient pas comme nounou, ils aurait été perdus.

Ils étaient pourtant déjà vexés comme des poux, tous les deux, à cause de cette histoire de la vieille cousine de Ragu qui habitait un village paumé, en pleine nature : Corbera… Laquelle cousine s'appelait Mathilde Azullana, avait même précisé Nadine. Veuve d'un Catalan mort pendant la guerre civile, en 1938…

Brichot, lorsqu'il avait su d'où venaient ces précieux renseignements, avait eu la même réaction que Boris : cette fille de vingt-deux ans qui s'offrait le plaisir de leur apprendre leur métier, ça ne lui plaisait qu'à moitié. Mais c'était difficile d'en vouloir sérieusement à une créature aussi ravissante. Quand Aimé repensait à ce qu'elle lui avait laissé admirer de son anatomie, il en avait de brutales bouffées d'adrénaline, suivie de non moins brutales bouffées de culpabilité, rapport à Jeannette, l'épouse à laquelle il était fidèle (à part quelques rares entorses) depuis des années…

Au douzième étage, dans la chambre que les Galvez avaient occupée, régnait une odeur assez désagréable. Fade, douceâtre, le parfum de la mort. Celui de la décomposition qui s'amorce…

— On les a découverts ce matin, indiqua Dalbard. D'après l'identité judiciaire et le médecin légiste, ils étaient morts depuis au moins deux jours, mais on n'a pas encore eu le temps de les examiner à fond.

Il toussota.

— On n'attendait plus que vous pour les transporter à la morgue, fit-il.

Boris alluma une Gallia.

— Heureusement que la climatisation marchait, dit-il, ça a empêché une décomposition trop rapide. Avec cette chaleur…

Les Galvez étaient à peu près là où on les avait trouvés. Intégralement nus tous les deux, presque côte à côte et gisant sur la moquette. Boris se

pencha. Ils n'avaient pas tellement changé depuis la dernière fois qu'il les avait interrogés, une bonne dizaine d'années auparavant. Toujours ces longs mentons proéminents qui les avaient fait surnommer les Dalton… Et maintenant, ils étaient morts, après avoir passé vingt ans de leur vie à rouler toutes les polices de France et de Navarre dans la farine. Spécialistes des alibis en béton armé. Inattaquables, l'un et l'autre…

Boris s'était agenouillé sur la moquette pour mieux les observer, se disant qu'ils avaient emporté dans la mort tous leurs secrets. Des carrières de tueurs exemplaires, sans bavures, sans ratages. Sans témoins trop bavards laissés derrière eux.

Par la suite, lorsqu'ils s'étaient recyclés dans la prostitution internationale, là non plus, il n'avait pas été possible de les coincer. Ils avaient organisé un réseau à l'échelle de l'Europe, avec des antennes jusqu'en Afrique, d'où l'on faisait venir la plupart des filles. Quand la pression policière était devenue trop forte, ils avaient encore changé de branche. Ils étaient même rentrés dans le rang, en un sens, en se mettant à exploiter des sex-shops. Des affaires parfaitement « honnêtes ». Irréprochables du point de vue de la loi. Et qui avait l'avantage de ne pas trop les éloigner du terrain où leur compétence était à son maximum : la fesse…

Il se releva.

— Ils ont été tués comment ? interrogea-t-il.

Dalbard désigna du doigt le plus jeune des Galvez,

Jérémias, dont le front s'ornait d'un joli trou rouge en forme d'étoile.

— D'après les premières constatations, celui-là s'est fait rectifier avec du 8 mm/ 92. Sans doute un Smith & Wesson. Pour étouffer la détonation, le tueur lui a plaqué un oreiller sur la figure.

L'oreiller en question trônait sur le lit, avec une grosse trace de brûlure au milieu. À côté, il y avait les caleçons des Galvez qui n'avaient pas bougé de place depuis qu'ils les avaient ôtés…

Boris envoya une bouffée de fumée vers le plafond.

— Et l'autre ?

— Vertèbre cervicale brisée, fit Dalbard.

Nadine Villeray se faisait toute petite, dans un coin, elle prenait fiévreusement des notes sur un calepin. Elle avait promis à Boris de ne rien

publier avant qu'il ne lui donne le feu vert, et il savait qu'elle tiendrait parole. Ambitieuse, mais pas folle. Pour une journaliste ; connaître des gens dans la police qui vous veulent du bien, ça vaut de l'or.

— Comment se fait-il que vous ayez pensé à nous si vite ? interrogea Brichot.

Le commissaire principal Dalbard hocha la tête.

— Primo, les Galvez étaient de passage et leur territoire habituel, jusqu'ici du moins, c'était plutôt Paris. Deuxio, il s'agit de gros truands, et les histoires de gros truands, quand on n'a pas le mode d'emploi, c'est plutôt duraille.

Il passa une main dans ses cheveux de neige.

— Tertio, on savait qu'ils avaient « travaillé » avec Ragu dans le temps. Or, ils se sont faits repasser cinq jours après l'évasion de celui-ci. On s'est dit qu'une coïncidence de ce genre n'était peut-être pas sans signification et qu'elle pourrait vous intéresser…

Il fronça les sourcils. Ceux-ci étaient restés noirs. D'un noir charbonneux même, ce qui donnait l'impression qu'il portait des postiches. On ne savait pas ce qui était factice, dans son visage, les cheveux ou les sourcils, mais on sentait que quelque chose clochait.

— Il y a encore un autre truc, murmura-t-il.

Il regarda Nadine Villeray de biais.

— Je peux parler devant elle ?

Boris hocha la tête.

— J'en réponds, fit-il.

Dalbard se caressa la mâchoire.

— C'est difficile à dire, mais enfin allons-y. Les Galvez, avant d'être abattus, ont eu des rapports sexuels.

Boris le regarda.

— On sait avec qui ?

— Oui.

Dalbard ravala sa salive.

— Entre eux.

Boris et Aimé sursautèrent en chœur. Nadine, non, elle était trop occupée à griffonner sur son calepin. De plus en plus surexcitée.

— Comment ça, entre eux ? Grogna Aimé Brichot. Vous ne voulez pas dire qu'ils se sont…

— Si, le coupa Dalbard. C'est même la dernière chose qu'ils ont faite avant de mourir. L'aîné, Jean-Carlos a sodomisé le cadet, Jérémias. C'est drôle, non ?

Boris médita un instant.

— C'est d'autant plus marrant que les Galvez étaient tout ce qu'on veut mais pas homosexuels, du moins à notre connaissance.

Brichot releva ses lunettes Amor sur son front chauve pour se masser les paupières.

— Que les Galvez aient été pédés, ça me paraît déjà bizarre, mais qu'en plus ça se soit passé entre eux, pour ainsi dire en famille, alors là, si vous me permettez l'expression, ça me la coupe…

Boris mordit le bout filtre de sa Gallia.

— Ça ne colle pas, fit-il.

Il se réagenouilla près des cadavres.

— Les Galvez pédés comme des phoques, ça ne colle pas, répéta-t-il. Je n'arrive pas à y croire…

— Pédés et incestueux, corrigea Brichot. La totale, quoi !

Boris se releva.

— Laissons cela pour le moment, fit-il. Je voudrais maintenant savoir comment on a découvert les cadavres…

Le commissaire principal Dalbard s'assit sur le lit.

— J'allais y venir, fit-il. Mais avant, il y a encore un autre détail.

D'un mouvement du menton, il désigna les Galvez :

— Il n'y a pas qu'eux qui ont baisé ici, le soir de leur mort.

Boris alluma une autre Gallia au mégot de la précédente.

— De mieux en mieux !

— Il y avait aussi une femme et un autre homme : ils ont fait l'amour ici, sur le lit. L'Identité judiciaire a passé la chambre au peigne fin. On n'a pas trouvé d'empreintes digitales, elles avaient été toutes effacées. On a trouvé autre chose, en revanche. Des cheveux et des poils, sur la couverture du lit et sur la moquette. Et, parmi eux, des poils de femme…

Il baissa le regard.

— Des poils bouclés, si vous voyez ce que je veux dire. Des poils de pubis, quoi. Des poils blonds.

Il se tut un instant. On entendait, dans la chambre insonorisée, le stylo de Nadine qui raclait précipitamment le papier.

— Mêlés à d'autres poils frisés, mais bruns ceux-là. Et même noirs.

Boris montra les cadavres.

— Ceux des Galvez ?

Dalbard secoua la tête.

— Non. Plus noirs que les leurs, on a vérifié.

Il y avait donc eu, dans cette chambre, trois hommes et une femme. Les deux Galvez et un couple. Deux inconnus. Peut-être pas si inconnus que ça, d'ailleurs. Un homme brun et une femme blonde qui avaient fait l'amour, là, sur ce lit, pendant que les Galvez s'emmanchaient allègrement. Ou avant. Ou après. Enfin dans les mêmes eaux.

Ça composait un sacré puzzle.

— Bien, fit Boris en rangeant toutes ces informations dans un coin de son cerveau. Si on sortait prendre l'air pendant que vous nous racontez comment on a découvert les corps ?…

Dehors, ils retrouvèrent la chaleur de la nuit qui s'abattit sur eux de tout son poids de moiteur poisseuse. Face aux Jardins de Bérénice, un jet d'eau s'élevait tout droit vers le ciel avec un crépitement qui n'arrivait même pas à être rafraîchissant.

D'après Dalbard, les cadavres avaient été découverts par une certaine madame Sarfaty, Térésa Sarfaty, qui était en affaires avec les deux anciens truands. Comme elle avait rendez-vous avec eux, elle avait essayé plusieurs fois de les joindre au téléphone, pensant qu'ils lui avaient posé un lapin. Finalement, elle était venue à l'hôtel. Toujours pas de réponse. Sur la poignée de la porte de la chambre, il y avait une pancarte accrochée : Do not disturb. Elle avait convaincu un des employés d'ouvrir. Et voilà.

— Et c'est qui au juste cette Térésa Sarfaty ? interrogea Brichot.

— La future gérante du Palais des Plaisirs, le sex-shop que les Galvez s'apprêtaient à ouvrir à Montpellier. Le rendez-vous qu'elle avait avec eux devait être le dernier. Après, les Galvez avaient l'intention de se mettre au vert sur la Côte d'Azur. Près de Saint-Tropez, d'après ce qu'ils lui avaient

confié… Ils avaient fait aussi allusion à un ami à eux qui avait des problèmes et qu'ils devaient aider. C'est tout.

— On va quand même aller lui rendre visite à cette dame, murmura Boris.

Dalbard fronça les sourcils.

— Comme vous voudrez. Mais soyez gentils avec elle, c'est une ancienne pute et elle nous sert d'informatrice de temps en temps. Alors je vous le demande comme un service : allez-y mollo.

— On sera sages comme des images, assura Boris, ne vous inquiétez pas.

Malheureusement, la nommée Térésa Sarfaty ne savait rien d'autre que ce qu'elle avait déjà dit aux inspecteurs du SRPJ de Montpellier. Les Galvez avaient fait allusion devant elle à un copain dans le besoin, elle ne pouvait pas en dire davantage.

Boris retrouva Brichot, Dalbard et Nadine Villeray en bas de l'immeuble, rue de la Carbonnerie, à deux pas du marché aux fleurs. Il avait préféré monter seul.

— À part ce que nous savions déjà, fit-il, tout ce que j'ai appris c'est que c'est une fausse rousse et qu'elle fume des Kent. C'est pas ça qui va faire avancer l'enquête…

Il se tourna vers Nadine Villeray.

— Je crois qu'on va aller rendre visite à la cousine de Ragu, murmura-t-il. C'est tout ce qui nous reste comme piste pour le moment.

Brichot papillotait des paupières. Il était près de minuit, et il sentait que le passage du marchand de sable était imminent.

— On y va maintenant ? émit-il d'une voix un peu frémissante d'appréhension.

Boris secoua la tête. Il était trop tard ou trop tôt. Il fallait attendre demain matin.

— On rentre à Perpignan, on fait dodo et on se pointe demain matin à l'aube à Corbera, décida-t-il.

Il attrapa Dalbard par le bras.

— Je peux vous demander quelque chose ? interrogea-t-il.

*

**

Durant les heures qui suivirent, tandis que Boris, Aimé et la journaliste de Portrait-Robot reprenaient l'autoroute en direction de Perpignan, les ordinateurs couplés de la police et des gendarmeries de la région fonctionnèrent à plein régime. Les téléphones et les télex firent le boulot pour lequel ils avaient été fabriqués. Toute la série des postes-frontières séparant la France de l'Espagne furent informés. Et les ordres se répercutèrent de postes de contrôle en gendarmeries.

Sur la demande de Boris Corentin, les hommes du SRPJ de Montpellier avaient transmis les ordres, et toutes les routes possibles étaient bloquées. Sans trop d'illusion sur l'efficacité du procédé. Ragu était loin d'être idiot, il n'allait pas foncer tête baissée justement là où on l'attendait. C'était plutôt par acquit de conscience que Boris avait lancé cette opération, mais il ne fallait rien négliger. À l'heure qu'il était, Ragu devait se terrer quelque part. À Corbera ou ailleurs. Attendant que les choses se tassent. Ou alors il gambergeait et il se demandait comment passer en Espagne sans franchir un poste-frontière. Par bateau, pourquoi pas ? Depuis Port-Vendres, Banyuls ou Collioure… Mais ça demandait une organisation, des appuis, des complicités. Du temps, quoi. Et, en attendant, il fallait bien qu'il se planque. Seul ou avec son otage. Parce qu'il y avait aussi cette Monique Souriau, la femme du médecin, qu'il ne fallait pas oublier. Même s'il était bien possible qu'elle soit morte, à l'heure actuelle… Alors qu'elle ne l'était pas, trois jours plus tôt, à Montpellier… Car plus il y réfléchissait et plus Boris était convaincu que la jeune femme blonde qui avait fait l'amour, sur le lit, dans la chambre des Galvez, au douzième étage des Jardins de Bérénice, c'était elle. Consentante ou non ? C'était une autre paire de manches…

Brichot dormait depuis longtemps, recroquevillé sur la banquette arrière de l'Opel Monza, lorsque Nadine Villeray, assise à l'avant auprès de Boris, sortit de son silence.

— Tu as l'air bien sûr que c'est Ragu qui a descendu les Galvez, fit-elle. Pourquoi ?

Boris agita la main droite.

— Je n'ai aucune certitude, dit-il. Simple intuition. Si ça se trouve, on est en train de se planter dans les grandes largeurs, mais franchement ça m'étonnerait. Ragu s'évade, il roule vers le Sud, et cinq jours plus tard les

Galvez se font descendre à Montpellier. Or les Galvez avaient dit à la gérante du sex-shop, Térésa Sarfaty, qu'ils attendaient un ami qui avait des problèmes…

— Et cette histoire de… sodomisation incestueuse… entre les Galvez… qu'est-ce que tu en fais ?…

Boris agita de nouveau la main droite.

— Rien du tout. Pour le moment, rien. Tout ce que je peux dire, c'est que si les Galvez avaient eu ce genre de penchant, nous l'aurions su depuis longtemps à la Brigade Mondaine…

— Ce qui signifie ?…

— Ce qui signifie, murmura Boris, qu'il y a pas mal de chances pour qu'on les ait forcés à se… enfin tu vois ce que je veux dire…

— Ragu ?

Sans quitter l'autoroute des yeux, Boris chercha à tâtons, sous le tableau de bord, son paquet de Gallias. Mais il faisait noir dans la voiture et il ne le trouva pas.

— Tu veux bien me donner mes cigarettes ? demanda-t-il.

Elles avaient glissé par terre. Nadine les ramassa et en alluma une, qu'elle introduisit entre les lèvres de Boris.

— Ragu, oui, fit ce dernier après avoir tiré une bouffée de Gallia. Vengeance probablement. Punition… Pour une raison qui m'échappe, bien entendu… Ce que je ne m'explique pas non plus, c'est le motif pour lequel il a obligé Monique Souriau à faire l'amour dans cette chambre alors que les Galvez…

Elle l'interrompit.

— Pourquoi obligé ?

— Hein ?

— Écoute… Là encore, ça repose sur des hypothèses, mais à mon avis, si c'est bien Ragu qui a descendu le docteur Souriau, ça veut dire qu'il n'avait pas l'intention de rendre sa liberté à Monique. Soit parce qu'il a décidé de la tuer, soit parce qu'elle était consentante pour s'enfuir avec lui…

Boris rêva un instant.

— Ça ne tient pas, ton histoire, dit-il enfin. Monique Souriau était femme de médecin, elle avait de l'argent, une vie confortable, une maison

agréable… Et elle aurait tout cassé d'un seul coup, comme ça (pour s'enfuir avec un tueur fou traqué par la police ?… Psychologiquement, ça ne marche pas…

Nadine esquissa un demi-sourire dans le noir.

— Ça prouve que tu ne connais peut-être pas aussi bien les femmes que tu le crois, murmura-t-elle.

— Vas-y, je t'écoute.

— D'abord, le coup de foudre ça existe. La passion brutale, soudaine, pour un type qui est exactement le contraire de l'homme avec lequel on vit. Ensuite, c'est vrai que Monique Souriau avait tout ce qui lui fallait pour être heureuse. Justement : elle avait tout, donc elle n'avait plus rien à désirer, elle s'emmerdait avec son mari, elle rêvait d'aventures, de danger, elle étouffait dans son existence confortable et étriquée. C'est terrible une femme qui se met à « bovaryser », tu sais. Relis Flaubert.

Boris siffla entre ses dents.

— Pas mal, dit-il. Vu comme ça, en effet, ça tient. On dirait que tu as passé ta vie à recevoir des confidences de Monique Souriau !

Nadine Villeray haussa doucement les épaules.

— Pas la peine, fit-elle. Il y a dans toute femme une madame Bovary qui ne sommeille que d'un œil.

Le panneau indiquant la sortie de Perpignan venait d'apparaître sur l'autoroute.

— Si tu as raison, fit Boris, alors ça change tout. Rue Queya, devant l'hôtel Athéna, ils durent secouer Aimé Brichot plusieurs fois pour le réveiller. Moins d'une minute plus tard, dans la chambre douze, il se laissa tomber tout habillé en travers d'un des lits jumeaux et se mit à ronfler bruyamment.

— Je ne ronfle pas, moi, dit Nadine à Boris, et j'ai un lit à deux places. Qu'est-ce que tu en penses ?

Boris referma doucement la porte de la chambre douze.

Il n'en pensait que du bien.

CHAPITRE XII



La maison était presque invisible au bout d'un jardin qui finissait en garrigue et montait vers des collines couvertes de pins. C'était une grosse bâtisse rectangulaire aux murs de pierres sèches avec des allures de bastide. Ragu l'avait choisie parce qu'elle était complètement isolée, à l'écart des routes et des villages, dans une vallée perdue où il n'y avait que des vignobles.

— Elle n'a pas l'air habitée, murmura-t-il.

Encore fallait-il s'en assurer. Ils avaient garé l'Alfasud à l'entrée d'un chemin creux, derrière le jardin. Ils se rapprochèrent silencieusement de la petite barrière blanche qui luisait sous la lune.

— Tu viens ? fit Ragu en se retournant.

Monique trébuchait sur ses escarpins dans l'herbe sèche, elle traînait à quelques mètres en arrière de lui.

Il attendit qu'elle l'ait rejoint. Il la regardait fixement.

— Ton flingue, dit-il, donne-le-moi.

Elle le dévisagea aussi.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Il l'attrapa par le bras.

— Une connerie suffit, répondit-il. Donne-moi cette arme.

Elle essaya de se dégager.

— On partage tout, je suis ta femme, c'est normal que je sois armée.

Le vent, la tramontane, venait de se lever et les décoiffa. Ils eurent brusquement l'impression qu'il faisait froid.

— À cause de toi, gronda Ragu entre ses dents, on n'a même plus un lit où dormir. On ne peut plus rentrer à Corbera. Là-bas, on aurait pu attendre de voir venir, on était peinards, et toi il a fallu que tu te mettes à tirer. Tu nous prends pour qui ? Pour Bonnie et Clyde ?

Elle tenait son sac contre sa poitrine, bien serré.

— On était trop peinards, finit-elle par répondre, c'est pas pour ça que je t'ai suivi…

Les lèvres de Ragu s'ouvrirent sur une espèce de rictus, on aurait dit un chien qui montre les dents.

— Tu m'as suivi parce que je l'ai bien voulu. Et si maintenant je voulais te larguer, c'est pas toi qui m'en empêcherais, tu comprends ça ? Alors, mets-toi aussi dans ta petite tête que c'est moi qui commande, OK ? Maintenant donne-moi le flingue.

Quand Ragu parlait comme ça, Monique se sentait tressaillir au plus profond d'elle-même. Déjà, tout à l'heure, quand elle avait descendu le pompiste, elle avait ressenti comme une commotion électrique, presque l'amorce d'un orgasme. Elle eut brusquement envie de lui.

— Embrasse-moi, lâcha-t-elle.

Il la regarda en sifflant entre ses dents.

— Tu es dingue, fit-il. Complètement dingue. Donne-moi ce flingue.

Matée, elle ouvrit son sac et en sortit le revolver que Ragu rangea dans une des poches intérieures de son blouson.

— Et maintenant tu la fermes, c'est compris ? Je ne veux plus t'entendre. Si la baraque est vide, on va dormir ici, cette nuit, que ça te plaise ou non.

On n'était pas dans un film, comme elle avait l'air de l'imaginer et il se sentait lessivé. Quand il n'avait pas ses huit heures de sommeil, il ne valait rien et il le savait.

En plus, sa blessure à la cuisse gauche recommençait brusquement à le faire souffrir. Des élancements légers, mais désagréables.

La baraque était vide. Pour plus de prudence, Ragu avait évité la porte d'entrée ; il y a des propriétaires qui y branchent des alarmes qui s'entendent à vingt kilomètres à la ronde. Il avait contourné la maison et descellé les volets d'une des portes-fenêtres donnant sur la garrigue et les

collines. Puis il avait cassé un carreau et ils étaient entrés dans une sorte de grand salon tout blanc qui sentait la peinture fraîche. Toute la maison, d'ailleurs, sentait la peinture fraîche. Manifestement, la bastide, dont l'architecture extérieure avait été respectée, venait d'être retapée intérieurement. Le résultat était plutôt réussi, mais dans le genre dépouillé. De grandes pièces nues et presque vides avec des fauteuils en tubulures noires ultra-modernes, des canapés recouverts de velours blanc, de longues tables de fer laquées noir. Un peu partout, dans des vases raffinés, des bouquets de fleurs séchées. Le sol cimenté était d'une rusticité apparente. En réalité, le ciment gris était « saupoudré » de ciment blanc (une opération qui se fait au moment de la prise), ce qui lui donnait une apparence marbrée étrangement belle.

Ils ne voyaient pas grand-chose parce que Ragu avait refusé d'allumer. Heureusement, il y avait la lueur de la lune, qui projetait par les fenêtres sa lumière bleue fantomatique. Tout ce qu'il voulait, lui, c'était un lit où il se laisserait tomber pour dormir. Il trouva enfin une chambre à coucher avec un grand lit recouvert de tissu blanc. Il l'inspecta, ouvrant et refermant plusieurs placards. Au bout d'un moment, il appela Monique.

— Tiens, fit-il en lui balançant un paquet de vêtements. J'en ai plus que marre de te voir fringuée comme une conne…

Elle attrapa au vol un blouson de jean et une minijupe également en jean.

Elle commença à se déshabiller.

— Il n'y a pas de chemisier à ma taille ? demanda-t-elle.

— Je veux que tu sois à poil sous ton blouson et ta jupe, fit-il. C'est comme ça que tu me plais. Pas de soutien-gorge, pas de slip.

Elle s'exécuta, subjuguée. Cinq minutes plus tard, elle tournait au milieu de la pièce, dans un rayon de lune.

Métamorphosée.

— Comme ça tu me fais bander, apprécia Ragu.

Il alla vers elle.

— Tu vois cette table, là-bas ? dit-il. Vas-y, relève ta jupe et appuie-toi des deux mains. J'ai envie de t'enculer.

Il était fatigué, il avait sommeil, mais quelque chose lui criait qu'il fallait qu'il reprenne le dessus, avec cette fille, qu'il la mate. Et comment aurait-il

pu le faire mieux qu'en lui démontrant que c'était lui qui « en » avait, pas elle ?

Elle obéit.

— Je veux t'entendre me demander de te défoncer, dit-il en se rapprochant. Vas-y, je t'écoute.

Elle baissa la tête et cambra les reins pour faire mieux saillir ses fesses.

— Défonce-moi, dit-elle, défonce-moi.

— Mieux que ça.

— Je t'en supplie, défonce-moi, j'en crève d'envie ! C'était d'ailleurs vrai. Tellement vrai que, lorsqu'il lui ouvrit les fesses et lui enfonça au plus profond des reins l'espèce de barre à mine rougie à blanc de son sexe, elle ne hurla même pas.

Elle commença à psalmodier un long gémissement, une mélopée où le plaisir et la douleur se mêlaient inextricablement.

Elle était restée éveillée. Le sillon de ses fesses où Ragu s'était rué comme un sauvage la brûlait, elle avait l'impression qu'on y avait enfoncé du piment rouge. Après avoir joui, Ragu lui avait dit qu'elle allait dormir dans le salon, sur le canapé, parce que tel était son bon plaisir à lui. Puis lui-même s'était laissé tomber, à plat ventre, sur le lit, et maintenant il ronflait, la tête écrasée contre les oreillers.

Recroquevillée au milieu du canapé, dans le salon de cette maison inconnue, elle resta longtemps immobile, attentive au silence profond de cette campagne déserte. Peu à peu, l'excitation en elle, retombait. Une sorte de calme l'envahissait. Elle se sentait bien avec cette brute, ce tueur qui était son maître. Elle adorait qu'il la malmène, qu'il l'injurie, qu'il la traite de tous les noms et la saute comme une chienne.

Tant qu'il se comporterait ainsi, elle lui obéirait aveuglément.

Elle fut brusquement sensible à l'odeur de peinture fraîche de la maison qui prenait à la gorge. Elle eut envie de respirer l'air du dehors, l'air de la nuit.

Elle aurait pu sortir par la porte-fenêtre donnant sur la garrigue, celle que Ragu avait forcée tout à l'heure, mais elle préféra se promener dans le jardin, par-devant. Elle se dirigea donc de l'autre côté, vers la porte d'entrée, sur la façade, celle à laquelle il n'avait pas voulu s'attaquer pour une raison qu'elle ignorait.

En sortant, les propriétaires avaient fermé, de l'extérieur, trois gros verrous que l'on pouvait ouvrir de l'intérieur sans problème.

Elle les tourna, ouvrit la porte et fit deux pas sur le gravier de l'allée centrale couverte de gravillons.

Et s'immobilisa.

Pétrifiée par le hurlement strident de la sirène d'alarme qu'elle avait déclenchée en ouvrant la porte principale.

Elle réintégra la maison pour se retrouver face à Ragu, réveillé en sursaut.

Le hurlement ne s'arrêtait pas, il rebondissait à travers la campagne, se prolongeait en écho dans les collines.

Ragu lui balança trois baffes.

Puis il l'agrippa par le bras.

— Pas le temps de te faire rentrer ta connerie dans le crâne, glapit-il.

Il fallait filer. L'alarme était peut-être reliée à un central de surveillance, ou même à la gendarmerie la plus proche, il y a des tas de trucs de ce genre dans les baraques, maintenant que le cambriolage est devenu une sorte de sport national.

Sur la petite route en lacets qui sillonnait les collines, ils entendaient encore l'alarme, derrière eux. Tandis qu'ils s'éloignaient à bord de l'Alfasud, la musique stridente de la sirène semblait les poursuivre.

La tramontane soufflait de plus en plus fort, couchant les cyprès le long de la route, comme si elle voulait les scalper.

CHAPITRE XIII



Ça avait commencé comme un gag, au début de la soirée, lorsque Omar avait embarqué l'un des deux ou trois camescopes qu'il y avait chez les Colomelle. Ils étaient déjà bien éméchés, tous les six, quand ils avaient quitté le château du Val d'Aude. Heureusement c'était Tiphaine qui pilotait la Land-Rover. Elle n'avait pas tellement bu. Lionel s'était installé à côté d'elle. À l'arrière, les autres s'étaient entassés en vrac et ils avaient continué à se filmer mutuellement, se repassant la caméra vidéo à tour de rôle.

Ils avaient mis une heure pour atteindre la côte. À Banyuls, ils avaient garé la Land-Rover sous les platanes de la place Paul-Reig et ils avaient déambulé à travers les petites rues de la vieille ville, au-dessus de la rampe du boulevard Lassus, à la recherche d'une discothèque. Ils avaient fini par en trouver une, la Surprise, dont l'enseigne clignotait, bleue et rose, avec des tas de petits cœurs au néon autour. À l'intérieur, il n'y avait pas encore tellement de monde, mais la sono vous balançait du hard-rock avec l'énergie des orgues de Staline et il régnait une chaleur d'enfer. Omar avait récupéré le caméscope et il baladait l'objectif sur l'assistance, filmant les envols de jupes de mousseline des filles qui dansaient, leurs longues jambes bronzées sous les robes vaporeuses, ou encore les mains de leurs cavaliers qui s'attardaient au creux de leurs reins et descendaient même plus bas, épousant les rotondités de leurs fesses, s'insinuant discrètement dans le sillon de leurs croupes.

On baignait dans une lumière orangée qui noyait les silhouettes des danseurs et des danseuses, sur la piste. Des slows tout ce qu'il y avait de plus poisseux et langoureux alternaient avec les explosions de hard-rock horror-show qui ressemblaient à des catastrophes atomiques. Lionel, en arrivant, avait balayé la salle du regard.

— Il n'y a pas de filles seules, on dirait, avait-il lancé à Tiphaine.

— Ça va venir, avait-elle assuré.

— Il vaudrait mieux, avait-il dit. Sinon, ils vont tout casser, je les connais.

« Ils », c'étaient ses potes. Les Red Piranhas. Omar, Frédéric, Marcel (alias Glaviot) et Salim. Horriblement frustrés de sexe depuis qu'ils étaient au château du Val d'Aude. Au début de l'après-midi, en les voyant s'entre-tuer au bord de la piscine, Tiphaine avait eu l'idée de cette virée dans les boîtes de la Côte. Si celle-ci ne donnait rien, on remonterait à Port-Vendres ou à Argelès-Plage. Ils avaient toute la nuit pour trouver ce qu'ils cherchaient : des filles.

Pendant que les autres vidaient leurs verres de whisky, Tiphaine et Lionel étaient allés se caresser et s'embrasser dans l'ombre complice de la piste, au milieu des autres danseurs. Tiphaine était vêtue d'une robe noire légère et Lionel, en se serrant contre elle au rythme d'un slow, n'en finissait pas d'explorer du bout des doigts les contours de son minislip ultra-échancré façon string.

De temps en temps, ils jetaient un coup d'œil aux autres. Histoire de s'assurer qu'ils ne faisaient pas des conneries pendant qu'ils avaient le dos tourné. Omar continuait à se balader à travers la boîte de nuit. Camescope sur l'épaule, filmant tout ce qui passait dans son viseur. Les autres buvaient. Ils s'étaient tous faits beaux pour l'occasion. Blousons Webel Goy Country, tee-shirts blancs tout propres, énormes pendentifs dorés autour du cou. Malheureusement toutes les filles étaient accompagnées, la soirée s'annonçait mal.

Brusquement, alors qu'il avait l'œil rivé à son viseur, ce fut pour Omar comme une apparition.

Une fille d'une vingtaine d'années, blonde, enveloppée, grasse où il fallait, exactement son genre. Il exhiba une double rangée de dents magnifiques au milieu d'un visage sombre.

— Vous êtes celle que je cherchais ! glapit-il, tout en continuant à la filmer. Tournez-vous. Souriez. Comme ça, oui, vous êtes formidable.

La fille éclata de rire. Elle avait un nez retroussé et des fossettes adorables se creusaient dans son visage rond quand elle riait.

— Vous êtes fou, dit-elle avec un fort accent. Qu'est-ce qui vous prend ?

Omar la filmait toujours.

— Allemande ?

— Hollandaise, dit-elle.

— Vous avez déjà joué dans des films ?

— Non, pourquoi ?

— C'est la chance de votre vie ! éructa-t-il. Voulez-vous être la vedette de mon prochain film ?

— Votre film ?

Elle l'étudiait de haut en bas. Il ne ressemblait pas exactement à l'idée qu'elle se faisait d'un réalisateur. Pas à cause de la couleur de sa peau, mais elle le trouvait bien jeune. Et pas très richement sapé pour un type qui prétendait évoluer dans le show-biz.

— On cherche quelqu'un comme vous, continuait-il en tournant autour d'elle pour la filmer sous tous les angles. Un méchant coup de bol que vous soyez là ce soir !

— Qu'est-ce que c'est que votre film ? interrogea la fille qui s'amusait.

— Oh, ce n'est pas exactement le mien, corrigea Omar qui continuait à improviser. Moi, je ne suis que l'ingénieur du son. Mais si vous voulez, je vous présente aux autres. À la productrice, surtout. On va organiser un casting. On cherche une fille exactement comme vous. Blonde, un petit nez retroussé, avec des taches de rousseur autour. Pulpeuse… Vous collez exactement au personnage.

Il écarta son visage du caméscope.

— Vous vous appelez comment ?

— Saskia.

— Vous êtes venue seule ou vous êtes accompagnée ?

— Accompagnée, indiqua-t-elle.

Omar se rembrunit.

— Mais j'ai l'impression que Sandra est déjà en main, compléta-t-elle. Elle n'a pas perdu de temps.

Le visage d'Omar se fendit de nouveau d'un large sourire. Il prit la main de la Hollandaise.

— Venez, dit-il, je vais vous présenter au reste de l'équipe.

Elle se laissa conduire vers la banquette où les autres continuaient à se saouler méthodiquement.

— C'est Saskia, annonça-t-il triomphalement.

Et très vite il enchaîna, en espérant qu'ils allaient comprendre et ne pas lui casser sa baraque.

— Saskia, tu vois, ils font tous partie de l'équipe de tournage. Lui, c'est Frédéric, le scénariste. Marcel est chef opérateur du son. Quant à Salim, il est acteur. Comme Lionel que tu vois là-bas, en train de danser. La fille avec laquelle il est, c'est Tiphaine, la directrice de production.

Les autres l'écoutaient, le regardant avec des yeux ronds.

Omar s'adressa à Frédéric Rebeiro.

— Tu n'es pas d'accord avec moi ? Tu ne trouves pas qu'elle est exactement le personnage ?

Frédéric étouffa un hoquet.

— Si, finit-il par dire d'une voix presque inaudible.

Saskia s'assit auprès du pseudo-scénariste.

— Et elle s'appelle comment ? demanda-t-elle.

Frédéric la dévisagea, les yeux vagues.

— Qui ?

— L'héroïne du film.

Il se cramponna à son verre.

— Elle n'a pas de nom, improvisa-t-il. Pas encore. D'ailleurs je crois qu'elle n'en aura pas, ça fera plus mystérieux… Les autres l'appelleront Machine.

— Machine ?

— C'est ça, Machine.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? intervint Omar en se glissant auprès d'elle.

Et en s'accrochant à toutes ses forces pour ne pas se précipiter et lui déboutonner son chemisier bleu bien sage tendu par deux seins qu'on devinait lourds et riches.

Une heure plus tard, Saskia avait complètement oublié ce qu'avait d'insolite cette drôle d'équipe de tournage dont aucun des participants n'avait seulement vingt ans. À vrai dire, l'insolite de la situation lui échappait de plus en plus, depuis qu'elle s'était envoyé trois verres de champagne coup sur coup.

En plus, Lionel et Tiphaine étaient revenus de danser et eux non plus n'avaient pas gaffé. Tiphaine surtout s'était montrée parfaitement à la hauteur de la situation. Le rôle de directrice de la production lui allait comme un gant. Elle avait embrayé avec un naturel éblouissant. Son père était producteur, et elle l'avait assez entendu, dans son enfance, parler de son boulot, elle n'était pas prise au dépourvu. Quand on y réfléchissait, Omar avait eu une idée géniale avec son truc de la drague au caméscope.

La Hollandaise en était à sa quatrième coupe de champagne. Elle eut quand même une lueur de lucidité.

— Et le réalisateur ? C'est qui ? demanda-t-elle.

— Il a dû rester à Paris, intervint Tiphaine. Il termine une pub. Un clip pour la télé. Il nous rejoindra plus tard.

La Hollandaise essayait de rassembler ses esprits mais c'était difficile. De toute façon, tout ça n'avait pas grande importance. Elle avait vingt ans, elle était en vacances, et elle avait bien le droit de s'amuser. Cela faisait cinq jours qu'elle était arrivée de Hollande avec son amie Sandra. Elles avaient loué une chambre dans un petit hôtel de Banyuls et elles avaient encore devant elles deux grandes semaines de soleil et de liberté.

— Je n'ai jamais joué dans un film, dit-elle d'une voix un peu pâteuse. Je suis peut-être très mauvaise…

— On te fera faire des essais, répondit Tiphaine. C'est à ça que ça sert, un casting. De toute façon, il y en a marre des vedettes connues, des stars. Ce qu'on cherche justement, pour notre film, ce sont des inconnus. On peut très bien crever le plafond du box-office sans être obligé d'employer des Belmondo, des Catherine Deneuve ou des Béatrice Dalle, tu sais…

— Et puis tu vas voir le château qu'on se paye pour le tournage, intervint Lionel. Un vrai rêve !

Saskia promena sur eux ses grands yeux bleus très clairs.

— Je ne peux pas laisser tomber Sandra, fit-elle.

Omar posa la main sur le bras de la Hollandaise.

— Ta Sandra, elle est où ?

— Là-bas, fit Saskia en indiquant une grande brune en robe bleue qui dansait entre les bras d'un type au physique de play-boy des plages.

— Ta Sandra, je m'en charge, assura-t-il en se levant.

Les choses ne se passèrent pas aussi facilement qu'il l'avait cru. Tandis qu'un slow d'avant le déluge faisait onduler le public de la boîte, il avait abordé la fameuse Sandra, l'obligeant à s'arrêter de danser.

— Votre amie veut vous parler, lui avait-il dit.

La compagne de Saskia était très jolie, elle aussi.

Moins ronde, plus maigre, mais avec des épaules superbes sur lesquelles pleuvaient ses cheveux bruns bouclés.

— Vous permettez ? fit poliment Omar en direction de son cavalier.

Le play-boy dirigea vers lui son visage bronzé, puis regarda à nouveau la jeune fille.

— Je vous accompagne, dit-il.

Omar grimaça. Ce crétin risquait de tout gâcher.

Les deux Hollandaises discutèrent quelques instants dans leur langue d'origine. Personne ne sut ce qu'elles se dirent, mais Saskia fut assez persuasive pour décider Sandra à partir avec eux.

— Désolé, dit Sandra à son cavalier, mais je dois m'en aller. Ce sera pour une autre fois…

Le play-boy les poursuivit jusque sur le trottoir.

— Je peux vous reconduire, n'arrêtait-il pas de répéter à Sandra avec la tête d'un type qui voit son plat préféré lui filer sous le nez.

À force, ça commençait à devenir énervant. Lionel se planta devant le play-boy.

— On t'a dit que tu nous emmerdais. Tu comprends le français ?

L'autre essaya de l'écarter.

— Je ne vous parle pas, foutez-moi la paix.

Le poing de Lionel lui atterrit en pleine figure, juste au milieu, contre le nez dont les cartilages craquèrent. Le play-boy lâcha un couinement, vacilla, se rattrapa, se couvrit le visage des deux mains et s'aperçut qu'il saignait du nez.

— Tu vas me payer ça ! surgit-il en s'élançant sur Lionel.

Celui-ci le cueillit d'un coup de genou dans l'estomac. Cette fois, le play-boy valsa en arrière. Lionel se laissa tomber sur lui. Le play-boy se tortillait comme une anguille entre ses cuisses, mais Lionel pesait trop

lourd. Ses deux poings s'abattirent sur le visage de l'homme. Il relevait les bras et s'apprêtait à recommencer, lorsque Tiphaine intervint.

— Ça suffit, cria-t-elle. Laisse-le.

Il se releva, dégrisé. L'autre gisait, les bras en croix et soufflant comme un bœuf.

— C'est quand même incroyable ce que les gens peuvent être cons, fit Lionel en rejoignant les autres.

Les deux Hollandaises avaient regardé la scène sans rien dire. Craignant que la bagarre ne les ait refroidies, Tiphaine glissa ses deux bras autour de leurs épaules.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, il n'est pas méchant. Seulement quand il a bu.

Ils regagnèrent la Land-Rover.

Marcel Turpin et Salim, à quelques mètres des autres, fermaient la marche.

— Ça va pas, dit Salim, on est quatre et il n'y a que deux filles.

L'autre haussa les épaules.

— Et alors ? Tu n'as jamais entendu dire que les femmes avaient plusieurs orifices ?

CHAPITRE XIV



Il était presque quatre heures du matin, cela faisait au moins trois heures que Ragu conduisait. Le jour allait se lever et il se sentait épuisé, à bout de nerfs. La nouvelle connerie de Monique le rendait cinglé. Il avait dû se retenir pour ne pas l'étrangler sur-le-champ, mais elle ne perdait rien pour attendre.

La route sur laquelle ils s'étaient engagés était étroite et bordée de haies de roseaux. Ragu releva le pied de l'accélérateur.

— Tu vois ce que je vois, là-bas ? interrogea-t-il.

Elle se pencha vers le pare-brise. Sur une hauteur se dressait la masse sombre d'une grande bâtisse surmontée de tourelles et entourée de pins parasols. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

— On dirait un château, émit-elle après un silence. C'est trop gros pour nous, ça, tu es fou !

— On fera ce que je veux et pas ce que tu dis, grogna-t-il en embrayant.

Ils avaient beaucoup roulé, mais ils avaient tourné en rond, à vrai dire, à travers les petites routes en lacets du massif du Fenouillèdes. À un moment, ils avaient traversé les rues désertes du village d'Estagel, un des hauts lieux viticoles de la région. Célèbre pour ses vins de macabeu et de malvoisie. Un peu partout, de grands panneaux indiquaient la direction des caves coopératives. À la sortie d'Estagel, ils avaient obliqué sur la droite et ils s'étaient retrouvés en pleine brousse. Un vrai désert planté de vignes, de pins et de cyprès.

Avec cette espèce de château, là-haut, sur son promontoire, au milieu des arbres.

— Et si les propriétaires étaient là ? interrogea Monique.

— On leur dira qu'on est en panne, répondit Ragu. Il y a bien une chambre libre, dans cette baraque, pour deux voyageurs paumés.

— Et s'ils te reconnaissent ?

Un silence. Puis, d'une voix sourde.

— On verra.

Bientôt, il n'y eut plus de route. Rien qu'un chemin caillouteux de plus en plus étroit qui grimpait, et qui n'arrêtait pas de tourner et de retourner sur lui-même.

Brusquement un voyant rouge se mit à clignoter sur le tableau de bord de l'Alfasud.

— L'huile ! grinça Ragu. Il nous manquait plus que ça !

La voiture allait être vraiment en panne, à présent, ils n'auraient même pas besoin de mentir.

La route continuait à grimper, la chaleur de la nuit s'engouffrait par les vitres ouvertes, et l'on n'entendait plus que le bruit des pneus dérapant légèrement à chaque virage sur les cailloux.

Ils dépassèrent de longs bâtiments aux murs ocre qui avaient jadis servi d'entrepôts pour l'exploitation agricole.

Le chemin continuait à grimper vers le château, de plus en plus raide.

Ragu embraya la première.

Les pneus crissèrent, chassant des gravillons, puis la voiture recommença à avancer.

Le voyant d'huile lançait toujours ses appels de détresse.

Ils débouchèrent enfin sur une vaste esplanade sablonneuse au bout de laquelle on apercevait le perron du château, quatre ou cinq marches de vieilles pierres moussues et affaissées.

Ragu coupa le moteur et ils quittèrent l'Alfasud.

La nuit était silencieuse. Seul le vent, qui agitait les roseaux, tressait autour d'eux comme un murmure continu. Le château était construit sur une terrasse dominant une plaine immense presque indistincte dans la nuit. Sous une tonnelle de roses trémières, il y avait des chaises de jardin entourant une grande table qui devait servir pour les déjeuners ou les dîners à la belle étoile.

Il y avait aussi un bassin rectangulaire, cerné de grosses pierres couvertes de mousse, au centre duquel chantait un minuscule jet d'eau.

— Bon Dieu, fit Ragu entre ses dents, c'est pas dégueulasse ici.

Il se tourna vers Monique.

— Je vais chercher un moyen d'entrer dans cette baraque. Reste ici, toi, et ne fais pas de conneries.

Il tournait les talons lorsque le grondement d'une autre voiture, en contrebas, les fit sursauter.

Une voiture qui grimpait vers le château, et d'où jaillissaient des voix de types et de filles qui chantaient et qui riaient.

*

**

Saskia et Sandra, les deux Hollandaises, étaient bien parties, à présent. Raides ivres. Presque aussi saoules que les quatre garçons avec lesquels elles étaient allées s'installer à l'arrière de la voiture. Les seuls à garder un peu de lucidité étaient Lionel et surtout Tiphaine qui, comme à l'aller, conduisait la grosse Land-Rover.

Tout de suite après avoir quitté Banyuls, Marcel Turpin, alias Glaviot, avait décidé qu'il fallait fêter ça en décoiffant une bouteille de champagne. Du Moët et Chandon. Ils avaient emporté trois ou quatre bouteilles ; quand ils avaient quitté le château du Val d'Aude, histoire de mettre de l'ambiance.

Trop impatient pour la déboucher dans les règles de l'art, il en fracassa le goulot en la tapant contre les tôles de la Land-Rover. Il y eut un grand bruit de verre brisé, et la mousse commença à bouillonner furieusement. Glaviot se mit à asperger tout le monde à la ronde. Surtout les deux filles. Elles hurlaient parce que leurs robes étaient trempées mais il continuait.

Lorsque la bouteille fut vide, il remit ça avec une seconde. Puis une troisième. On baignait littéralement dans le champagne, maintenant, à l'arrière de la voiture. Les deux Hollandaises protestaient, elles étaient toutes mouillées, elles ne trouvaient plus ça agréable du tout.

— On va vous sécher, déclara Omar en se renversant sur l'une d'elles.

Il avait choisi Saskia parce que c'était la plus près de lui. Langue tirée, il se mit à la lécher. Elle hurlait, elle protestait, elle riait, elle ne savait plus où elle en était. La langue d'Omar courait sur son visage, son cou, ses épaules. Il déboutonna son corsage, histoire de sécher sa poitrine. Les seins de Saskia étaient blancs, lourds, avec de grosses aréoles roses et de minuscules bouts rouges qu'il suça l'un après l'autre tournant dans tous les sens comme s'il avait essayé de les tortiller en scoubidous.

Elle ne le repoussait plus, elle couinait des petits cris suraigus qui pouvaient aussi bien être des gémissements de plaisir.

Derrière eux, tout au fond de la Land, les choses étaient allées encore plus vite avec Sandra. Frédéric et Salim l'avaient renversée en arrière et tandis que le premier la tenait bien solidement par les épaules, l'autre lui relevait sa robe sur le ventre. Elle portait un petit slip noir et rien d'autre. Salim déclara qu'il ne fallait pas qu'elle attrape froid avec des sous-vêtements trempés et entreprit de la débarrasser de son slip.

— Non ! se révolta Sandra. Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Elle se débattait, mais mollement.

— N'aie pas peur ! On ne va pas te violer ! répliqua Salim qui avait réussi à descendre son slip jusqu'à ses genoux.

Dégageant une magnifique forêt pubienne noire toute bouclée dans laquelle il enfouit aussitôt les lèvres.

— Bordel ! Le tablier de sapeur ! gémit-il.

Il se redressa.

— Merde ! dit-il. On voit même pas ce qu'on fait.

Omar alluma le plafonnier.

— Ah ! Comme ça, c'est mieux.

Il posa les deux mains sur le buisson noir du ventre de Sandra. Puis ses index descendirent, s'enfonçant délicatement entre les muqueuses de son sexe qui s'ouvraient sous sa pression, comme il aurait séparé les deux parties d'un abricot bien mûr.

— N'aie pas peur, répéta-t-il. On ne va pas te mordre…

Elle gémissait de moins en moins, on voyait qu'elle ne trouvait pas ça désagréable. Saskia non plus, à quelques mètres, avec Omar. À qui Marcel venait de se joindre. Il avait carrément sorti son engin, et il le secouait de la main droite sous le nez de Saskia, tandis qu'Omar allait et venait de la langue sur le clitoris de la Hollandaise, lui faisant passer des séries de décharges électriques dans le système nerveux.

Leurs gestes étaient imprécis parce que la Land-Rover cahotait sur les petites routes. À chaque virage, ils se retrouvaient blackboulés en tas, n'importe comment, ils étaient obligés de se remettre en position et de tout recommencer.

La Land attaqua le dernier raidillon qui montait vers le château du Val d'Aude. À califourchon au-dessus du visage de Saskia, Marcel Turpin, le sexe toujours en bataille, essayait de le glisser entre les lèvres de la fille. Il

avait réussi à introduire le gland dans sa bouche et il avait la ferme intention de s'enfoncer jusqu'au fond de sa gorge. Il lui relevait en même temps les cheveux pour bien se voir entrer en elle. Devant, Tiphaine et Lionel, silencieux, se disaient qu'ils n'avaient pas perdu leur soirée : les autres avaient de quoi s'occuper à présent, ils n'essaieraient plus de dépenser leur énergie en se tapant dessus.

À ce moment-là, la voix de Tiphaine s'éleva.

— Calmez-vous un peu, dit-elle, on a de la visite.

Ils s'intéressèrent une seconde à ce qu'elle disait, puis revinrent à leurs moutons, c'est-à-dire aux deux Hollandaises.

Sur la terrasse du château, dans la lueur des phares de la Land-Rover, deux silhouettes se dressaient, immobiles. Celle d'une jeune femme blonde en blouson et minijupe en jean. Et celle d'un type massif au front bas et aux épaules d'Hercule que Tiphaine reconnut instantanément.

Le bonhomme qu'elle avait rencontré la veille, à Cases-de-Pènes, et avec qui elle avait parlé quelques instants parce qu'il tournicotait autour de sa voiture en prétendant qu'il voulait en acheter une pareille. Le monde était petit.

CHAPITRE XV



La grande chance de Ragu, c'était que ni Tiphaine ni Lionel ni les autres ne regardaient jamais la télé. Ils étaient à l'âge où la télé c'est considéré comme un truc de vieux. Une distraction pour les parents. Ils étaient à l'âge où on essaie de faire exactement le contraire des parents et où on s'imagine qu'on y arrivera. Et comme les parents, en général, passent leur temps devant la télé, eh bien on évite de la regarder. Systématiquement. Surtout les infos, où il n'est question que de politique, encore un truc pour les vieux.

Le visage du tueur en cavale leur était donc parfaitement inconnu.

Celui de Monique Souriau aussi par la même occasion.

Tiphaine était descendue la première de la Land. Ses escarpins vernis crissèrent tandis qu'elle avançait à la rencontre du couple.

— Vous avez de la suite dans les idées, dit-elle en souriant à Ragu. Vous avez réfléchi, depuis hier ? Vous voulez essayer ma caisse ?

Lionel était descendu à son tour. Il regarda son amie, sourcils froncés par l'interrogation.

— Monsieur et moi sommes de vieilles connaissances, dit-elle au jeune homme. On s'est rencontrés hier à Cases-de-Pènes, je te raconterai.

Dans la poche droite de son blouson, les doigts de Ragu étaient crispés sur la crosse du 357 Magnum confisqué à Monique quelques heures plus tôt. Il avait du mal à se remettre de sa surprise. Cette fille de même pas vingt ans, souriante, décontractée, avec cette aisance incroyable que l'argent donne aux riches, lui portait sur les nerfs. Déjà, hier, à Cases-de-Pènes, il s'était demandé si elle l'avait identifié. Apparemment non, car cette nuit elle l'accueillait sans la moindre crainte, avec le plus grand naturel. Ou alors elle cachait bien son jeu.

Ses doigts se détendirent doucement autour de la crosse de l'arme, invisible dans la poche de son blouson.

— Pour une coïncidence, c'est une coïncidence, souffla-t-il, parfaitement sincère en réalité.

Il se tourna vers Monique Souriau.

— Tu te souviens, chérie, de cette Land-Rover, hier à Cases-de-Pènes ? Eh bien mademoiselle…

— Je l'ai reconnue, le coupa Monique, un peu haletante.

Déçue aussi. Secrètement. L'espace d'une seconde, elle avait espéré que Ragu allait sortir son flingue et tirer dans le tas, faire un carnage, leur exploser la boîte crânienne. À tous. Cette perspective avait amené un brutal afflux de sang à ses pommettes. Que c'était beau, la mort des autres ! Leur terreur, au moment de passer de l'autre côté ! Leurs cris d'agonie ! Les plaies d'où s'échappait le sang à gros bouillons ! Jamais auparavant elle n'aurait pu deviner au plus profond d'elle-même, tapi comme une bête sauvage dans son repaire, cet instinct du meurtre venu d'on ne savait où ; de la nuit des âges peut-être, de nos origines animales sans doute, de l'époque farouche où les premiers hommes devaient se battre, sans cesse, sans relâche, s'entre-tuer pour survivre…

Elle serra les poings. Ragu n'avait pas tiré. Elle se sentait horriblement frustrée.

— Pour une coïncidence, en effet, murmura-t-elle.

Ragu désigna l'Alfasud, derrière eux.

— Je ne savais pas que vous habitiez ici, dit-il. C'est par le plus grand des hasards que nous sommes montés jusqu'à cette maison. Notre voiture est en panne. La pompe à huile fichue ou quelque chose comme ça. Alors, comme on cherchait un téléphone pour contacter un garagiste du coin, on s'est dit que, peut-être…

Tiphaine Colomelle sourit.

— Aucun problème, dit-elle aimablement. Si vous voulez dormir ici, la maison est assez grande, comme vous pouvez le constater.

Ragu esquissa un geste en direction du château.

— C'est à vous ?

— À mes parents, rectifia Tiphaine.

Les petits yeux noirs de Ragu devinrent fixes.

— Ils sont ici ?

— Non, dit la jeune fille. Pas en ce moment.

Ragu sembla se détendre.

— Ma femme et moi nous avons loué pour les vacances une maison sur la Costa Brava, voyez-vous. Nous devions être en Espagne demain matin. Hélas, avec ce contretemps…

— On va essayer d'arranger ça, dit Tiphaine gentiment. Venez.

De la Land, des rires et des cris étouffés montaient. Parfaitement indifférents à ce qui était en train de se passer, les Red Piranhas se rattrapaient allègrement d'une longue période de frustration. Les deux Hollandaises ne protestaient plus, elles passaient de mains en mains, sans se débattre. Allongé sur le dos contre la tôle de la voiture, Marcel Turpin, alias Glaviot, avait attrapé Saskia par ses hanches grasses, l'avait soulevée au-dessus de lui, et était en train de la faire retomber lentement, cuisses bien écartées, de sorte que la fente de son ventre vienne à la rencontre de l'énorme tuyau rouge de son membre viril dardé à la verticale.

— On va jouer au bilboquet, tous les deux ! n'arrêtait-il pas de répéter d'une voix avinée.

Salim Lamribène, de son côté, avait retourné Sandra sur le ventre, et il tentait de la sodomiser. Mais il était beaucoup trop saoul pour y parvenir tout seul.

— Merde ! gueula-t-il en se retournant vers les autres. Aidez-moi, sinon je n'y arriverai jamais !

Leurs hurlements et leurs rires parvenaient jusqu'à Tiphaine.

— Les imbéciles, grogna-t-elle.

Elle voulait bien qu'on s'amuse, mais un peu plus discrètement. À grandes enjambées, elle rejoignit la Land-Rover. Elle donna un coup de poing contre la portière arrière.

— Ça suffit ! Le voyage est terminé ! On est arrivés ! Tout le monde descend !

Ils obéirent en titubant. Tous les six, les quatre Red Piranhas et les deux Hollandaises, passèrent près de Ragu et de Monique sans vraiment s'intéresser à leur présence.

— Excusez-les, murmura Tiphaine à l'adresse du couple. Ils sont jeunes et ils ont trop bu.

Ragu haussa les épaules, essayant de prendre son air le plus aimable.

— On a été jeunes nous aussi, dit-il d'une bonne grosse voix compréhensive.

L'une des Hollandaises, Saskia, tenait dans la main droite un bout de tissu blanc roulé en boule.

Lorsqu'elle le laissa tomber sans même s'en rendre compte, Tiphaine se précipita pour le ramasser.

C’était son slip.

Elle l’enfouit dans une des poches de son pantalon.

— Venez, dit-elle à Ragu et à Monique.

Lionel était resté en retrait. Machinalement, il tiraillait sa boucle d’oreille, étincelante à son lobe gauche. Rêveur. Tout pensif. Ça lui faisait drôle, ce couple débarqué en pleine nuit avec une Alfasud qui pissait l’huile. Des vacanciers, ils avaient dit. Même qu’ils avaient soi-disant loué une baraque sur la Costa Brava. Lui, il leur trouvait l’air bizarre à tous les deux. Pas le style des vacanciers ordinaires en tout cas. Pas le genre cave des ploucs qui vont se dorer le nombril en Espagne. Surtout le type, avec son look King-Kong, et malgré les efforts héroïques qu’il faisait pour avoir l’air d’un bonhomme sans histoires. La fille aussi d’ailleurs, à y réfléchir, elle n’avait pas le genre adéquat. Une gueule de petite-bourge sage, d’accord, mais lingée en pute, avec sa mini ultra-mini en jean à ras du pubis… Il lui aurait bien raconté des trucs, à la blonde, mais il se doutait que Tiphaine n’aurait pas apprécié. Le type non plus. Sa silhouette s’inscrivait dans un carré parfait ou presque, pratiquement pas de cou ni de front, et des poings dont on devinait qu’ils pouvaient être aussi efficaces que des bulldozers. Lionel n’avait jamais mis les pieds sur la Costa Brava, mais des mecs de ce calibre, là-bas, il était prêt à parier qu’on n’en rencontrait pas des flopées.

Il tressaillit parce que Tiphaine, du perron, l’appelait. Il haussa les épaules. Après tout, elle était chez elle, elle avait le droit de recevoir qui elle voulait, ce n’était pas son problème.

Il les rejoignit dans un des grands salons décorés d’immenses toiles abstraites et meublé de trois grands canapés de cuir disposés en fer à cheval.

Tiphaine n’avait allumé qu’une seule lampe pour ne pas attirer les moustiques. La vaste pièce baignait dans la pénombre. Dans le fond, des reliures anciennes, rouge et or, brillaient sur les rayonnages d’un longue bibliothèque d’acajou.

— Vous n’avez pas faim ? était en train de demander la fille des Colomelle aux deux « vacanciers ». Vous ne voulez pas que je vous prépare des sandwiches ou autre chose ?…

— On ne voudrait pas abuser, émit Ragu cérémonieusement.

Tiphaine eut un grand sourire.

— Oh, ça ne m'ennuie pas, dit-elle. Je regrette seulement que les domestiques ne soient pas là, elles vous auraient préparé quelque chose de chaud. Mais j'hésite à les réveiller, vous comprenez…

Lionel, qui observait Ragu, le vit sursauter.

— Vous avez des domestiques ? Où sont ils ?

Il avait jeté ces mots d'une voix brutale, violente. Il le réalisa seulement quand il vit les autres qui l'observaient. Il se radoucit.

— Je veux dire, c'est formidable d'avoir du personnel, à notre époque… C'est devenu rare…

— Oui… murmura Tiphaine d'une voix lente.

Elle se tut un instant.

— Alors ? Sandwiches pour tout le monde ? reprit-elle.

Lionel agita la main droite.

— Pas pour moi. Je tombe de sommeil, je monte me coucher.

Monique s'était levée.

— Je vous accompagne, dit-elle à Tiphaine qui s'éloignait au long d'un interminable couloir dallé de tommettes rouges.

On entendait, au deuxième étage du château, des cris, des rires et des galopades, tout un vacarme étouffé par les épaisseurs des murs et des planchers. Ragu releva un instant la tête. Absorbé dans ses pensées. Ceux qui se trouvaient là-haut n'étaient pas dangereux pour le moment. Trop saouls. Trop pressés de baiser aussi. On s'occuperait d'eux plus tard quand ils auraient repris leurs esprits. Pour le moment, il n'y avait rien à en craindre. Au moins jusqu'à demain midi.

— Bon, eh bien bonne nuit, était en train de dire Lionel, sur le seuil du salon.

Ragu s'extirpa lentement du canapé.

— Tu vas où ? demanda-t-il d'une voix basse et rauque.

— Hein ?

Ragu se rapprocha. Il avait eu le temps de jauger l'adversaire. Le gars était jeune mais costaud. Un dur. Un voyou. Un vrai. Du genre qui sait se battre. Et parfaitement réveillé, lui. Donc dangereux. À neutraliser, par conséquent.

— J'ai dit : tu vas où ? répéta-t-il calmement.

Lionel le regardait, ni terrifié, ni surpris.

— On se connaît ? dit-il seulement.

— Non, mais ça fait rien, on va faire connaissance, dit Ragu.

Dans le lointain, tout au fond de couloirs interminables, on entendait des tintements d'assiettes et de couverts : l'encas qu'était en train de préparer Tiphaine, assistée par Monique. « Surveillée » aurait été plus juste.

— Montre-moi où tu crèches, reprit Ragu.

Lionel, au fond de la poche gauche de son jeans, tâtait l'énorme bague métallique ornée de l'inscription hate qui lui servait de coup-de-poing américain. Dans certaines occasions. Il n'avait pas peur, il se sentait de taille à dérouiller l'inconnu. Il était même soulagé que celui-ci ait jeté le masque. En plus, il se décernait un satisfecit : il avait vu juste, son intuition ne l'avait pas trompé, il avait affaire à un dur. À un truand.

— Qui tu es ? fit-il tandis qu'au fond de sa poche ses doigté se glissaient dans les anneaux de la bague coup-de-poing.

Ragu s'était arrêté à cinq pas. Il extirpa un revolver de son blouson.

— Si on te le demande, murmura-t-il, tu répondras que je m'appelle Smith & Wesson.

Il pointa le canon du revolver sur la poitrine de Lionel.

— Retire lentement ta main de ta poche et n'essaie pas de faire le mariole, sinon je te fais cracher des caillots de sang par les poumons.

Vaincu, Lionel s'exécuta, l'esprit en déroute.

— Bien. Maintenant marche devant. Montre-moi ta chambre, dit simplement Ragu.

La chambre qu'occupaient Tiphaine et Lionel se trouvait au premier, en haut d'un somptueux escalier de marbre, et encore au bout d'un long couloir qui tournait, moquetté de rouge, sous de multiples rampes d'ampoules design.

Dès qu'ils furent dans la pièce, les yeux de Ragu tombèrent sur le matériel qui jonchait le sol, le lit, les meubles.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. On s'emmerde pas ici ! Le vrai arsenal sado-maso !

Toujours sous la menace du Smith & Wesson, il contraignit Lionel à s'allonger en travers du lit, sur le ventre.

— Ça me donne une idée, murmura-t-il.

Quelques instants plus tard, il reculait pour contempler son œuvre. Lionel était immobilisé, solidement menotté par-derrière, chevilles attachées à l'aide d'une longue lanière de cuir, et le cou emprisonné dans un « collier d'esclave » lui-même attaché, par un anneau, à un tuyau de chauffage central.

— C'est ce qui s'appelle vous mâcher la besogne, rigola Ragu. Moi qui craignais de manquer de matériel !

Il se pencha sur le jeune homme réduit à l'impuissance.

— Alors comme ça, toi et ta souris, vous jouez au père Fouettard ensemble ? Marrant… Vous n'en avez pourtant pas l'air…

Lionel était livide.

— Espèce d'ordure, attaqua-t-il, je… je…

Paisiblement, Ragu s'empara d'un énorme godemiché en silicone qui traînait par terre, un engin parfaitement imité, tout rose (même les veines étaient reproduites) et aussi souple que ferme. Il l'enfonça tranquillement entre les lèvres du jeune homme, jusqu'à ce que l'engin ait presque disparu dans sa bouche, ne s'arrêtant que lorsque les faux testicules butèrent contre son menton.

— La touche finale, émit-il tandis que Lionel essayait de protester, à moitié étouffé par ce bâillon inhabituel et réduit à des gargouillis inaudibles.

Pour qu'il ne soit pas tenté de se débarrasser du godemiché, Ragu lui enfila une cagoule de vinyle noir, dont les fentes pour les yeux et pour la bouche se fermaient à l'aide d'une fermeture Eclair. Il vérifia que sa victime pouvait tout de même respirer par les minuscules orifices sous les narines. Puis, toujours aussi calmement, il quitta la chambre, dont il ferma la porte à double tour et empocha, la clé.

— Une bonne chose de faite, dit-il entre ses dents.

Il se sentait brusquement un énorme besoin de sommeil. Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas passé une vraie nuit tranquille.

En plus, sa blessure à la cuisse gauche le tiraillait. Il se dit qu'il allait falloir que Monique lui change son pansement et désinfecte la plaie. Ce n'était pas le moment de se retrouver cloué au lit avec une infection.

En bas, dans le grand salon, les jeunes femmes l'attendaient, papotant comme deux vieilles amies.

CHAPITRE XVI



Sur la dalle de verre de la table basse, l’assiette que Ragu venait de reposer tinta légèrement. Entièrement nettoyée. Il avait mangé son sandwich au jambon de Bayonne jusqu’à la dernière miette. Il se sentait brusquement mieux : presque défatigué.

— Vos domestiques… dit-il tout à coup en regardant Tiphaine… Ce sont bien des femmes, n’est-ce pas ?

La jeune fille était assise en face de lui, sur l’un des canapés. À travers le grand salon baigné d’ombre, elle avait du mal à discerner le visage de Ragu. Elle cligna des yeux.

— Des Marocaines, oui… Mais elles ne dorment pas ici, elles ont des chambres dans l’annexe…

Geste vague pour désigner, vers la droite, un espace indéterminé, à l’extérieur du château.

Ragu joignit les mains et fit craquer ses phalanges.

— Elles arrivent à quelle heure, le matin ? questionna-t-il encore.

Un peu surprise, Tiphaine mit quelques secondes à répondre.

— Vers sept heures, sept heures et demie. Mais…

Monique Souriau observait Ragu, elle n'avait mangé que la moitié de son sandwich, elle n'avait plus faim.

Tiphaine regarda sa montre.

— Il est tard, vous devez être fatigués et les garagistes du coin sont fermés. Le mieux, à présent, c'est de dormir. Si vous voulez, je vous montre votre chambre. À moins que vous ne désiriez téléphoner à la gendarmerie. Peut-être qu'eux…

Elle s'était levée en prononçant ces mots, elle se dirigeait vers un téléphone posé sur une console Louis-XV, derrière Ragu.

Celui-ci se leva aussi, lui coupant le chemin.

— J'ai essayé le téléphone, grogna-t-il, il ne marche pas.

Il la regardait fixement, les yeux dans les yeux. Elle s'arrêta, étonnée.

— Il ne marche pas ? Vous êtes sûr ?

Il avança lentement vers elle.

Instinctivement, elle recula.

— Tu es sourde ou quoi ? fit-il. Si je dis que le téléphone ne marche pas, c'est qu'il ne marche pas.

L'esprit en déroute, elle ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son ne sortit.

— C'est moi qui commande, reprit Ragu en toute simplicité.

Il montra Monique.

— Tant qu'on est ici, elle et moi, c'est nous qui prenons les décisions. Vu ?

Tiphaine avait blêmi. Le brusque changement d'attitude du colosse la terrifiait.

— Qui… Qui êtes-vous ? parvint-elle à balbutier.

S'efforçant de dominer la panique qui l'envahissait, elle se souvint brusquement d'avoir vu Ragu redescendre l'escalier, tout à l'heure. Sur le moment, elle ne s'était pas posé de questions, mais maintenant que la terreur s'était emparée d'elle, la lucidité la gagnait aussi.

— Où est Lionel ? cria-t-elle. Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Qui êtes-vous ?

Ragu esquissa un sourire tordu.

— Ton Lionel est en sécurité, dit-il, et si tu ne fais pas l'idiote il ne lui arrivera rien.

Sans qu'elle sache d'où il avait surgi, le Smith & Wesson étincela soudain dans la main droite de l'homme.

— Il est enfermé là-haut, reprit-il, et c'est moi qui ai la clé. Je te répète qu'il ne lui arrivera rien si tu ne fais pas l'imbécile. Maintenant, bien sûr, si tu essaies de t'enfuir ou de téléphoner aux gendarmes, je l'abats sans hésiter. Et je t'abats aussi.

Un long silence régna. Tiphaine se sentait glacée de peur.

— C'est le hasard qui nous a conduits ici, reprit Ragu, et notre bagnole est effectivement en panne. On doit m'en livrer une autre, et d'ici là on va profiter de ton hospitalité. Ensuite, on filera comme on est arrivés et tu n'entendras plus jamais parler de nous, ce sera comme un mauvais rêve, rien de plus. À moins, bien sûr, que tu ne fasses l'idiote. Auquel cas, je n'hésiterai pas à te liquider, ainsi que ton copain et les autres.

Il pointa son revolver dans la direction du visage de la jeune fille.

— Autant que tu le saches, je suis en cavale depuis un peu plus d'une semaine et j'ai déjà été obligé de rectifier six personnes. Si tu ne veux pas être la septième et ton petit ami la huitième…

Liquéfiée de terreur, Tiphaine essaya d'empêcher sa voix de trembler.

— Écoutez, murmura-t-elle, dites-moi ce que je dois faire, j'essaierai de vous aider si je le peux…

Le visage de Ragu fut secoué d'un ricanement.

— Non, tu ne vas pas essayer, tu vas nous aider. D'accord ?

En quelques instants, tout fut réglé. Sous un prétexte quelconque, Tiphaine devait donner congé pour quelques jours aux deux Marocaines qui assumaient la bonne marche matérielle du château. Lionel resterait prisonnier dans sa chambre jusqu'au départ du couple. Quant aux autres, elle leur dirait que Lionel et elle s'étaient disputés et que le jeune homme était reparti à Paris. Ragu lui répéta plusieurs fois qu'il ne tenait qu'à elle que tout se passe bien. Si elle ne voulait pas qu'il y ait de bain de sang, elle devait faire l'impossible pour que les autres ne se doutent pas que le château du Val d'Aude abritait deux dangereux criminels en cavale.

Lorsque tout fut réglé, Ragu regarda sa montre.

Presque cinq heures du matin.

— Maintenant qu'on est amis, on ne se quitte plus, on va dormir ici tous les trois, sur les canapés.

Il la fixa un instant de ses yeux noirs.

— Auparavant, je vais te montrer quelque chose, reprit-il. Viens.

Il l'entraîna sur la terrasse, au-dehors. Au passage, dans un autre salon, il s'était emparé d'un disque. Un trente-trois tours. Les Variations Goldberg de Jean-Sébastien Bach, par Glenn Gould.

La nuit était douce et claire, avec une lune argentée qui déversait sur eux une étrange lumière pâle et bleue. Le silence de la campagne était total.

Monique les suivait à distance.

Il extirpa le disque de sa pochette et le lança très haut au-dessus de lui.

— Regarde, dit-il.

Il fit aboyer une seule fois son Smith & Wesson, sans craindre de réveiller les Red Piranhas, ivres morts au premier étage. Le disque, après avoir grimpé dans le ciel, réatterrit presque à leurs pieds. Il le ramassa.

— Regarde, fit-il à nouveau.

La balle du Smith & Wesson était passée par l'orifice central du disque, l'élargissant très légèrement.

— Souviens-toi de ça, murmura-t-il. Je ne rate jamais ma cible.

Ils avaient regagné le grand salon et s'étaient allongés chacun sur un des grands canapés de cuir. Tiphaine avait fermé les yeux, mais elle savait qu'elle ne dormirait pas. Toute cette histoire était folle, délirante, absurde. Et épouvantablement dangereuse. Elle se tournait et se retournait sur elle-même lorsqu'elle sentit brusquement qu'on lui touchait le bras.

Elle sursauta.

Le visage dur de Ragu était en surplomb au-dessus d'elle.

— Ça fait longtemps que j'ai envie de niquer une fille à papa dans ton genre, dit-il à voix basse, je ne vais pas laisser passer l'occasion.

Elle eut un tressaillement de tout le corps. Ce type était fou, c'était un tueur, elle lui était livrée sans défense, elle n'avait aucun moyen de lui résister.

— Mets-toi à quatre pattes, dit-il.

— Quoi ?

— J'ai dit : à quatre pattes.

— Mais… Mais votre femme ?… Parvint à articuler Tiphaine.

Ricanement sourd de Ragu. Monique semblait avoir plongé dans un profond sommeil. On entendait sa respiration régulière.

— T'occupe, fit-il.

Il posa une de ses énormes pattes sur son ventre.

— Alors ? Ça vient ?

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, Tiphaine s'exécuta. Lorsqu'elle fut à genoux sur le canapé, elle sentit que l'autre relevait sa robe noire jusqu'à ses reins. Puis elle perçut le glissement de ses doigts qui jouaient avec son mini-slip, s'infiltraient sous l'échancrure, l'écartaient, dégageaient le sillon de ses fesses.

— Tu as vraiment un beau cul, entendit-elle Ragu murmurer.

Puis tout se passa très vite. Quelque chose de chaud et de dur frôla sa croupe et, l'instant d'après, elle était pénétrée violemment, d'un seul coup, jusqu'au fond des reins.

Des larmes jaillirent sous ses paupières.

Elle voulut refermer les fesses, mais l'énorme membre l'écartelait, galopant dans les profondeurs de ses entrailles, la brûlant comme une lame rougie à blanc.

Les deux mains enfoncées dans la chair de ses hanches, Ragu la pilonnait avec une ardeur meurtrière. Il avait souvent violé des filles, c'étaient les plus merveilleux souvenirs de sa vie, il avait l'impression de retrouver sa vraie nature, celle de la brute épaisse qu'il avait toujours été.

Et qu'il n'était plus vraiment, depuis qu'il avait rencontré Monique.

Ce qui commençait d'ailleurs à l'inquiéter sourdement. Il ne se reconnaissait plus lui-même et il avait horreur de ça.

En quelques instants, il se libéra, jouissant torrentiellement au fond des reins de la jeune fille.

Puis il se dégagea et regagna son canapé tandis que Tiphaine, en larmes, pantelante et meurtrie, reprenait haleine.

Couvée du regard par Monique Souriau, dont les yeux, dans l'ombre, brillaient de haine.

CHAPITRE XVII



Boris Corentin se retourna vers le panorama. Sous le ciel matinal d'un bleu d'une pureté infinie, lavé par la tramontane qui avait soufflé toute la nuit. Le paysage était d'une sauvagerie impressionnante. La plaine, à perte de vue, était jalonnée de villages minuscules et plus ou moins en ruine. Très loin, de hauts plateaux aux crêtes déchiquetées fermaient le paysage.

Ses yeux revinrent vers la vieille femme qui se tenait sur le seuil d'une maison délabrée aux murs de calcaire dorés par les siècles.

— Pouvons-nous entrer ? demanda-t-il pour la seconde fois.

Mathilde Azullana, la vieille tante de Nicolas Ragu, le scruta de ses petits yeux noirs.

— Hein ? demanda-t-elle d'une voix suraiguë.

Elle s'était pointée sur le pas de la porte en entendant leur voiture s'arrêter plus bas, près de la vieille église romane au milieu de son cimetière retourné à l'abandon. Elle les avait regardés descendre, tous les trois, de l'Opel Monza, Boris Corentin, Aimé Brichot et Nadine Villeray. Elle les avait observés tandis qu'ils grimpaient la minuscule ruelle conduisant jusqu'à chez elle. C'était une femme maigre, presque squelettique, aux yeux durs et à la bouche mince, comme tracée d'un seul trait d'encre au milieu d'un visage sillonné de rides. Ses mains noueuses aux ongles cassés trituraient machinalement un coin de son tablier.

Tout de suite, la conversation s'était révélée difficile, vu que la vieille était sourde comme un pot. Ou jouait à la sourde. Excédé, Boris finit par sortir sa plaque de police. La vieille la considéra fixement avec un air écœuré, comme si on lui montrait une image porno.

Elle releva le nez.

— Qu'est-ce que vous voulez ? glapit-elle d'un air franchement hostile.

— Vous parler, articula Boris le plus fort qu'il put. Nous pouvons entrer ?

La vieille s'effaça à regret, les laissant pénétrer dans la grande salle commune, obscure et puant le graillon.

Au fond une télé trônait. Boris soupira. Même si Ragu n'était pas venu ici, la vieille était au courant de sa cavale, ça faisait autant de vocalises et de salive économisées.

D'un coup de menton, il montra l'écran muet et gris.

— Vous avez appris, pour votre neveu ? attaqua-t-il.

Il dut répéter quatre fois sa question avant d'obtenir une réponse.

— Ma télé est en panne depuis trois mois, dit seulement la vieille, et je n'ai pas assez d'argent pour faire venir un réparateur.

Boris soupira, résistant à l'envie d'appuyer sur le bouton du poste pour en vérifier le fonctionnement. Il fallut dix bonnes minutes pour que lui et Brichot, se relayant, perpétuellement interrompus par des « Quoi ? » ou des « Hein ? » coassés, parviennent à lui faire comprendre qu'ils étaient à la recherche de Nicolas Ragu, son neveu, et qu'ils voulaient savoir si elle l'avait vu depuis le début de sa cavale.

La réponse, bien entendu, était non, elle n'avait vu personne. D'ailleurs personne ne venait jamais à Corbera, même l'épicier et le boulanger ambulants ne grimpaient plus jusqu'au village. Pour son ravitaillement elle était obligée de descendre à Mourézal, le bourg le plus proche, à trois kilomètres en contrebas.

Au beau milieu de son explication, Nadine Villeray l'interrompit. Boris et Aimé, agacés, l'entendirent demander à la vieille où se trouvaient les toilettes.

Nadine disparut au fond de la salle commune. La tante de Ragu recommença à se lamenter sur l'isolement dans lequel elle se trouvait. Un

jour, elle allait mourir et son cadavre pourrirait pendant des mois avant que quelqu'un ne songe à se préoccuper d'elle.

Boris regarda Aimé Brichot.

— Tout ça ne nous mène à rien, dit-il entre ses dents, nous perdons notre temps. Ragu n'est pas venu ici…

À ce moment, il croisa le regard de Mathilde Azullana, un regard brusquement vif, intelligent, rapide. Il se dit qu'elle devait en réalité être aussi sourde que lui, ou à peu près.

La journaliste de Portrait-Robot venait de réapparaître.

— Je vous remercie de nous avoir reçus, murmura Boris.

Il toussota.

— Si jamais votre neveu donne de ses nouvelles, je vous conseille de prévenir la police ou la gendarmerie. Il est dangereux.

Il dut répéter plusieurs fois chacune de ces phrases.

Ils se retrouvèrent tous trois dehors, dans la ruelle qui serpentait le long de la maison de la vieille femme. Le soleil tapait dru maintenant, sur le village désert et en ruine. Derrière eux, la tante de Ragu referma sa porte en la claquant.

— Chou blanc, murmura Brichot.

Boris fixait quelque chose, sur la chaussée à cinq mètres d'eux. Il regarda son coéquipier.

— Tu crois ? demanda-t-il.

Puis son regard se dirigea à nouveau vers la chaussée.

— Tu vois ce que je vois ? fit-il en pointant l'index devant lui.

À cinq mètres d'eux, le soleil faisait étinceler une grosse flaque d'huile bien épaisse et bien noire.

Boris s'agenouilla, effleurant du doigt la flaque d'huile encore fraîche.

— Corbera est plus fréquentée que la vieille ne veut bien le dire, murmura-t-il.

Il se redressa.

— En tout cas, quelqu'un est venu ici il n'y a pas longtemps à bord d'une voiture qui a des problèmes de réservoir crevé ou quelque chose de ce genre… Qu'est-ce que tu dis de ça, Mémé ?…

Brichot mordilla sa moustache.

— Qu'on devrait retourner faire un brin de conversation à la vieille, dit-il.

Boris réfléchit.

— Pas la peine, émit-il enfin, elle va recommencer à nous jouer la comédie de la sourde. De toute façon, même si Ragu est passé à Corbera, il a de nouveau filé et elle ne sait probablement pas où… Inutile de perdre notre temps à la faire parler.

Sans compter que cette tache d'huile toute fraîche ne prouve rien…

Ils avaient regagné l'Opel Monza. Boris s'apprêtait à ouvrir la portière, côté conducteur, lorsque la voix de Nadine le figea sur place.

— Des preuves, des vraies, moi j'en ai, annonça-t-elle.

Aimé Brichot était en train de s'essuyer le front avec un Kleenex.

— Des preuves de quoi ? interrogea-t-il.

— De la présence récente de Ragu ici, chez sa tante, à Corbera.

Ils avaient ouvert les portières de l'Opel. Le soleil qui tapait dessus depuis une heure avait transformé l'intérieur en fournaise.

— Roulons pour faire circuler l'air, par pitié, dit Nadine. Je vais tout vous raconter.

— Alors ? Avouez que ça vous la coupe, hein ? Triompha la journaliste. Quand vous m'avez entendu demander les toilettes à la vieille, vous vous êtes dit que, décidément, les bonnes femmes ne changeront jamais et que j'étais partie me refaire une beauté ? Hein ? Avouez !

Ils opinèrent en silence. Un peu humiliés, mais ils se seraient fait découper en morceaux plutôt que de l'avouer.

— Figurez-vous que j'ai mené mon enquête, moi, en solo, pendant que vous vous escrimiez à tirer les vers du nez de la tante à Ragu. Je suis partie à la pêche à travers sa baraque. Et la pêche, l'un dans l'autre, n'a pas été mauvaise.

Elle tira de son sac en cuir un vieux peigne métallique.

— Là-dessus, il y a des cheveux blonds. De longs cheveux blonds. Or Mathilde Azullana a les cheveux gris, et même carrément blancs.

Puis elle exhiba un rasoir à lame. Un Bic jetable en plastique à manche bleu.

— Avec ça, un type s'est rasé il n'y a pas très longtemps, dit-elle encore.

Elle replaça soigneusement ces « pièces à conviction » dans son sac.

— Vous me pardonnerez de ne pas avoir embarqué le blaireau, ajouta-t-elle, mais il était encore plein de mousse et je n'avais pas envie de saloper mes affaires…

Elle fit claquer triomphalement le fermoir de son sac.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Boris détacha un instant son regard du pare-brise de l'autre côté duquel défilaient les hauts plateaux rocheux du Fenouillèdes.

— On dit bravo, murmura-t-il.

Maintenant, ils en étaient sûrs. Ragu avait passé au moins une nuit chez la vieille femme à Corbera. Et pas seul. Accompagné d'une jeune femme blonde. Avec laquelle il était reparti à bord d'une voiture qui perdait de l'huile.

Vers quelle direction ?

Toute la question était là.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? interrogea Brichot en se pendant vers l'avant de la voiture.

Boris alluma une Gallia.

— On continue à faire le pari que Ragu n'a pas quitté la région, murmura-t-il. Et qu'il se terre. Attendant que les choses se tassent pour passer en Espagne.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie qu'on a besoin de l'aide des gendarmeries du coin, fit Boris en envoyant une bouffée de cigarette contre le pare-brise.

Il obliqua sur la droite et prit la direction qu'indiquait un panneau : Estagel, huit kilomètres.

— Voilà ce qu'on va faire, attaqua-t-il.

CHAPITRE XVIII



Il faisait chaud, dans le bureau du maréchal des logis-chef Montbrun, malgré la fenêtre ouverte. Boris regarda, sur la table, les huit « cadavres » de bouteilles de sodas et de jus de fruits qu'ils avaient déjà vidées, depuis une heure qu'ils se trouvaient ici, face au gendarme, un gros homme près de la retraite qui n'en revenait pas d'avoir chez lui, dans son bureau, deux flics de Paris, de la Brigade Mondaine par-dessus le marché, flanqués d'une brune ravissante au tee-shirt en décolleté si plongeant qu'il valait mieux ne pas laisser traîner son regard de ce côté-là, s'il ne voulait pas se mettre à loucher.

— Quelle histoire ! avait-il répété plusieurs fois tandis que Boris lui déballait toute l'enquête, depuis le début de la cavale de Ragu.

Lorsque son récit fut terminé, il ajouta :

— À mon avis, Ragu est resté dans votre secteur. Il a pu se cacher dans un bois, dans une baraque en ruine, je ne sais où…

Montbrun hocha la tête.

— Il y a des tas de coins, dans la région, où un type traqué peut se dissimuler.

Boris le regarda.

— N'oubliez pas qu'il est accompagné d'une femme. Et qu'ils n'ont pas dû beaucoup dormir, tous les deux, depuis pas mal de temps. Mon idée, c'est qu'ils ont dû se mettre à la recherche d'une villa isolée, comme il y en a pas mal par ici, pour attendre en toute tranquillité que les recherches cessent.

Le maréchal des logis-chef eut une grimace sceptique.

— À cette époque-ci de l'année, la plupart des maisons sont occupées par leurs propriétaires ou louées à des vacanciers, il y en a sûrement très peu d'inhabitées.

Boris décapsula une nouvelle bouteille de jus d'orange.

— Tant mieux, dit-il. Nous pourrons éliminer celles-ci rapidement. Mais je ne me fais pas d'illusions. : Ragu est parfaitement capable de s'introduire dans une baraque habitée, d'en tuer tous les occupants et de s'y installer sans le moindre état d'âme…

Montbrun le regarda.

— Qu'est-ce que vous proposez ? demanda-t-il.

Boris avala une gorgée de jus de fruit.

— On commence par passer en revue les maisons inhabitées, dit-il. Vous envoyez deux ou trois de vos hommes les inspecter. Mais attention : ce type est dangereux. S'il se sait repéré, il n'hésitera pas à tirer. Pendant ce temps-là nous…

Le maréchal des logis-chef Montbrun l'interrompit.

— Plus facile à dire qu'à faire, tout ça, jeta-t-il. La nuit dernière, à Rivesaltes, un malheureux gardien de station-service s'est fait descendre, et presque toute mon équipe est là-bas, sur les lieux.

— On a arrêté le coupable ? interrogea Brichot.

L'autre secoua la tête.

— Non. Ça m'a tout l'air d'un crime crapuleux, une agression de voyous… Ils ont pillé la caisse avant de s'enfuir… Le truc classique. Ils ont demandé au pompiste de vérifier l'huile de leur voiture, puis…

Boris sursauta.

— L'huile ? répéta-t-il.

— Oui. On a retrouvé un bidon vide auprès du gardien, et il tenait encore à la main le chiffon avec lequel il avait essuyé la jauge…

Boris planta ses deux coudes dans le bureau de Montbrun.

— Écoutez, fit-il très vite, votre prétendu hold-up, à la station-service de Rivesaltes, c'est Ragu, j'en mettrais ma main au feu. Et je vais vous dire pourquoi…

En trois phrases, il évoqua la flaque d'huile repérée à Corbera devant la maison de la vieille tante du tueur.

— Vous pouvez rappeler vos hommes, conclut-il, et les lancer dans l'inspection des maisons vides du coin. Quant à nous, pendant ce temps…

Un jeune adjudant venait de pénétrer dans la pièce, après avoir frappé. Il déposa un rapport dans la corbeille métallique qui se trouvait à droite sur le bureau de Montbrun.

— La tentative de cambriolage de cette nuit, chef, indiqua-t-il.

Le front du maréchal des logis-chef se plissa.

— Ah oui. Alors ?

— Rien n'a été volé apparemment, répondit le jeune adjudant. À part, peut-être, des vêtements… Il y avait une fille dans la bande. Elle a laissé sur place une jupe rouge plissée, un chemisier, un soutien-gorge et un slip… Probable que les vêtements de la propriétaire de la villa lui plaisaient davantage.

Montbrun soupira.

— Chaque année, c'est pareil. Dès qu'arrivent les vacances, les dingueries recommencent. Heureusement qu'on a dix mois, ensuite, pour s'en remettre.

Il regarda Boris.

— Tenez, reprit-il. En voilà une, de villa inoccupée. Seulement les propriétaires avaient fait installer une alarme à la porte d'entrée et les cambrioleurs se sont enfuis sans pouvoir rien emporter…

Boris lui lança un bref coup d'œil.

— Je ne voudrais pas paraître obsédé, murmura-t-il, mais je suis prêt à parier que le « cambriolage » de cette villa, c'est encore Ragu. Bien sûr, je n'ai aucune preuve, mais…

Il posa sa large main à plat sur le bureau.

— Je veux ce tueur, dit-il, et je le veux vivant. Comprenez-vous ? Il a commencé par tuer un policier et son avocat au moment de sa fuite. Et, depuis, il n'arrête plus de tirer sur tout ce qui bouge. Alors, voilà comment nous allons procéder.

Pendant les heures qui suivirent, le téléphone ne cessa pas de fonctionner, à la gendarmerie d'Estagel. Le maréchal des logis-chef Montbrun avait envoyé plusieurs de ses hommes inspecter les villas inhabitées de la région. Pendant ce temps, ils se relayaient tous trois au téléphone, Montbrun, Brichot et Corentin, pour contacter les occupants des

maisons isolées du secteur. À vrai dire, leur nombre n'était pas infini. Au début, Montbrun avait crié qu'on cherchait une aiguille dans une botte de foin. Mais, à l'examen, on s'apercevait qu'il n'y en avait pas tant que ça, dans la région, de maisons vraiment isolées. Pour la bonne raison que ce coin, entre Corbières et Roussillon, n'était pas encore ravagé, comme la Provence et la Côte d'Azur, par ces deux principaux fléaux du monde moderne que sont les promoteurs et les vacanciers. Résultat, les vallées couvertes de vignes continuaient à produire du vin comme depuis des siècles, les collines étaient encore boisées et les plateaux à vocation pastorale n'avaient pas encore perdu ladite vocation.

Ils ne s'étaient interrompus qu'une petite heure, histoire d'aller goûter, dans un petit restaurant qui se trouvait en face de la gendarmerie, le jambon de canard maison et le feuilleté de ris de veau à la confiture de poireaux dont Montbrun leur avait garanti qu'ils lui en diraient des nouvelles. Ils avaient essayé de ne pas trop forcer sur le Caramany, un côte-du-Roussillon délicieusement épicé, puis ils avaient retraversé la rue et ils s'étaient remis à leur travail de fourmis.

Maintenant, il était six heures du soir, le soleil descendait, criblant de rayons rouges les façades des maisons et les terrasses des cafés d'Estagel se remplissaient peu à peu.

Boris raccrocha le téléphone puis consulta sa liste.

— Il reste exactement trois maisons où personne ne répond au téléphone, annonça-t-il.

Il se leva.

— On y va, dit-il.

Montbrun se leva lui aussi.

— Je vous accompagne.

Boris agita la main droite.

— Sauf votre respect, je préfère que nous continuions, Aimé Brichot et moi-même, à prendre seuls les risques. Après tout, Ragu, c'est sur nous qu'il a tiré à Cernay-les-Mâcon.

Dans un sourire, il exhiba sa dentition parfaite.

— Mémé et moi, nous en avons fait une affaire personnelle, de ce bonhomme…

Nadine s'était levée aussi. Pendant toute la journée, elle était restée remarquablement discrète et silencieuse dans un coin du bureau de Montbrun. Discrète, silencieuse… et prenant des notes sans arrêt.

— Et moi ? demanda-t-elle d'une petite voix à Boris.

Il la regarda. Réfléchissant. Après l'aide qu'elle leur avait apportée, il était difficile de la virer alors que le dénouement semblait proche.

— Tu viens, répondit-il, à condition que tu ne sortes pas de la voiture. Promis ?

Elle fit oui de la tête.

En pensant non, bien entendu.

Ils avaient arrêté l'Opel Monza le long d'une épaisse haie de roseaux. C'était la seconde maison qu'ils visitaient. La première était en réalité occupée, mais elle était restée vide toute la journée parce que les propriétaires avaient passé l'après-midi à la plage, du côté de Port-Vendres.

La seconde villa était blottie dans une chênaie épaisse, surplombant un ruisseau qui coulait en contrebas, à travers les prés. Il faisait complètement nuit, à présent, et aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la maison, mais ça ne voulait rien dire, Ragu était peut-être là, tapi dans l'ombre, surveillant leur approche, et prêt à tirer sur eux dès qu'il serait sûr de ne pas les rater.

Boris, machinalement, effleura sous son blouson de toile la crosse de son RMR Spécial Police.

Brusquement, il s'arrêta et vira vers Brichot.

— On est tout près maintenant. Laisse-moi faire le tour de la baraque, inutile qu'on soit deux à s'exposer.

Brichot avait sorti son revolver et son index droit caressait la queue de détente.

— Pourquoi toi et pas moi ? chuchota-t-il.

Boris soupira.

— Parce que je suis célibataire et toi marié et père de famille, grogna-t-il.

— N'empêche que…

— Et parce que je suis ta flèche, compléta-t-il, et qu'on ne discute pas les ordres de sa flèche.

Brichot grogna quelque chose que Boris n'entendit pas parce qu'il s'était déjà éloigné dans la nuit, marchant lentement, attentif à faire le moins de

bruit possible. Un instant, il s'arrêta parce qu'il avait cru entendre quelque chose, mais ça devait être une bête dans un fourré.

Il recommença sa progression, s'attendant à tout instant à ce qu'éclate une fusillade. Il avait les nerfs à vif, il le sentait aux pulsations de son sang qui cognait contre ses tempes, c'était éprouvant pour les nerfs de se dire qu'on était peut-être en train de servir de cible et qu'on allait se retrouver la peau trouée, sans même savoir d'où c'était venu.

Il ne réapparut que dix minutes plus tard.

— Aucune trace d'effraction, annonça-t-il à Brichot. La baraque n'a qu'une porte et elle est parfaitement intacte. Quant aux fenêtres, elles sont garnies de barreaux également intacts. À moins d'être passé par la cheminée ou d'avoir creusé un souterrain et l'avoir ensuite rebouché, Ragu n'est pas à l'intérieur.

Brichot soupira de soulagement.

— Il ne nous reste qu'une maison à explorer, dit-il.

Corentin avait allumé une lampe électrique. Il consulta sa liste.

— Tu parles d'une maison ! dit-il. C'est un château, oui, le château du Val d'Aude, ni plus ni moins !

— C'est loin ? interrogea Brichot.

Boris esquissa une moue.

— Une dizaine de kilomètres, fit-il.

Il frémit brusquement.

— C'est drôle, dit-il, je ne sais pas pourquoi, mais je sens que Ragu est dans le coin… Pas loin, en tout cas… Je le sens…

Ils regagnèrent l'Opel Monza où Nadine Villeray tirait tranquillement sur sa cigarette. Avec l'air de quelqu'un à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession. Sauf qu'elle avait fait exactement ce qu'elle avait promis de ne pas faire : elle les avait suivis, à distance respectueuse, dans le petit chemin creux bordé de roseaux, et elle avait attendu dans l'ombre parce qu'il n'était pas question pour elle de ne pas être aux premières loges si quelque chose se passait. Puis elle avait rebroussé chemin en courant et elle était revenue se rasseoir dans l'Opel, avec l'air le plus innocent du monde.

Boris trouva la clé de contact et fit rugir le moteur.

— Si Ragu ne s'est pas planqué au château du Val d'Aude, dit-il en embrayant la première, alors tous mes calculs sont faux et on redémarre de zéro.

*

**

Les vastes baies de la salle à manger ouvraient sur la garrigue. Juste au pied de la colline recouverte de pins, on apercevait, derrière les lauriers roses, le miroitement étincelant de la piscine illuminée. C'était Omar qui avait eu l'idée de l'allumer, vers vingt et une heures, et qui avait décidé qu'on irait prendre un bain de minuit avec les deux Hollandaises. Celles-ci ne s'étaient pas fait prier. Elles semblaient avoir tout oublié du pseudo-casting annoncé la nuit dernière, à Banyuls, et du film que toute la prétendue « équipe » était censée préparer. Elles avaient voulu mettre des maillots de bain, mais les autres avaient refusé en poussant des cris scandalisés. Toutes deux nues, elles passaient d'un garçon à l'autre, glissaient dans la piscine, remontaient, se faisaient à nouveau jeter à l'eau en poussant des hurlements suraigus. De temps en temps, un des garçons en entraînait une au sec, sur l'un des matelas pneumatiques, et lui faisait rapidement son affaire, à grands coups de reins, avant de la rejeter à l'eau.

Nicolas Ragu s'arracha à ce spectacle de bacchanales.

— Tes petits crétins de copains, dit-il, il va falloir qu'ils rentrent, j'en ai assez de les voir faire les cons au bord de la piscine.

Tiphaine était assise dans un fauteuil d'osier sur la terrasse.

— Ah oui ? dit-elle. Et comment je fais, d'après vous ? Je tape dans mes mains et je leur annonce que la récré est terminée ?

Ragu roula des épaules.

— Démerde-toi, dit-il, si tu ne veux pas qu'il leur arrive des ennuis.

Tiphaine lâcha un sifflement excédé entre ses dents. La journée s'était écoulée sans qu'elle puisse dépasser la terrasse du château. Elle était bel et bien prisonnière de cette brute, ainsi que de la femme blonde qui l'accompagnait. Et réduite à l'impuissance puisque Ragu menaçait de descendre Lionel à la moindre incartade. Entre parenthèses, les Red Piranhas s'étaient à peine étonnés de la disparition de leur chef, lorsqu'ils

s'étaient réveillés avec une gueule de bois carabinée vers trois heures de l'après-midi. De même qu'ils n'avaient pas posé de questions sur la présence du couple de « vacanciers » au château. Ils ne s'étonnaient de rien, d'ailleurs, du moment qu'ils avaient leurs femelles sous la main et qu'ils pouvaient les sauter à volonté quand ils en avaient envie, seul ou à deux et même trois. Ils avaient recommencé à boire vers cinq ou six heures de l'après-midi et maintenant, ils étaient à nouveau fin saouls, complètement ronds. Et sexuellement déchaînés.

Tiphaine, qui les entendait hurler, là-bas, du côté de la piscine, soupira. Tout cela avait commencé comme un jeu, pourtant, et dans tous les domaines. Elle s'était offert une liaison avec Lionel, un voyou, une petite frappe, par pure provocation, parce que ça l'amusait de faire ça au nez et à la barbe de ses parents qui avaient eu à cœur de lui donner une éducation de princesse. Un jeu et aussi une provocation, l'invitation de Lionel et de ses copains au château en l'absence de ses légitimes propriétaires. Jeu enfin, ces deux filles ramenées de Banyuls et que quatre types ivres morts n'arrêtaient pas de violer et de revioler par tous les orifices depuis la nuit dernière.

Elle bougea et l'osier de son fauteuil craqua.

Elle avait joué avec le feu, elle s'était comportée en apprentie sorcière, et maintenant les événements la dépassaient.

« Je n'hésiterai pas à tous vous descendre s'il le faut », avait répété plusieurs fois Ragu.

Elle savait qu'il ne plaisantait pas.

Dans la matinée, il avait décidé de planquer l'Alfasud. Elle avait dû l'accompagner à bord de sa Land-Rover et ils avaient abandonné la voiture dans une brousse de chênes kermès et de fayards, à un kilomètre du château.

Puis des coups de téléphone avaient commencé à se succéder.

D'abord un, puis deux, puis dix, une rafale, durant tout l'après-midi.

Ragu, bien sûr, avait refusé que Tiphaine décroche.

Les appels avaient cessé vers vingt heures. Depuis, la jeune fille avait remarqué que Ragu était nerveux, comme s'il attendait quelque chose.

Il la secoua en l'attrapant par le bras.

— Viens avec moi, commanda-t-il. J'aime pas te laisser seule dans mon dos.

Il l'entraîna vers l'un des salons, elle le vit s'emparer du téléphone. Il composa rapidement un numéro.

— C'est moi, dit-il sobrement.

Il y eut un long silence pendant lequel son interlocuteur devait lui expliquer quelque chose. Ragu demanda seulement :

— Quand ?

Il raccrocha quelques secondes plus tard.

Il regarda Tiphaine.

— Demain à midi, tu seras débarrassée de nous, ma jolie, annonça-t-il.

Il noua ses deux mains et en fit craquer les phalanges.

— Si tout se passe bien, ajouta-t-il.

Elle l'examina.

— Et si ça se passe mal ?

Il ricana.

— Vous crèverez tous avec nous, grogna-t-il.

Il pivota sur les talons.

— Je vais voir si le dîner de ton petit copain est prêt, annonça-t-il en se dirigeant vers la cuisine où Monique s'activait devant les fourneaux.

Il se retourna sur le seuil et regarda à nouveau Tiphaine.

— C'est dommage de se quitter si vite, dit-il encore, je m'habituais bien à la vie de château.

Il se passa la langue sur les lèvres.

— À la vie de château et à ton cul, ajouta-t-il.

Restée seule, Tiphaine hésita un instant, puis elle se rua sur le téléphone. C'était un modèle récent à touches et à mémoire. Le dernier numéro appelé restait enregistré et il suffisait d'appuyer sur la touche « R » pour qu'il se recompose à nouveau tout seul.

Elle décrocha le récepteur, appuya sur le « R », écouta les tintements électroniques du numéro que Ragu venait de faire et qui se recomposait.

Puis, quelque part, la sonnerie se déclencha.

On décrocha.

— Sud Autos, annonça une voix. J'écoute.

Elle raccrocha précipitamment.

Ragu revenait. Elle crut qu'il avait tout vu, qu'il allait foncer sur elle et la rouer de coups, mais il se précipita vers la porte-fenêtre.

— Il y a une bagnole qui grimpe le chemin ! gueula-t-il. C'est des flics.

Il vira vers elle, livide.

— Ils vont t'interroger. Moi, je vais me planquer là.

Il montrait le couloir obscur conduisant à la cuisine.

— Si tu dis la moindre connerie, tu seras la première à crever, reprit-il.

Il exhiba deux revolvers, un Smith & Wesson et un Colt Python.

— J'ai de quoi faire pas mal de dégâts avant de me faire moi-même descendre, dit-il encore.

Puis il recula dans l'ombre du couloir au moment où, là-bas, sur la terrasse, montait le double pinceau lumineux des phares d'une voiture.

Courageusement, Tiphaine marcha à la rencontre des nouveaux venus.

« Tu seras la première à crever », avait dit Ragu.

Elle avançait lentement sur la terrasse, essayant de ne pas trembler, avec ces deux canons de revolvers qu'elle sentait pointés, de loin, sur ses omoplates.

Les autres, autour de la piscine, continuaient à hurler, à rire et à plonger, soulevant de grandes gerbes d'eau chlorée.

CHAPITRE XIX



Boris Corentin écrasa soigneusement du talon son mégot de Gallia, vérifiant que la braise était bien éteinte.

— Non, merci, murmura-t-il. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Simple visite de routine, voyez-vous…

Tiphaine Colomelle s'efforça de sourire. Elle venait d'inviter le grand policier brun aux très beaux yeux noirs à entrer et même à boire quelque chose s'il en avait envie. Mais celui-ci refusait.

— Nous vous avons téléphoné plusieurs fois cet après-midi, reprit Boris, mais personne n'a répondu. Alors, nous sommes venus…

— Cet après-midi ? Répéta Tiphaine en prenant l'air le plus étonné qu'elle pouvait. C'est drôle, ça… Où étions-nous cet après-midi ?… Voyons…

Elle fit mine de réfléchir.

— Je crois bien qu'on a passé toute la journée au bord de la piscine, reprit-elle en s'appliquant à prendre une voix désinvolte. De là-bas, vous savez, on n'entend pas le téléphone.

Boris tourna le visage vers la piscine illuminée, derrière la haie des lauriers-roses, en lisière de la garrigue. La piscine était en effet à une distance assez grande pour que l'explication de Tiphaine parût parfaitement vraisemblable. Autour de la piscine, tournoyaient des silhouettes. Garçons et filles. De là où il était, Boris ne pouvait pas distinguer les détails, mais il aurait mis sa main au feu qu'ils étaient tous à poil.

Il haussa imperceptiblement les épaules. Après tout, c'était leur affaire, ils se trouvaient dans une propriété privée et ils ne faisaient de mal à personne.

— Vous êtes nombreux, j'ai l'impression, émit-il.

Elle eut un geste vague.

— Toute une bande de copains, dit-elle. On profite de l'absence de mes parents.

Aimé Brichot était resté près de l'Opel Monza garée à une vingtaine de mètres du perron du château. « On ne sait jamais, avait dit Boris. Tout a l'air calme dans cette maison, mais Ragu est peut-être à l'intérieur. Alors tu vas rester là et tu vas couvrir mes arrières. Tiens-toi prêt à tirer si ça se gâte… »

Nadine Villeray, elle, avait reçu la consigne de rester tranquille. Elle était assise sur la banquette arrière de l'Opel, elle ne bougeait pas.

— Vos parents ne sont pas là ? Reprit Boris en examinant la ravissante jeune fille brune et en se demandant quel âge elle pouvait bien avoir.

Tiphaine secoua la tête.

— Ils font actuellement un voyage en Thaïlande. Moi, je garde le château comme vous pouvez le constater.

Boris effleura du regard les pointes des seins de Tiphaine qui tendaient son tee-shirt blanc.

— Nous allons repartir rassurés, dit-il. Voyez-vous, nous sommes à la recherche d'un tueur extrêmement dangereux, et…

Tiphaine écarquilla les yeux, simulant parfaitement la surprise. Elle savait que Ragu était tout près, dans l'ombre, revolvers prêts à cracher leur feu mortel, d'abord sur elle, puis sur le flic brun qui lui parlait. Elle avançait sur un fil entre deux précipices et pourtant, aussi bizarre que cela paraisse, elle n'avait pas peur. Ou presque pas.

— Un tueur ? répéta-t-elle.

— Nicolas Ragu, ça ne vous dit rien ? Vous ne lisez pas les journaux ? Vous n'écoutez pas la télé ?

Elle hocha la tête.

— Rarement, avoua-t-elle.

— Nous avons toutes les raisons de penser que Ragu se planque quelque part dans la région, reprit Boris. Il vient de s'évader de prison, et, depuis, il a tué au moins cinq ou six personnes.

Elle frissonna.

— C'est épouvantable, dit-elle.

— Il en a tué au moins autant avant d'être arrêté, compléta Boris.

Elle eut du mal à avaler sa salive. Pour dissimuler le tremblement de ses doigts, elle se fouilla, sortit de son jean son paquet de cigarettes et en introduisit une entre ses lèvres.

— Vous avez du feu ? interrogea-t-elle.

Boris tendit son Minibic allumé. Elle se pencha vers la flamme. Sur le point de parler, de tout dire à ce beau flic au sourire si doux et à la carrure si rassurante. Mais quelle serait sa réaction ? Est-ce qu'il saurait jouer le jeu et continuer à parler avec elle comme si de rien n'était, dès qu'elle lui dirait que le tueur était là, dans l'ombre, prêt à tirer ? Elle-même ne savait pas où se trouvait exactement Ragu. Il avait dit qu'il attendrait, planqué à l'intérieur du château, mais peut-être qu'il était sorti, qu'il était allé se dissimuler derrière un massif, tout près, peut-être qu'il se trouvait à deux pas d'eux et qu'il allait l'entendre lorsqu'elle chuchoterait précipitamment au flic que le tueur était là et qu'il les avait tous pris en otages.

Elle renonça à la tentation de parler.

— Merci, dit-elle en tirant une première bouffée de cigarette.

Boris rempocha son briquet.

— Excusez-nous de vous avoir dérangée, dit-il, et continuez à vous amuser avec vos amis…

Il reculait sur les dalles cimentées de la terrasse.

— Vous avez encore d'autres maisons à visiter ? demanda-t-elle.

Boris secoua la tête.

— Vous êtes la dernière, dit-il.

Elle le regarda longuement. Puis, prenant une profonde inspiration.

— Vous êtes allés chez les Fleury-Michoux ? interrogea-t-elle, choisissant au hasard un nom parmi ceux des amis parisiens de ses parents.

Boris la considéra, étonné.

— Tiens, non. Où habitent-ils ?

Elle eut un geste vague désignant la plaine noyée dans la nuit.

— Par là, dit-elle. Ils habitent un château du même genre que celui-ci, mais je ne sais s'ils y sont en ce moment…

— Vous pourriez nous dire comment on s'y rend ?

— Ce n’est pas très compliqué, dit-elle, vous regagnez Estagel et vous prenez la direction de Planèzes. Là, vous obliquez sur la gauche et vous suivez le panneau indiquant Cuchous…

Boris réfléchissait.

— C’est curieux que ce nom nous ait échappé. Fleury-Michoux, c’est bien ça ?

Elle pivota sur ses espadrilles noires.

— Je vais vous écrire tous ces renseignements sur un bout de papier, décida-t-elle.

Elle courut vers le perron, disparut un instant à l’intérieur du château, puis revint, munie d’une carte de visite.

— Vous avez un stylo ? demanda-t-elle.

Boris lui tendit un crayon-feutre. Elle griffonna quelques mots, puis lui tendit la carte de visite.

— Merci, fit Boris en l’empochant sans la lire. On ne sait jamais.

Il serra la main de la jeune fille.

— Bonnes vacances, dit-il.

Elle le regarda longuement.

— Bonne chance pour votre enquête, répondit-elle en écho.

Boris regagna rapidement l’Opel. À quelques mètres de celle-ci, il ralentit et faillit s’arrêter.

Sur les dalles cimentées de la terrasse une superbe flaque d’huile s’étalait, luisante et toute fraîche.

Comme à Corbera, devant la maison de la vieille tante de Ragu.

Il remonta dans l’Opel et démarra le plus calmement qu’il put, essayant de réprimer les battements accélérés de son cœur.

Tiphaine regagna le perron du château. Elle gravissait la dernière marche lorsque Ragu apparut derrière elle, surgi de nulle part.

— Tu t’es démerdée comme une reine, la félicita-t-il. Bravo. Continue comme ça et tu vivras vieille !

Il l’attrapa par le bras, la retenant sur le seuil de la maison. Il avait rangé un de ses revolvers, mais il tenait toujours l’autre, le Colt Python, dans son poing droit.

— L'idée de les envoyer sur une nouvelle piste était géniale ! reprit-il. J'apprécie ! Bravo ! Tu me plais !

Elle frissonna. Ainsi Ragu avait tout entendu. Elle préféra ne pas songer à ce qui se serait passé si elle avait parlé au policier…

— Tu me plais tellement, ajouta-t-il, que j'ai comme l'idée que je vais de nouveau me farcir ton cul, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Il l'attrapa par les hanches.

— Viens, on va faire ça à la belle étoile, dit-il, ce sera plus poétique.

Il l'entraîna rapidement vers un buisson de chênes verts, à l'extrémité du plateau sur lequel était construit le château. Au-dessous d'eux s'allongeait une vaste plaine viticole baignée de nuit.

— Retire ça, dit-il en désignant le jean de la jeune fille.

Elle se déboutonna rapidement, partagée entre le dégoût et l'envie d'en finir vite, le plus vite possible.

Comme elle n'allait pas encore assez vite, il tira son pantalon vers le bas, entraînant le slip qui descendit vers ses chevilles, lui aussi, en s'enroulant sur lui-même.

Les yeux de Ragu s'arrêtèrent sur le large et épais triangle de poils qui bouclaient au bas du ventre de Tiphaine.

— Tu as la plus belle chatte que j'aie vue depuis longtemps, apprécia-t-il.

De l'index, il la visita un instant, écartant les lèvres de son sexe. Puis il la fit pivoter sur elle-même, jambes entravées par son pantalon baissé.

— Mais ce que je préfère c'est encore ton cul, jeta-t-il en enfonçant brutalement les doigts entre ses fesses.

Puis il la força à se baisser en avant, écartant sa croupe à l'aide de ses deux pouces, jusqu'à ce que l'œil minuscule et froncé de ses reins soit bien visible.

— Par là, tu es encore une vraie pucelle, murmura-t-il.

Lorsqu'il fonça à l'assaut, son ventre fit un grand bruit de claque mouillée en heurtant les fesses de Tiphaine.

Là-bas, sur le perron, dans la faible lueur de l'unique projecteur allumé au-dehors, Monique Souriau était immobile. Un peu exaspérée. Elle n'était pas exclusive, ni vraiment jalouse de nature, mais depuis qu'ils étaient

arrivés ici, il n'y en avait plus que pour cette petite salope de fille à papa. Ragu ne s'occupait plus du tout d'elle. Heureusement, tout cela allait se terminer très vite. Dès demain midi, ils auraient la voiture promise par Béhaine, avec les faux papiers et le faux passeport, et ils pourraient enfin filer en Espagne.

N'empêche qu'elle se mordait nerveusement les lèvres. Là-bas, dans les ténèbres du jardin, Ragu était en train de s'envoyer en l'air avec l'autre petite pute, à laquelle elle aurait bien collé un pruneau entre les deux yeux, si seulement elle avait encore eu son arme sur elle.

*

**

Sur la Départementale 117, au carrefour juste avant Estagel, Boris venait de lâcher un « merde » retentissant.

Il alluma le plafonnier de l'Opel Monza.

— Regardez-moi ça, fit-il en agitant le bristol sur lequel Tiphaine, quelques minutes plus tôt, était censée avoir griffonné l'adresse des occupants d'un château voisin du sien.

Brichot attrapa la carte de visite. Assise à l'arrière, Nadine Villeray se pencha par-dessus son épaule.

Ils déchiffrèrent ensemble à haute voix.

— Sud-Autos. Vite !

Brichot releva le nez.

— Elle aurait pu en dire plus, murmura-t-il.

Boris décrochait le téléphone de bord.

— Qu'est-ce que tu aurais fait, toi, avec un revolver braqué dans ton dos ? dit-il à son coéquipier.

Il renifla.

— Je trouve au contraire qu'elle s'est plutôt bien démerdée.

Brichot le regarda.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'appelle Montbrun à la gendarmerie. Il faut qu'il nous dise où se trouve ce truc, Sud-Autos… On n'a plus une minute à perdre…

Depuis la découverte de la flaque d'huile, sur l'esplanade devant le château du Val d'Aude, Boris avait acquis la certitude que Ragu était là, planqué dans le domaine, quelque part aux aguets. Il s'agissait maintenant de le cueillir en faisant le moins de dégâts possibles. Ce qui allait être plutôt coton. Ragu était traqué, et prêt à finir en apothéose. Dans un bain de sang général.

Boris raccrocha, presque gai.

— Ça y est, on a l'adresse. Il s'agit d'une sorte de garage, plutôt un cimetière à bagnoles, une casse, située pas très loin du château de Peyrepertuse et qui appartient à un nommé Jérôme Béhaine.

Brichot faisait craquer les plis d'une grande carte routière de la région. Il pointa enfin son index au milieu de la carte.

— Vu, dit-il. C'est là.

Boris embraya la première.

— On fonce, annonça-t-il, et on ne s'embarrasse pas de précautions avec Béhaine. C'est une vieille connaissance de la police, il a purgé plusieurs peines de prison, d'après Montbrun, il connaît la musique.

Boris Corentin soupira. Il ne s'était pas trompé tout à l'heure, en disant que Béhaine connaissait la musique. Depuis qu'ils avaient fait irruption, Brichot et lui, dans le hangar où le garagiste bricolait une grosse BMW noire, celui-ci jouait à la perfection les imbéciles. Le temps passait et, pour lui tirer les vers du nez, ça allait être moins facile qu'ils ne le pensaient.

— Ragu quoi ? Ragu qui ? Répétait Béhaine. Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

Boris l'obligea à s'asseoir sur une vieille chaise défoncée couverte de cambouis.

— Ça suffit comme ça, dit-il, on veut un renseignement et on l'aura, tu le sais très bien, alors pas la peine de jouer la comédie !

Béhaine le défia du regard.

— Vous avez l'intention de me torturer ? dit-il. Je ne savais pas que ça se pratiquait encore, la torture, dans la police !

Boris secoua les poings, résistant héroïquement à l'envie de s'emparer de la clé à tubes posée sur le capot de la BMW et d'écraser les phalanges du garagiste.

Brichot se pencha vers lui.

— Je crois que j'ai une idée, murmura-t-il.

Boris le vit ressortir du hangar et revenir quelques instants plus tard, portant à deux mains un jerricane bleu.

Il regarda Béhaine, exhibant dans un sourire une dentition de carnassier.

— Heureusement qu'on est prévoyants, chez les flics, et qu'on a toujours une réserve d'essence, dit-il.

Il déboucha le jerricane et, avant que Béhaine ait seulement songé à jaillir de sa chaise, en vida le contenu sur ce dernier.

Béhaine hurla.

— Vous n'avez pas le droit ! Vous êtes fous !

Brichot sortit une petite boîte d'allumettes d'une des poches de son blouson.

— Complètement dingues, murmura-t-il. En effet. Mais tu vas avoir une belle fin, il faut avouer… Tu te souviens des bonzes qui s'immolaient par le feu, au Viêt-nam ?…

Il craqua une allumette et l'approcha de Béhaine.

— Hein ? Tu te souviens ?

L'autre hurla de nouveau.

— Non ! Arrêtez !

— Pourquoi ? Fit Brichot, toujours souriant et rapprochant l'allumette.

Celle-ci achevait de se consumer et lui brûlait les doigts. Il la jeta loin de lui et en alluma une autre.

— Alors ? fit-il placidement.

Béhaine haleta.

— D'accord, dit-il, je vais vous dire ce que je sais.

À toute allure il raconta tout : la visite de Ragu l'autre nuit, les faux papiers dont celui-ci avait besoin, la voiture avec fausse plaque et carte grise trafiquée qu'il devait lui livrer demain midi, au château du Val d'Aude…

Boris désigna la BMW noire sur laquelle il travaillait quand ils étaient entrés.

— C'est celle-là ?

Béhaine, les yeux agrandis par l'épouvante, regardait Brichot qui craquait allumette sur allumette.

— Oui, hoqueta-t-il. Avec vitres blindées à l'épreuve des balles, c'est lui qui l'a exigé…

— Elle est prête ?

— Presque. Il manque seulement la roue de secours, je devais aller la chercher demain matin.

Boris sourit.

— On s'en passera.

Il réfléchit.

— Voilà ce que tu vas faire, dit-il. Tu vas appeler ton copain Ragu et lui annoncer que tu ne peux pas venir demain, donc que tu lui amènes la voiture dès cette nuit… Disons dans une heure, une heure et demie.

Il réfléchit encore.

— Non, corrigea-t-il. Tu vas lui annoncer que tu ne peux pas venir toi-même, tu lui envoies ton associé.

Ruisselant, Béhaine s'essuya le visage d'un revers de manche.

— J'ai pas d'associé, dit-il.

Boris haussa les épaules.

— Alors un pote à toi, ton beau-frère ou le pape, je m'en fous, mais tu te démerdes !

Béhaine roulait toujours des yeux terrifiés en direction des allumettes que Brichot continuait à lui faire scintiller sous le nez.

— Je ferai ce que vous voudrez, haleta-t-il.

Ils l'accompagnèrent jusqu'au téléphone, dans un petit bureau vitré et crasseux.

— Attention à ce que tu vas dire, murmura Brichot en craquant une nouvelle allumette.

Cinq minutes plus tard, Béhaine raccrochait le combiné.

— C'est d'accord, il ne se doute de rien, dit-il d'une voix blanche. Vous avez entendu, il attend un de mes copains…

Mécaniquement, Brichot continuait à faire flamboyer ses allumettes puis à les jeter à terre.

— Qu’est-ce qu’on fait de lui ? demanda-t-il à Boris.

— On prévient la gendarmerie, décida celui-ci. Après tout, il est complice du tueur. Un séjour à l’ombre lui fera du bien.

Béhaine essaya de se lever.

— Laissez-moi au moins me laver et changer de vêtements, gémit-il. Je ne veux pas risquer de griller !…

Brichot venait d’enflammer une nouvelle allumette. Il la balança en direction du garagiste. Elle atterrit toute allumée sur son épaule.

Elle grésilla un instant et s’éteignit.

— Pauvre con, fit-il avec mépris, tu nous prends pour la Gestapo ou quoi ?

Boris regarda son coéquipier en souriant. Cela faisait déjà un certain temps qu’il avait compris : le jerricane d’essence, Brichot l’avait rempli d’eau claire parfaitement inoffensive, en se servant du robinet qui se trouvait à l’extérieur, contre l’un des murs du hangar. Dans sa panique folle, Béhaine ne s’était même pas aperçu de la substitution.

Il décrocha le téléphone et composa le numéro de la gendarmerie d’Estagel.

En même temps, il regarda sa montre.

Ils n’avaient plus une minute à perdre s’ils voulaient que la mise en scène soit parfaitement réussie.

CHAPITRE XX



Nicolas Ragu tourna son mufle épais vers le panorama noyé dans la nuit. De merveilleuses odeurs de garrigue montaient jusqu'à ses narines, où dominait l'entêtante odeur des pinèdes.

— Dommage de foutre le camp si vite, grogna-t-il entre ses dents.

Il vira vers Monique Souriau qui l'avait accompagné sur la terrasse du château.

— Tu es sûre que tu veux toujours m'accompagner ?

Elle se serra contre lui.

— Idiot, fit-elle en vibrant.

Dès le coup de fil de Béhaine, tout avait été réglé très vite. Sur l'ordre de Ragu, Tiphaine avait fait rentrer les autres de la piscine. Celle-ci, d'ailleurs, était restée allumée, et faisait comme une grande tache phosphorescente dans les ténèbres. Ragu avait sorti ses flingues et enfermé les quatre loubards de la bande des Red Piranhas, ainsi que les deux Hollandaises, dans une petite pièce du rez-de-chaussée choisie à cet effet parce qu'elle était munie de barreaux. Ils n'avaient pas trop protesté, d'ailleurs, à la surprise du tueur.

— Avant que vous n'ayez compris ce qui vous arrive, avait-il dit, j'aurai foutu le camp et elle viendra vous délivrer.

Elle, c'était Tiphaine qu'il avait voulu garder auprès de lui jusqu'au bout. Il avait encore un reste d'envie d'elle, et il s'était demandé s'il n'allait pas encore la sauter une dernière fois avant de s'évanouir dans la nature.

Monique avait deviné ses pensées, elle s'était rapprochée de lui.

— Moi aussi j'existe, avait-elle dit.

Elle était nue sous sa minijupe en jean, elle l'avait retroussée lentement jusqu'à ses hanches, puis elle avait joint ses index dans la fente intime de

son sexe qu'elle avait lentement ouvert en murmurant :

— Viens.

Ragu s'était rué en elle et l'avait longuement labourée.

Un peu plus tard, il lui avait tendu le Smith & Wesson.

— Je te le rends, se contenta-t-il de grommeler.

Il était près de deux heures du matin. Très loin sur la route, le grondement d'un moteur se fit entendre.

*

**

Boris s'examina dans le rétroviseur de la BMW. Il prenait un gros risque mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— Maintenant c'est pile ou face, dit-il entre ses dents.

Ragu n'était pas idiot, il risquait de l'identifier, sous la salopette couverte de crasse qu'il avait « empruntée » à Béhaine. Même le « maquillage » qu'il avait tenté, en se balafrant de cambouis, n'était pas à toute épreuve. Son meilleur allié, à vrai dire, c'était la nuit : ainsi que la hâte que Ragu avait de disparaître dans la nature. C'est sur cela surtout qu'il comptait, bien plus que sur la grosse casquette sale qu'il s'était vissée sur le crâne et dont la visière en plastique bleu le dissimulait jusqu'aux sourcils.

Il abordait le dernier tournant de la route gravillonnée montant au château. À droite et à gauche, les roseaux murmuraient imperceptiblement. Il conduisait lentement, précautionneusement, vérifiant à chaque instant que la portière côté passager était bien entrouverte comme il le voulait. Il en avait bloqué la fermeture en collant en bas un gros chiffon roulé en boule qu'il avait scotché. Il conduisait de la main droite et maintenait la portière ouverte de la main gauche pour l'empêcher d'aller voler dans tous les sens. Le bricolage auquel il avait procédé sur le système de fermeture électronique des portières de la BMW lui avait pris une bonne demi-heure, mais il voulait Ragu vivant et c'était tout ce qu'il avait trouvé pour mettre le maximum de chances de son côté.

Il regarda encore dans le rétroviseur. Depuis cinq minutes déjà, Brichot, qui le suivait à bonne distance, avait dû stopper en pleine campagne. À

présent, il devait grimper à pied, silencieusement, vers le château, en coupant à travers la garrigue.

La BMW déboucha enfin sur la terrasse, et ses phares puissants illuminèrent la silhouette massive de Nicolas Ragu. Flanqué à sa droite d'une jeune femme blonde en blouson et minijupe que Boris identifia instantanément.

Monique Souriau.

La veuve du médecin.

L'otage de Ragu.

À moins que…

Devant eux, longue et mince dans son jean et son tee-shirt blanc, Tiphaine Colomelle.

En « bouclier » devant les deux autres, bien entendu.

Au cas où le coup de fil de Béhaine tout à l'heure aurait caché un piège.

Boris coupa le moteur, et s'extraya de la voiture. Au passage, il récupéra le chiffon scotché au bas de la portière, mais fit bien attention à ne pas claquer la porte. Il la laissa retomber doucement en la retenant pour l'empêcher de se fermer.

Puis il avança vers le trio.

Un peu voûté pour dissimuler sa haute silhouette, épaules plongeantes et démarche lourde, volontairement maladroite.

— C'est toi le pote de Béhaine ? Jeta Ragu en avançant.

Non sans pousser devant lui Tiphaine.

— Ouais, fit Corentin de la voix la plus rauque qu'il pouvait.

Il s'arrêta en deçà de la zone illuminée par le projecteur de la terrasse.

— Et voilà la tire, fit-il en désignant la BMW. Les papiers et le passeport sont dans la boîte à gants.

Les yeux de Ragu pétillèrent, il regardait à peine Corentin.

— Je vais l'essayer, fit-il.

Il se tourna vers Monique.

— Surveille-la, fit-il en montrant Tiphaine.

Boris se sentit pâlir sous ses balafres de cambouis.

Monique Souriau venait de sortir de son blouson de cuir un Smith & Wesson dont elle dirigeait le canon vers la jeune fille.

— Fais-moi confiance, jeta-t-elle avec un grand sourire.

Boris carburait à toute allure. Paniqué. Il avait tout prévu, sauf que la veuve du médecin était devenue la complice de Ragu. Dès que celui-ci s'apercevrait que la BMW était truquée, Monique tirerait et abattrait Tiphaine.

Mains dans les poches de sa combinaison de garagiste, il recula encore un peu dans l'ombre, prêt à sortir son RMR Spécial Police.

Le siège de cuir de la BMW couina sous le poids, du tueur.

Puis la portière avant gauche claqua, se refermant sur lui.

Ragu tourna la clé de contact et fit rugir le moteur avec un air de satisfaction presque enfantin.

« Maintenant… pensa Boris. C'est maintenant qu'il va s'apercevoir… »

À l'intérieur de la BMW, Ragu asticotait dans tous les sens le poussoir commandant la descente de la vitre. En vain.

Boris l'entendit glapir.

— Elle est pourrie cette bagnole ! Qu'est-ce qui se passe ? Ce truc est détraqué !

Sa voix parvenait assourdie, étouffée par les tôles et les épaisses vitres blindées.

Il essaya d'ouvrir sa portière, mais elle non plus ne répondait pas. Il s'énerva, donna un grand coup de coude, et comprit.

— Monique, gueula-t-il. On est piégés !

D'une longue détente, Boris se précipita sur Tiphaine et la renversa au sol. En roulant avec elle, il avait eu le temps de sortir son arme.

— Jetez votre revolver ! cria-t-il à Monique Souriau.

Celle-ci le regarda. Elle aussi, elle avait compris.

À l'intérieur de la BMW, Ragu se déchaînait, il avait sorti toute sa quincaillerie, tous ses flingues, et il tirait comme un cinglé dans les vitres pour essayer de les briser. Mais c'était impossible, la voiture était blindée, et les vitres à l'épreuve des balles.

L'une d'elles ricocha contre la lunette arrière et le frôla en miaulant.

Livide, il se laissa aller sur la banquette. Haletant.

— Ordure ! glapit-il.

Monique n’avait pas lâché le Smith & Wesson. L’évidence lui apparaissait, éblouissante. La route s’arrêtait là, pour elle comme pour Ragu. Il n’y aurait jamais de fuite en Espagne. Ni de vie nouvelle à l’autre bout du monde. Rien que de longues années de prison pires que la mort.

— Plutôt crever, fit-elle entre ses dents.

Elle pointa le canon du pistolet en direction de Boris et Tiphaine, et pressa la détente.

L’arme de Boris cracha la première. Elle eut l’impression de recevoir un énorme coup de poing en pleine poitrine et tout devint noir.

Boris se redressa le premier et avança vers Ragu, prisonnier dans la BMW et écumant de rage.

— Jette tes flingues sur la banquette arrière, commanda-t-il.

Vaincu, Nicolas Ragu s’exécuta. Ses trois revolvers allèrent atterrir à l’arrière de la BMW.

Boris ouvrit doucement la portière de la grosse voiture noire.

— Tu peux te vanter de nous avoir fait courir, dit-il au tueur.

Brichot venait d’apparaître sur la terrasse. Suivi de l’inévitable Nadine Villeray qui n’avait rien voulu entendre pour rester patiemment à les attendre dans l’Opel.

Il se précipita vers Monique Souriau.

— Elle n’est pas morte ! cria-t-il. Elle vit ! Elle respire ! J’appelle les gendarmes et l’ambulance.

Il dérapa en fonçant vers le perron du château.

*

**

Dans l’Opel Monza stationnée dans un chemin creux à vingt mètres de la Départementale conduisant à Estagel, Nadine Villeray, la journaliste ambitieuse de Portrait-Robot, s’escrimait des dix doigts sur le zip du pantalon de Boris.

C’était elle qui avait dit à ce dernier de virer dans le chemin bordé de hauts roseaux. Elle aussi qui lui avait demandé de couper le moteur. Elle,

enfin, qui se tournant vers lui, avait murmuré :

— J'ai envie de te sucer.

Il était près de six heures du matin. L'aube se levait, une aube rose pastel merveilleuse et déjà bruissante de cigales, et Boris s'était dit qu'il n'avait pas dû bien comprendre.

— Pardon ? avait-il demandé.

— J'ai envie de te faire une pipe, avait repris Nadine. Tu as quelque chose contre ?

Boris avait secoué lentement la tête.

— Je n'ai jamais rien su refuser aux jolies filles, avait-il dit.

Elle l'avait complètement libéré de son pantalon, à présent, et elle le regardait s'ériger sous la caresse de ses doigts, long, massif, palpitant, et parfaitement vertical.

Avant de plonger, Nadine le regarda, les yeux brûlants.

— Grâce à toi j'ai le scoop de ma vie, souffla-t-elle, alors je te dois bien ça.

Ses lèvres effleurèrent l'extrémité du membre qui frémit.

— J'adore payer mes dettes quand mes créanciers sont montés comme des ânes, dit-elle encore avec simplicité.

Puis elle plongea et il disparut au fond de sa bouche.

Boris se rejeta en arrière. Haletant. Sachant aussi que ce n'était là qu'une halte et que l'affaire Ragu était loin d'être terminée. Il allait falloir encore travailler avec la gendarmerie et le SRPJ local, interroger longuement Ragu, lui faire raconter ses crimes, recueillir le témoignage de Tiphaine Colomelle et des autres, la bande de voyous de banlieue quelle avait abritée au château du Val d'Aude, et notamment leur « chef », ce Lionel Robichon qu'ils avaient libéré, trois heures plus tôt dans une chambre du premier étage.

Ensuite, il faudrait rédiger des procès-verbaux sur toute l'affaire, puis ramener Ragu à Paris en espérant que cette fois serait la bonne et qu'il ne s'évaderait plus.

Brichot était parti avec l'ambulance qui transportait Monique Souriau. Par miracle, celle-ci, atteinte en pleine poitrine mais du côté droit, était vivante. D'après le médecin qui l'avait examinée, aucun organe essentiel n'avait été lésé et elle avait de sérieuses chances de s'en tirer.

Boris rouvrit les yeux. Le soleil pointait derrière les pins dont il incendiait les cimes.

L’image de Ragu s’effaça provisoirement de son esprit parce que Nadine accélérait ses mouvements de succion, serrant et desserrant savamment les lèvres, selon qu’elle montait ou descendait le long de son membre, dont elle caressait également la base du bout des doigts.

Il referma les yeux. Une chaleur intense grandissait dans ses reins, il se dit que cette fellation impromptue c’était la plus belle récompense qu’il aurait jamais, après la longue traque du tueur fou aux multiples victimes.

Il plongea fébrilement les doigts dans la chevelure noire bouclée de Nadine parce qu’il sentait qu’il allait jouir.

La jeune femme le sentit aussi. Alors, elle referma avidement ses lèvres sur lui pour le recevoir au plus profond de sa gorge.

TABLE

